VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
139
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

B. Prov
III
139

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME XII.

On peut s'adreſſer pour avoir de cette Édition, à Monſieur LEMARIÉ, Imprimeur-Libraire, à Liege.

611678

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. DE VOLTAIRE.

TOME I.

Amsterdam, 1789.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

CEtte correſpondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits ſur le trône & dans les lettres, eſt une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 & finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle ſoit intéreſſante, il ſuffit qu'elle puiſſe ſervir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, ſans doute, eſt bien connu, comme roi ; par ſa politique hardie & ſage, où ſon habileté conſiſte ſur-tout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues ſouvent qu'à lui ſeul ; par ſon génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-deſſus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis Charlemagne & Guſtave-Vaſa, d'un prince qui gouverna réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand État.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la légis-

lation & l'adminiſtration de ſon pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de ſes principes en ce genre, en le plaignant de les avoir crus néceſſaires. Mais ſi le prince eſt connu, l'homme eſt preſqu'ignoré : & c'eſt l'homme qu'on voit dans ces lettres, ſur-tout dans celles qu'il a écrites pendant ſa retraite de Rémusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : & l'on ſent que le philoſophe qui prenait plaiſir à s'enfoncer dans les ténèbres de la Métaphyſique de Wolf, dans le temps qu'il apprenait de M. de Voltaire l'art ſi difficile, pour un Français même, de faire des vers français, ne ſe ſerait occupé que du ſoin de gouverner & d'éclairer ſes ſujets, ſi le ſort, en le plaçant à la tête d'une puiſſance naiſſante & encore faible, ne l'eût forcé de combattre pour ſa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus, des leçons qui ſeront peut-être utiles aux ſouverains, parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé ſur ſes intérêts & ſur ſes devoirs, par un philoſophe qui n'a que du génie & de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque choſe du vainqueur de Dreſde & de Liſſa.

NOTICE
SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

FRéderic, roi de Pruſſe, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent Fréderic III, parce que ſon aïeul & ſon père ſe nommaient auſſi Fréderic. Les autres le nomment Fréderic II, parce que ſon père était moins connu ſous le nom de Fréderic que ſous celui de Guillaume. Mais il n'y a point de conteſtation ſur le titre de grand qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'enviſager ſous pluſieurs aſpects différens.

Comme guerrier, on eſt convenu que Fréderic & Maurice comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce ſiècle : tous deux comparables aux plus illuſtres des ſiècles paſſés.

Fréderic a eu ſur Maurice l'avantage d'être roi, & celui de pouvoir lever & diſcipliner des troupes à ſon choix ; avantage que rien ne peut compenſer. Tous deux ſe ſont ſignalés par des marches ſavantes, par des victoires, par des ſièges.

Fréderic a ſurmonté plus de difficultés que Maurice, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens, tantôt les François &

les Ruſſes. Son père avait augmenté juſqu'à ſoixante-ſix mille hommes ſes troupes, qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi, dès ſa première campagne, eut plus de quatre-vingts mille hommes, & en eut enſuite juſqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Molwitz en Siléſie, le 10 d'avril 1741.

Le roi ſon père avait formé & diſcipliné ſon infanterie ; mais la cavalerie avait été négligée, auſſi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre & remporta la victoire. Fréderic depuis ce jour diſciplina lui-même ſa cavalerie, & la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maiſon d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaslaw, ſur la rivière de Crudemka, près de l'Elbe, le 17 mai 1742, fut une des plus célèbres. Le roi à la tête de ſa cavalerie ſoutint long-temps l'effort de celle d'Autriche, & enfin la diſſipa. Sa conduite ſeule fit le ſuccès de cette journée.

La bataille de Friedberg gagnée contre les Autrichiens & les Saxons, le 4 juin 1745, lui fit encore plus d'honneur, au jugement de tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France alors ſon allié : *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée ſur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le

6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre eſpèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix & par écrit, que ſi quelques ſemaines après il perdit la bataille de Kolin, ce ne fut pas la faute de ſes troupes, mais la ſienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, ſans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en perſonne, on connaît la bataille de Rosbach, où il défit preſqu'en un moment une armée trois fois auſſi forte que la ſienne, mais commandée par un général Autrichien, qui choiſit malheureuſement pour le combattre le terrein le plus défavorable, malgré les repréſentations des officiers François.

Au ſortir de cette bataille il court à l'autre extrêmité de l'Allemagne ; & au bout d'un mois il remporte la bataille déciſive de Liſſa, qui le mit au-deſſus de tous les événemens, comme au-deſſus des plus grands capitaines de ſon ſiècle.

Dans toutes ſes expéditions il porta toujours l'uniforme de ſes gardes : vêtu, nourri, couché comme eux ; donnant tout à l'art de la guerre, rien au faſte, ni même à la nature.

En qualité de roi, ſi l'on veut conſidérer ſon gouvernement intérieur, on verra qu'il fut le légiſlateur de ſon pays, qu'il réforma la juriſprudence, abolit les procureurs, abrégea tous

les procès, empêcha les fils de famille de se ruiner, bâtit des villes, plus de trois cents villages, & les peupla ; encouragea l'agriculture & les manufactures ; magnifique dans les jours d'appareil, simple & frugal dans tout le reste.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui distinguent l'homme dans quelque condition qu'il puisse naître, on sera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure histoire sans contredit qu'on ait de Brandebourg est la sienne ; il a composé des vers français remplis de pensées justes & utiles ; il a été un excellent musicien ; & il n'a jamais parlé dans la conversation ni de ses talens ni de ses victoires.

Il a daigné admettre à sa familiarité les gens-de-lettres, & ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'est élevé quelques nuages, il leur a fait succéder le jour le plus serein & le plus doux.

Nota. On remarquera que la politesse a dû faire adopter au Roi, le système d'orthographe de Voltaire dans cette correspondance, ainsi que son sentiment sur le nom *d'auguste* qu'il donne au mois d'août.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 8 d'auguſte 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aie pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des pièces travaillées avec tant de goût, de délicateſſe & d'art, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre ſiècle & à l'eſprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte une infinité d'autres connaiſſances qui, à la vérité, ont quelqu'affinité avec la poéſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des penſées métaphyſiques : l'honneur vous en était réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accuſation & de la juſtification du Sr. Wolf, le plus célèbre philoſophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière auſſi relevée que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irréligion & d'athéiſme. Tel eſt le deſtin des grands hommes ; leur génie ſupérieur les expoſe toujours aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monſieur, dès qu'il ſera achevé ; & je ſuis ſûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux

ſciences, me font eſpérer que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre Henriade me charme & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on en a faite. La tragédie de Céſar nous fait voir des caractères ſoutenus; les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands; & l'on ſent que Brutus eſt ou Romain ou Anglais. Alzire ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des européans. Vous faites voir par le caractère de Guſman qu'un chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout ſon ſiècle, s'il reſſuſcitait de nos jours, verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de

chef-d'œuvres ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi également le temple du goût ?

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monſieur, de me les envoyer & de me les communiquer ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que, par une circonſpection néceſſaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement que la foi des princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpère néanmoins que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerai par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même haſard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance long temps avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la poéſie était encore ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir, que les poëtes ne ſavaient que fredonner des idylles ennuyeuſes, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout au plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton de l'élégie, j'y renoncerais à jamais : mais vous anobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux *** & aux Rouſſeaux.

Vos poéſies ont des qualités qui les rendent reſpectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles ſont un cours de morale où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée ; & vous inſinuez le goût des ſciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages, reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit : Malheureux, laiſſe-là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces : l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même.

C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti que les avantages de la naiſſance & cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce ne ſervent qu'à peu de choſe, ou pour mieux dire à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères à nous-mêmes & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ! Que ne doit-on pas aux gens que

la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître! Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & dans les sciences; & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si long-temps j'admire de si loin, & de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime & la considération dues à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public, Monsieur, votre affectionné ami.

LETTRE II.

De M. de Voltaire.

Paris, ce 26 d'auguste 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre-humain

que j'ai toujours eu dans le cœur, & qui, j'oſe dire, fait mon caractère, m'a donné un plaiſir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui penſe en homme, un prince philoſophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous diſe qu'il n'y a point d'homme ſur la terre qui ne doive des actions de grâces au ſoin que vous prenez de cultiver par la ſaine philoſophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'inſtruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par déteſter la perſécution & la ſuperſtition. Il n'y a point de prince qui en penſant ainſi ne puiſſe ramener l'âge d'or dans ſes états. Pourquoi ſi peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le ſentez, Monſeigneur; c'eſt que preſque tous ſongent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites préciſément le contraire. Soyez ſûr que ſi un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un ſi divin caractère, vous ſerez adoré de vos peuples & chéri du monde entier. Les philoſophes dignes de ce nom voleront dans vos états; & comme les artiſans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eſt plus favoriſé, les hommes qui penſent viendront entourer votre trône.

L'illuſtre reine Chriſtine quitta ſon royaume pour aller chercher les arts ; régnez, Monſeigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puiſſiez-vous n'être jamais dégoûté des ſciences par les querelles des ſavans ! Vous voyez, Monſeigneur, par les choſes que vous daignez me mander, qu'ils ſont hommes pour la plupart comme les courtiſans même. Ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigans, auſſi faux, auſſi cruels ; & toute la différence qui eſt entre les peſtes de cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules.

Il eſt bien triſte pour l'humanité que ceux qui ſe diſent les déclarateurs des commandemens céleſtes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, ſoient quelquefois les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété qu'obſcurs dans leurs idées ; & que leur ame ſoit gonflée de fiel & d'orgueil à proportion qu'elle eſt vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être penſant qui n'eſt pas de leur avis eſt un athée ; & tout roi qui ne les favoriſe pas ſera damné. Vous ſavez, Monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles,

quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent ; mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, Monſeigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les Newton, les Leibnitz, les Bayle, les Locke, ces ames ſi élevées, ſi éclairées & ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, & que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoiſonnés ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. Wolf. Je regarde ſes idées métaphyſiques comme des choſes qui font honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte l'a bâti. Elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pour-

ſuivent. Nous ſommes les ſouris ; & le divin Architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt M. Wolf. On peut le combattre, mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe ; y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

La protection qu'il ſemble que vous donnez, Monſeigneur, à ce ſavant homme, eſt une preuve de la juſteſſe de votre eſprit & de l'humanité de vos ſentimens.

Vous avez la bonté, Monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'ame & du monde.* Quel préſent, Monſeigneur, & quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, Monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſur cet art auſſi ſenſément que ſur-tout le reſte. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes ne méritent guère d'être lus : vous ſentez qu'il n'y

aurait

aurait rien de plus mépriſable que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatyrique & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont au Parnaſſe ce que ſont dans les écoles ces docteurs qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V.A.R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages: je vous obéirai, Monſeigneur; vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai haſardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe: c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté plus merveilleuſe. Mais l'amitié,

qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous penſez ſans doute comme Julien, ce grand homme ſi calomnié, qui diſait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur ſera au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE III.

Du Prince Royal.

Ce 9 de ſeptembre 1736.

MONSIEUR,

C'Eſt une épreuve bien difficile pour un écolier en philoſophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour-propre & la préſomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoiſonnent en la flattant, ſe croient autoriſés par un philoſophe, &, recevant des armes de vos mains, voudraient uſurper ſur ma raiſon un empire que je leur ai toujours diſputé. Heureux ſi en les convaincant & en mettant la philoſophie en pratique, je puis ré-

pondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuſe, que vous avez de moi !

Vous faites, Monſieur, dans votre lettre le portrait d'un prince accompli auquel je ne me reconnais point. C'eſt une leçon habillée de la façon la plus ingénieuſe & la plus obligeante ; c'eſt enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité juſqu'aux oreilles d'un prince. Je me propoſerai ce portrait pour modèle, & je ferai tous mes efforts pour me rendre le digne diſciple d'un maître qui ſait ſi divinement enſeigner.

Je me ſens déjà infiniment redevable à vos ouvrages ; c'eſt une ſource où l'on peut puiſer les ſentimens & les connaiſſances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas juſqu'à m'arroger ce titre ; & ce ſera vous, Monſieur, à qui j'en aurai l'obligation ſi j'y parviens :

Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Je vous la dois, Seigneur, il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère, cet amour du genre-humain qui devrait vous mériter les ſuffrages de tous les peuples : j'oſe même avancer qu'ils vous doivent autant & plus que les Grecs à Solon & à Lycurgue, ces ſages légiſlateurs dont les loix firent fleurir leur patrie, & furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Grèce n'aurait jamais aſpiré ni oſé prétendre ſans eux.

Les auteurs ſont les légiſlateurs du genre-humain; leurs écrits ſe répandent dans toutes les parties du monde ; & étant connus de tout l'univers, ils manifeſtent des idées dont les autres ſont empreints. Ainſi vos ouvrages publient vos ſentimens. Le charme de votre éloquence eſt leur moindre beauté ; tout ce que la force des penſées & le feu de l'expreſſion peuvent produire d'achevé quand ils ſont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent : ainſi tout un monde reſpire bientôt cet amour du genre-humain que votre heureuſe impulſion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, & des ſujets qui abhorrant également la rebellion & la tyrannie, ne ſont zélés que pour le bien public. Enfin c'eſt à vous que l'on doit toutes les vertus qui ſont la ſûreté & le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas ?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en eſt pas moins vraie. Enfin ſi toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaiſſance que vous méritez, ſoyez du moins certain de la mienne. Regardez déſormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, & je me ſuis fait une loi inviolable de les ſuivre toute ma vie.

Je vois, Monſieur, avec admiration que

vos connaiſſances ne ſe bornent pas aux ſeules ſciences : vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, & c'eſt-là que vous avez puiſé le conſeil ſalutaire que vous me donnez en m'avertiſſant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter ſans ceſſe, & je vous en remercie infiniment, Monſieur.

C'eſt un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne ſe reſſemblent pas à eux-mêmes tous les jours : ſouvent leurs réſolutions ſe détruiſent avec la même promptitude qu'ils les ont priſes. Les Eſpagnols diſent très-judicieuſement : *Cet homme a été brave un tel jour.* Ne pourroit-on pas dire de même des grands hommes, qu'ils ne le ſont pas toujours, ni en tout ?

Si je déſire quelque choſe avec ardeur, c'eſt d'avoir des gens ſavans & habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce ſoit des ſoins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'eſt un hommage qui eſt dû à leur mérite, & c'eſt un aveu du beſoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je penſe qu'une nation cultivée par les beaux arts, ſecondée par le génie & par l'émulation d'une autre nation voiſine ; quand je penſe, dis-je, que cette même nation ſi polie & ſi éclairée ne connaît point le tréſor qu'elle

renferme dans ſon ſein. Quoi ! ce même Voltaire à qui nos mains érigent des autels & des ſtatues eſt négligé dans ſa patrie, & vit en ſolitaire dans le fond de la Champagne ! C'eſt un paradoxe, c'eſt une énigme, c'eſt un effet bizarre du caprice des hommes. Non, Monſieur, les querelles des ſavans ne me dégoûterons jamais du ſavoir ; je ſaurai toujours diſtinguer ceux qui aviliſſent les ſciences, des ſciences mêmes. Leurs diſputes viennent ordinairement ou d'une ambition démeſurée & d'une avidité inſatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite ſupérieur qui l'offuſque.

Les grands hommes ſont expoſés à cette dernière ſorte de perſécution. Les arbres dont les ſommets s'élèvent juſqu'aux nues, ſont plus en butte à l'impétuoſité des vents que les arbriſſeaux qui croiſſent ſous leur ombrage. C'eſt ce qui du fond des enfers ſuſcita les calomnies répandues contre Deſcartes & contre Bayle ; c'eſt votre ſupériorité & celle de M. Wolf qui révoltent les ignorans, & qui font crier ceux dont la préſomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'eſprit & les connaiſſances effacent les leurs. Suppoſez pour un moment que de grands hommes s'oublient juſqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de grands & l'eſ-

time que l'on a pour eux, fondée ſur tant d'éminentes qualités ? Le public d'ordinaire ne fait point de grace ; il condamne les moindres fautes ; ſon jugement ne s'attache qu'au préſent ; il compte le paſſé pour rien : mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite ſupérieur. Je cherche des hommes ſavans, d'honnêtes gens ; mais enfin ce ſont des hommes que je cherche ; ainſi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où eſt le modèle de vertu exempte de tout blâme ? Il eſt reſté dans l'entendement du Créateur ; & je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je déſire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous ſommes tous hommes, & par conſéquent imparfaits : nous ne différons que par le plus ou le moins ; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

Pour les frêlons du Parnaſſe, quand ils m'étourdiſſent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire, où vous leur faites, Monſieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, & à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me ſemble qu'ils ſe reſſemblent tous, de quelque religion & de quelque nation qu'ils ſoient ; leur deſſein eſt toujours de s'arroger une autorité deſpo-

tique ſur les conſciences ; cela ſuffit pour les rendre perſécuteurs zélés de tous ceux dont la noble hardieſſe oſe dévoiler la vérité, leurs mains ſont toujours armées du foudre de l'anathême, pour écraſer ce fantôme imaginaire d'irréligion qu'ils combattent ſans ceſſe, à ce qu'ils prétendent, & ſous le nom duquel, en effet, ils combattent les ennemis de leur fureur & de leur ambition. Cependant, à les entendre, ils prêchent l'humilité ; vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée. Les miniſtres d'un Dieu de paix qu'ils ſervent d'un cœur rempli de haine & d'ambition ; leur conduite ſi peu conforme à leur morale, ſerait à mon gré ſeule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité eſt bien différent. Elle n'a beſoin ni d'armes pour ſe défendre ni de violence pour forcer les hommes à la croire; elle n'a qu'à paraître ; & dès que ſa lumière a diſſipé les nuages qui la cachaient, ſon triomphe eſt aſſuré.

Voilà, je crois, des traits qui déſignent aſſez les eccléſiaſtiques pour leur ôter, s'ils les connaiſſaient, l'envie de nous choiſir pour leurs panégyriſtes. Je connais aſſez qu'ils n'ont que des défauts, ou plutôt des vices, pour me croire obligé en conſcience à rendre juſtice à ceux d'entr'eux qui la méritent. Deſpréaux, dans ſa ſatyre contre les femmes, a l'équité d'en excepter trois dans Paris, dont la vertu

était ſi reconnue, qu'elles étaient à l'abri de ſes traits. A ſon exemple, je veux vous citer deux paſteurs, dans les états du roi mon père, qui aiment la vérité, qui ſont philoſophes, & dont l'intégrité & la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de Mrs. Beauſobre & Reinbec.

Il y a un certain vulgaire dans la même profeſſion qui ne vaut pas la peine qu'on deſcende juſqu'à s'inſtruire de ſes diſputes. Je leur laiſſe volontiers la liberté d'enſeigner leur religion, & au peuple celle de la croire; car mon caractère n'eſt point de forcer perſonne; & ce même caractère qui me rend le défenſeur de la liberté, me fait haïr la perſécution & les perſécuteurs. Je ne puis voir, les bras croiſés, l'innocence opprimée: il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté & de la timidité à le ſouffrir.

Je n'aurais jamais embraſſé avec tant de chaleur la cauſe de M. Wolf, ſi je n'avais vu des hommes, qui pourtant ſe diſent raiſonnables, porter leur aveugle fureur juſqu'à ſe répandre en fiel & en amertume contre un philoſophe qui oſe penſer librement, par la ſeule raiſon de la diverſité de leurs ſentimens & des ſiens: voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un ſcélérat, d'un perfide, d'un hypocrite, par cela ſeulement qu'il a penſé comme eux.

Je ſuis charmé de voir, Monſieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philoſophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages ſont des tréſors de vérité; il eſt bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diverſité de leurs ſentimens ſur la métaphyſique nous fait voir l'incertitude de cette ſcience, & les bornes étroites de notre entendement. Si Newton, ſi Leibnitz, ſi Locke, ces génies ſupérieurs, ces gens dont l'eſprit était accoutumé à penſer toute leur vie, n'ont pu entiérement ſecouer le joug des opinions pour parvenir à des connaiſſances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philoſophie tel que moi?

M. Wolf ſera très-flatté de l'approbation dont vous honorez ſa Métaphyſique : elle la mérite en effet; c'eſt un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaiſir à ſe ſoumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits & les faibles n'échappent point.

Je ſuis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette Métaphyſique dont je vous ai envoyé une eſpèce d'extrait, & que je vous ai promiſe toute entière. Vous ſavez, Monſieur, que ces ſortes d'ouvrages ne ſont pas petits, & qu'ils ſe font fort lentement. Je fais copier cependant ce qui eſt achevé, & j'eſpère de le joindre à la première de mes lettres.

J'accompagne celle-ci de la Logique de M. Wolf, traduite par le Sr. Deſchamps, jeune-homme né avec aſſez de talent : il a l'avantage d'avoir été diſciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans ſa traduction. Il me paraît qu'il a aſſez heureuſement réuſſi : je ſouhaiterais ſeulement pour l'amour de lui qu'il corrigeât & abrégeât l'Épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé ſa place dans un prologue d'opéra au ſiècle de Louis XIV.

Ce n'eſt point uniquement en faveur de la Henriade, ſeul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare ; mais en faveur de tous vos ouvrages : ils ſont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'eſt l'effet d'un génie univerſel & d'un eſprit bien rare que de ſoutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différens. Il n'y avait que vous, Monſieur, permettez-moi de vous le dire, qui fuſſiez capable de réunir dans la même perſonne la profondeur d'un philoſophe, les talens d'un hiſtorien, & l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaiſir infini & bien ſenſible en me promettant de m'envoyer tous vos ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des tréſors, des royaumes même, & tout ce qui peut flat-

ter l'avarice, l'orgueil & la cupidité des hommes ; mais toutes ces choſes reſtent hors d'eux, & loin de les rendre plus éclairés qu'ils ne le ſont, elles ne ſervent ordinairement qu'à les corrompre. Le préſent que vous me promettez, Monſieur, eſt de tout un autre uſage. On trouve dans ſa lecture de quoi corriger les mœurs & éclairer ſon eſprit. Bien loin d'avoir la folle préſomption de m'ériger en juge de vos ouvrages, je me contente de les admirer : le but que je me propoſe dans mes lectures eſt de m'inſtruire. Ainſi que les abeilles, je tire le miel des fleurs, & je laiſſe les araignées convertir les fleurs en venin.

Ce n'eſt point par ma faible voix que votre renommée, déjà ſi bien établie, peut accroître ; mais du moins ſera-t-on obligé d'avouer que les deſcendans des anciens Goths & des peuples Vandales, les habitans des forêts d'Allemagne ſavent rendre juſtice au mérite éclatant, à la vertu, & aux talens des grands-hommes de quelque nation qu'ils ſoient.

Je ſais, Monſieur, à quel chagrin je vous expoſerais ſi j'avais l'indiſcrétion de communiquer les ouvrages manuſcrits que vous voudrez bien me confier. Repoſez-vous, je vous ſupplie, ſur mes engagemens à ce ſujet ; ma foi eſt inviolable.

Je reſpecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'Émilie : il

faudrait avoir le cœur dur & inſenſible pour exiger de vous un pareil ſacrifice ; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des perſonnes que l'on aime, pour ne pas ſentir la peine que vous cauſerait une telle ſéparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'eſprit & de connaiſſances. Que de pareilles femmes ſont rares !

Soyez perſuadé, Monſieur, que je connais tout le prix de votre eſtime, mais que je me ſouviens en même temps d'une leçon que me donne la Henriade :

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de perſonnes le ſoutiennent, tous en ſont accablés ſous le faix.

Il n'eſt point de bonheur que je ne vous ſouhaite, & aucun dont vous ne ſoyez digne. Cirey ſera déſormais mon Delphes, & vos lettres, que je vous prie de me continuer, mes oracles. Je ſuis, Monſieur, avec une eſtime ſingulière, votre très-affectionné ami.

LETTRE IV.

De M. de Voltaire.

Novembre 1736.

MONSEIGNEUR,

J'Ai verſé des larmes de joie en liſant la lettre du 9 ſeptembre, dont V. A. R. a bien voulu m'honorer ; j'y reconnais un prince qui certainement ſera l'amour du genre-humain. Je ſuis étonné de toute manière ; vous parlez comme Trajan, vous écrivez comme Pline, & vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes ! Louis XIV était un grand roi, je reſpecte ſa mémoire ; mais il ne parlait pas auſſi humainement que vous, Monſeigneur, & ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ſes lettres : il ne ſavait pas l'orthographe de ſa langue. Berlin ſera ſous vos auſpices l'Athènes de l'Allemagne, & pourra l'être de l'Europe. Je ſuis ici dans une ville, où deux ſimples particuliers, M. Boerhaave d'un côté, & M. s'Graveſende de l'autre, attirent quatre ou cinq cents étrangers : un prince tel que vous en attirera bien davantage ; & je vous avoue que je me tiendrais bien malheureux, ſi je mourais avant d'avoir vu l'exemple des princes & la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, Monſeigneur,

ce ſerait un crime ; ce ſerait jeter un ſouffle empoiſonné ſur une fleur ; j'en ſuis incapable : c'eſt mon cœur pénétré qui parle à V. A. R.

J'ai lu la Logique de M. Wolf, que vous avez daigné m'envoyer ; j'oſe dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui a les idées ſi nettes, ſi bien ordonnées, faſſe jamais rien de mauvais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince aime un tel philoſophe. Ils étaient faits l'un pour l'autre. V. A. R. qui lit ſes ouvrages peut-elle me demander les miens? Le poſſeſſeur d'une mine de diamans me demande des grains de verre : j'obéirai, puiſque c'eſt vous qui ordonnez.

J'ai trouvé en arrivant à Amſterdam qu'on avait commencé une édition de mes faibles ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le premier exemplaire. En attendant, j'aurai la hardieſſe d'envoyer à V. A. R. un manuſcrit que je n'oſerais jamais montrer qu'à un eſprit auſſi dégagé des préjugés, auſſi philoſophe, auſſi indulgent que vous l'êtes, & à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance ſans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir & le tranſcrire, & je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indiſpenſables & des cir-

conſtances dont je ne ſuis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je ſerai plus heureux.

Il paraît que V. A. R. aime tous les genres de littérature. Un grand prince a ſoin de tous les ordres de l'état ; un grand génie aime toutes les ſortes d'études. Je n'ai pu dans ma petite ſphère que ſaluer de loin les limites de chaque ſcience ; un peu de métaphyſique, un peu d'hiſtoire, quelque peu de phyſique, quelques vers ont partagé mon temps : faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monſeigneur, vous amuſer de quelques vers en attendant de la philoſophie, *carmina, poſſumus donare.* J'apprends que M. Thiriot a l'honneur de faire quelques commiſſions pour V. A. R. à Paris. J'eſpère, Monſeigneur, que vous en ſerez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amſterdam, je ſerais bien flatté d'être votre Thiriot de Hollande. Heureux qui peut vous ſervir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéreſſais pas au bonheur des hommes, je ſerais fâché de vous voir deſtiné à être roi. Je vous voudrais particulier ; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre ; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, Monſeigneur, qu'en vous je reſpecte

pecte encore plus l'homme que le prince ; souffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages ; souffrez que je vous dise encore combien vous me donnez d'admiration & d'espérance. Je suis, &c.

LETTRE V.

Du Prince-Royal.

Rémusberg, ce 7 de novembre 1736.

MONSIEUR,

JE suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer (*a*). La matière qu'il renferme & la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage & éclairé, le code du pape & des sept cardinaux, & l'histoire de la pédante érudition du roi Jacques d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie, je vous en fais mes remercimens sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

(*a*) Épître au Prince Royal de Prusse : elle se trouve dans le tome XIII des Œuvres de Voltaire, édition de Beaumarchais.

Je ſouhaiterais, Monſieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaiſſance, par une Épître en vers qui fût digne de vous être adreſſée. Mais comme les étoiles ſe cachent en la préſence du ſoleil, dont la brillante lumière efface & ternit leur faible lueur ; ainſi je ſais impoſer ſilence à ma verve novice & déſavouée des Muſes, quand il s'agit de vous écrire. Je ſais que vos ouvrages n'ont aucun prix ; ils portent en eux leur récompenſe, qui eſt l'immortalité. J'eſpère cependant que vous voudrez accepter, comme une marque de mon ſouvenir, le buſte de Socrate (*a*), que je vous envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand-homme de la Grèce, & le maître qui forma Alcibiade. Feſant abſtraction de ce que la calomnie le noircit, je pourrais le mettre en parallèle avec vous ; mais craignant de bleſſer votre modeſtie, ſi je vous diſais ſur ce ſujet le tiers de ce que je penſe, je me contenterai de le dire à toute la terre qui me ſervira d'organe, pour faire parvenir juſqu'à vous les ſentimens d'eſtime & d'admiration avec leſquels je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

(*a*) Ce buſte formait une pomme de canne, en or.

LETTRE VI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 13 de novembre 1736.

VOltaire, ce n'eſt point le rang & la puiſſance,
Ni les vains préjugés d'une illuſtre naiſſance,
Qui peuvent procurer la ſolide grandeur:
Du vulgaire ignorant telle eſt ſouvent l'erreur;
Mais un homme éclairé tient en main la balance;
Lui ſeul ſait diſtinguer le vrai de l'apparence:
Il n'eſt point ébloui par un trompeur éclat;
Sous des titres pompeux il découvre le fat;
Et d'illuſtres aïeux ne compte point la ſuite,
Si vous n'héritez d'eux leur vertu, leur mérite.

Il eſt d'autres moyens de ſe rendre fameux,
Qui dépendent de nous & ſont plus glorieux:
Chacun a des talens dont il doit faire uſage,
Selon que le deſtin en régla le partage.
L'eſprit de l'homme eſt tel qu'un diamant précieux,
Qui ſans être taillé ne brille point aux yeux:
Quiconque a trouvé l'art d'anoblir ſon génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les ſons de Corelli;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli;
L'Enéide immortelle, en beautés ſi fertile,
Tranſmet juſqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile;
Carrache, le Titien, Rubens, Bonnarotti,
Nous ſont auſſi connus que l'eſt Algarotti,
Lui dont l'art du compas & le calcul excède
Le ſavoir tant vanté du célèbre Archimède.
On reſpecte en tous lieux le profond Caſſini;
La façade du Louvre exalte Bernini;
Aux mânes de Newton tout Londre encore encenſe;

Henri, le grand Colbert ſont chéris dans la France ;
Et votre nom fameux par de ſavans exploits,
Doit être mis au rang des héros & des rois.

Vous ſavez, ſans doute, Monſieur, que le caractère dominant de notre nation n'eſt pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon ſens, la candeur, & la véracité de nos diſcours. Ce qui ſuffit pour vous faire ſentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'eſt pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long-temps en ſuſpens ſi je devais vous envoyer mes vers ou non, à vous l'Apollon du Parnaſſe Français, à vous devant qui les Corneille & les Racine ne ſauraient ſe ſoutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût ſûrement diſſuadé tout autre, c'eſt, Monſieur, que vous êtes vous-même poëte, & que par conſéquent vous devez connaître ce déſir inſurmontable, cette fureur que l'on a de produire ſes premiers ouvrages : l'autre, & qui m'a le plus fortifié dans mon deſſein, eſt le plaiſir que j'ai de vous faire connaître mes ſentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grace en proſe.

Le plus grand mérite de ma pièce eſt, ſans contredit, de ce qu'elle eſt ornée de votre nom ; mon amour-propre ne m'aveugle pas juſqu'au point de croire cette Épître exempte de défauts.

Je ne la trouve pas digne même de vous être adreſſée. J'ai lu, Monſieur, vos ouvrages & ceux des plus célèbres auteurs, & je vous aſſure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers & les miens.

Je vous abandonne ma pièce ; critiquez, condamnez, déſapprouvez-la, à condition de faire grace aux deux vers qui la finiſſent. Je m'intéreſſe vivement pour eux : la penſée en eſt ſi véritable, ſi évidente, ſi manifeſte, que je me vois en état d'en défendre la cauſe contre les critiques les plus rigides, malgré la haine & l'envie, & en dépit de la calomnie. Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 3 de décembre 1736.

MONSIEUR,

J'Ai été agréablement ſurpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaiſir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je ſois auſſi avide que des vôtres. Je ſouhaiterais ſeulement que la ſouveraineté que vous m'accordez en qualité d'être penſant, me mît en état de vous donner des marques réelles de l'eſtime que j'ai pour vous, & que l'on ne ſaurait vous refuſer.

J'ai lu la Diſſertation ſur l'ame que vous adreſſez au père Tournemine (*a*). Tout homme raiſonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre ; & qui ne décide pas témérairement ſur des matières que notre faible raiſon ne ſaurait approfondir, ſera toujours de votre ſentiment. Il eſt certain que l'on ne parviendra jamais à la connaiſſance des premières cauſes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu ; comment pouvons-nous avancer que Dieu ne ſaurait réunir la penſée à la matière ? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſuis matière & que je penſe. Cet argument me prouve la vérité de votre propoſition.

Je ne connais le père Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué M. Beauſobre ſur ſon Hiſtoire du Manichéiſme. Il ſubſtitue les invectives aux raiſons ; faible & groſſière reſſource qui prouve bien qu'il n'avoit rien de mieux à dire. Quant à mon ame, je vous aſſure, Monſieur, qu'elle eſt bien la très-humble ſervante de la vôtre. Elle ſouhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de ſa matière, elle pût aller s'inſtruire à Cirey ;

A cet endroit fameux où mon ame révère
Le ſavoir d'Émilie, & l'eſprit de Voltaire :

(*a*) Cette Diſſertation eſt imprimée dans les Mélanges littéraires, tome XLIX des Œuvres de Voltaire, édition de Beaumarchais.

Oui, c'eſt là que le Ciel, prodiguant ſes faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs :
Il m'a donné du rang le frivole avantage ;
A vous tous les talens : gardez votre partage.

Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je dirai tout ce que je penſe des pièces que vous venez de m'envoyer. L'Ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes ; l'Épître à Émilie eſt un merveilleux abrégé du ſyſtême de Newton ; & le Mondain, aimable pièce qui ne reſpire que la joie, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un vrai cours de morale. La jouiſſance d'une volupté pure eſt ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle Montagne, & qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

J'attends la Philoſophie de Newton avec grande impatience : je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de Voltaire. Vous m'inſtruiſez en vers, vous m'inſtruiſez en proſe ; il faudrait un cœur bien revêche pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la Pucelle. J'eſpère qu'elle ne ſera pas plus auſtère que tant d'autres héroïnes qui ſe ſont pourtant laiſſées vaincre par les prières & les perſévérances de leurs amans.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, Monſieur, eſt le troiſième. J'ai répondu aux

deux premiers. Je vous ai enſuite adreſſé des vers, & voici ma quatrième lettre dont j'attends réponſe. La raiſon de ces retardemens eſt en partie cauſée par les poſtes d'Allemagne qui vont lentement; & d'ailleurs mes lettres font un grand détour, paſſant par Paris pour aller en Champagne. Si vous pouvez trouver quelque voie plus courte, je vous prie de me l'indiquer, je ſerai charmé de m'en ſervir.

Vous êtes trop au-deſſus des louanges pour que je vous en donne; mais en même temps trop ami de la vérité pour vous offenſer de l'entendre. Souffrez donc, Monſieur, que je vous réitère toute l'eſtime que j'ai pour vous. Mes louanges ſe bornent à dire que je vous connais. Puiſſe toute la terre vous connaître de même! Puiſſent mes yeux un jour voir celui dont l'eſprit fait le charme de ma vie!

Je ſuis avec une véritable conſidération, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE VIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ſans date du jour, décembre 1736.

MONSIEUR,

JE vous avoue que j'ai ſenti une ſecrète joie de vous ſavoir en Hollande, me voyant par-là plus à portée de recevoir de vos nouvelles,

quoique je craigniſſe, de la façon dont vous me marquez y être, que quelque fâcheuſe raiſon ne vous eût obligé de quitter la France & de prendre l'incognito. Soyez ſûr, Monſieur, que ce ſecret ne tranſpirera pas par mon indiſcrétion.

La France & l'Angleterre ſont les deux ſeuls états où les arts ſoient en conſidération. C'eſt chez eux que les autres nations doivent s'inſtruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y tranſporter en perſonne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiſer des connaiſſances & des lumières. Leurs langues par conſéquent méritent bien que les étrangers les étudient, principalement la françaiſe qui, ſelon moi, pour l'élégance, la fineſſe, l'énergie & les tours, a une grace particulière. Ce ſont ces motifs ſuffiſans qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me ſens récompenſé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits ; un ſoléciſme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de ſa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortaliſé. Il lui convenait en tout ſens de dire : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam*. Mais il y a des cas particuliers qui ne ſont pas généralement applicables. Celui-ci eſt de ce nombre ; & ce qui était un défaut imperceptible en

Louis XIV, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne ſuis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être me rendre un jour utile à ma patrie ; & c'eſt-là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts & les ſciences ont toujours été les enfans de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage inconteſtable ſur ceux que la barbarie nourriſſait dans l'obſcurité. Outre que les ſciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où juſqu'à préſent elles n'ont que faiblement pénétré ; ſemblable à ces connaiſſeurs en tableaux, qui ſavent les juger, qui connaiſſent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à broyer des couleurs. Je ſuis frappé par ce qui eſt beau ; je l'eſtime, mais je n'en ſuis pas moins ignorant. Je crains ſérieuſement, Monſieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuſe de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de ſon imagination ; & il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeaſſiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devrait ſon exiſtence qu'à la fécondité de votre imagination.

Vous avez lu, ſans doute, le Poëme d'Alaric de Scudéri ; il commence, ſi je ne me trompe, par ce vers :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire ; mais malheureuſement le poëte en reſte là ; & la ſuperbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas ; & je vous avoue, Monſieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui, coulant doucement près de leur ſource, s'accroiſſent dans leur cours, & roulent enfin, parvenues à leur embouchure, des flots ſemblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promeſſe, & je vous envoie par cette occaſion la moitié de la Métaphyſique de Wolf : l'autre moitié ſuivra dans peu. Un homme que j'aime & que j'eſtime s'eſt chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle eſt très-exacte & fidelle. Il en aurait châtié le ſtyle, ſi des affaires indiſpenſables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris ſoin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'eſprit trop juſte pour ne le pas goûter.

La propoſition de l'être ſimple, qui eſt une eſpèce d'atome, ou des monades dont parle Leibnitz, vous paraîtra peut-être un peu obſcure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'eſpace, de l'étendue, des limites & de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, & la connexion intime qui lie toutes les propoſitions les unes avec les autres, eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raiſonner de l'auteur eſt applicable à toutes ſortes de ſujets. Elle peut être d'un grand uſage à un politique qui ſait s'en ſervir. J'oſe même dire qu'elle eſt applicable à tous les ſujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de M. Wolf, bien loin de m'offuſquer les yeux ſur ce qui eſt beau, me fournit encore des motifs plus puiſſans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers & en proſe avec une égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monſieur, toute la reconnaiſſance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des perſonnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en faſſe plus de cas. Votre réputation vous met au-deſſus de l'éloge, mais les ſentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous ſavez, Monſieur, que quand on ſent bien quelque choſe, il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de le cacher. J'entrevois tant de modeſtie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne diſant qu'une partie de la vérité.

J'avoue que j'aurais une grande envie de

vous voir & de connaître, Monſieur, en votre perſonne ce que ce ſiècle & la France ont produit de plus accompli. La philoſophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La conſidération de votre ſanté qui, à ce qu'on m'aſſure, eſt délicate; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me ſont des raiſons ſuffiſantes pour ne vous point preſſer ſur ce ſujet. J'aime mes amis d'une amitié déſintéreſſée, & je préférerai en toutes occaſions leur intérêt à mon agrément. Il ſuffit que vous me laiſſiez l'eſpérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correſpondance me tiendra lieu de votre perſonne: j'eſpère qu'elle ſera plus facile à préſent, vu la commodité des poſtes.

Je vous prie, Monſieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé Bork. Je ſouffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime & la proie de la méchanceté des hommes. Le ſuffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la poſtérité. Triſte & frivole conſolation! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont ſouffert de la haine que les ames baſſes & envieuſes portent aux génies ſupérieurs. Des gens peu éclairés ſe

laiſſent ſéduire par la malignité des méchans ; ſemblables à ces chiens qui ſuivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, & qui prennent ſervilement le change avec lui. Quiconque eſt éclairé par la vérité ſe dégage des préjugés; il la découvre, & les déteſte ; il dévoile la calomnie, & l'abhorre. Soyez ſûr, Monſieur, que ces conſidérations font que je vous rendrai toujours juſtice. Je vous croirai toujours ſemblable à vous-même. Je m'intéreſſerai toujours vivement à ce qui vous regarde ; & la Hollande, pays qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre ſacrée, puiſqu'elle vous contient. Mes vœux vous ſuivront par-tout : & la parfaite eſtime que j'ai pour vous, étant fondée ſur votre mérite, ne ceſſera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon exiſtence. Ce ſont les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-parfaitement affectionné ami.

LETTRE IX.

De M. de Voltaire.

Leyde, ſans date du jour, janvier 1737

MONSEIGNEUR,

SI j'étais malheureux je ſerais bientôt conſolé : on m'apprend que V. A. R. a daigné m'envoyer ſon portrait ; c'eſt ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de

jouir de votre préſence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai conſacré mes hommages? J'ai appris que M. Chambrier avait retiré le portrait à la poſte; mais ſur le champ madame la marquiſe du Châtelet, Émilie, lui a écrit que ce tréſor était deſtiné pour Cirey. Elle le revendique, Monſeigneur; elle partage mon admiration pour V. A. R.; elle ne ſouffrira pas qu'on lui enlève ce dépôt précieux; il fera le principal ornement de la maiſon charmante qu'elle a bâtie dans ſon déſert. On y lira cette petite inſcription: *Vultus Auguſti, mens Trajani.*

Apparemment, Monſeigneur, que le bruit du préſent dont vous m'avez honoré a fait croire que j'étais en Pruſſe. Toutes les gazettes le diſent: il eſt douloureux pour moi qu'en devinant ſi bien mon goût, elles aient ſi mal deviné mes marches. Vous ne doutez pas, Monſeigneur, de l'envie extrême que j'ai d'aller vous admirer de plus près; mais j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occupation indiſpenſable me retenait ici. C'eſt pour être plus digne de vos bontés, Monſeigneur, que je ſuis à Leyde; c'eſt pour me fortifier dans les connaiſſances des choſes que vous favoriſez. Vous n'aimez que les vérités, & j'en cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer à V. A. R. la petite proviſion que j'aurai faite:

vous démêlerez d'un coup-d'œil les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, ſi V. A. R. veut s'amuſer par une petite ſuite du Mondain, j'aurai l'honneur de l'envoyer inceſſamment; c'eſt un petit eſſai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la ſplendeur d'un état en fait la richeſſe, & que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne ſont guère que *des pauvres* de mauvaiſe humeur. Je crois qu'on peut enrichir un état en donnant beaucoup de plaiſirs à ſes ſujets. Si c'eſt une erreur, elle me paraît juſqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le ſentiment de V. A. R. pour ſavoir ce que je dois en penſer. Au reſte, Monſeigneur, c'eſt par pure humanité que je conſeille les plaiſirs. Le mien n'eſt guère que l'étude & la ſolitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes: ce ſont les vœux que je fais pour vous, &c.

LETTRE X.

Du Prince Royal.

Berlin, ſans date du jour, janvier 1737.

NOn, Monſieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille manie ne m'eſt jamais venue dans l'eſprit. Mon portrait n'eſt ni aſſez beau ni aſſez rare pour vous être envoyé. Un mal-

mal-entendu a donné lieu à cette mépriſe. Je vous ai envoyé, Monſieur, une bagatelle pour marque de mon eſtime ; un buſte de Socrate en guiſe de pommeau ſur une canne ; & la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buſte, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'eſt l'image du plus grand-homme de l'antiquité, d'un philoſophe qui a fait la gloire des païens, & qui juſqu'à nos jours eſt l'objet de la jalouſie & de l'envie des chrétiens. Socrate fut calomnié : eh ! quel grand-homme ne l'eſt pas ? Son eſprit, amateur de la vérité, revit en vous. Auſſi vous ſeul méritez de conſerver le buſte de ce philoſophe. J'eſpère, Monſieur, que vous voudrez bien le conſerver.

Madame la marquiſe du Châtelet me fait bien de l'honneur de vouloir bien s'intéreſſer pour mon ſoi-diſant portrait. Elle ſeroit capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu & que je n'en devrais avoir. Ce ſerait à moi de déſirer le ſien. Je vous avoue que les charmes de ſon eſprit m'ont fait oublier ſa matière. Vous trouverez peut-être que c'eſt penſer trop philoſophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet & l'impoſſibilité de le poſſéder, peuvent y avoir autant de part que

la philoſophie. Elle ne doit pas nous rendre inſenſibles ni empêcher d'avoir le cœur tendre ; elle ferait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes.

Il ſemble en effet que quelque démon familier ſe ſoit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous ſerviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage ; & qu'en cas que vous me fiſſiez le plaiſir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le ſuis. Je me tue de le détromper. Je me ſens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière beſoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaiſſance des ſciences, je crois que la converſation du fameux M. s'Graveſende pourra vous être fort agréable. Il doit poſſéder la philoſophie de Newton dans la dernière perfection. M. Boerhaave ne vous ſera pas d'un moindre ſecours pour le conſulter ſur l'état de votre ſanté. Je vous la recommande, Monſieur. Outre le penchant que vous vous ſentez naturellement pour la conſervation de votre corps, ajoutez, je vous prie, quelque

nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéreſſe vivement à tout ce qui vous regarde. J'oſe vous dire que je ſais ce que vous valez, & que je connais la grandeur de la perte que tout le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres ſeroient inutiles & ſuperflus pour ceux qui les ſentiraient. Je prévois ce malheur & je le crains ; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaiſir, Monſieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La Henriade & vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je ſuis fort curieux de voir la ſuite du Mondain que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez eſt tout fondé ſur la raiſon & ſur la vérité. En effet, la ſageſſe du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. Dieu veut que l'homme jouiſſe des choſes créées, & c'eſt contrevenir à ſon but que d'en uſer autrement. Il n'y a que les abus & les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs eſt bon en ſoi-même.

Ma morale, Monſieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaiſirs & tout ce qui y contribue. La briéveté de la vie eſt le motif qui m'enſeigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter. Le paſſé n'eſt qu'un rêve, le futur eſt incertain ;

ce principe n'eſt point dangereux ; il faut ſeulement n'en point tirer de mauvaiſe conſéquence.

Je m'attends que votre eſſai de morale ſera l'hiſtoire de mes penſées. Quoique mon plus grand plaiſir ſoit l'étude & la culture des beaux-arts, vous ſavez, Monſieur, mieux que perſonne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité & du recueillement d'eſprit ;

Car loin du bruit & du tumulte,
Apollon s'était retiré
Au haut d'un côteau conſacré
Par les neuf Muſes à ſon culte.

Pour courtiſer les doctes Sœurs,
Il faut du repos, du ſilence,
Et des travaux en abondance
Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom immortel dans l'hiſtoire,
Eſt gravé par leurs mains aux faſtes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du ſacré vallon, d'oſer croaſſer en préſence d'Apollon. Je le reconnais, je me confeſſe, & vous en demande l'abſolution. L'eſtime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il eſt bien difficile de ſe taire ſur de certaines vérités, quand on en eſt bien pénétré, riſque à s'exprimer bien ou mal. Je ſuis dans ce cas : c'eſt vous qui m'y mettez, & qui par conſéquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je ſuis à jamais avec toute la conſidération que vous méritez, Monſieur, vôtre très-affectionné ami.

LETTRE XI.

Du Prince Royal.

Berlin, ce 14 de janvier 1737.

MONSIEUR,

VOus me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet ſous mon adreſſe, je reconnais les cachets, j'ouvre, & je trouve Mérope. Je lis, je ſuis charmé, j'admire, & je ſuis obligé d'augmenter la reconnaiſſance que je vous dois, & que je ne croyais plus ſuſceptible d'accroiſſement. Mérope eſt une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce eſt menée avec adreſſe ; la terreur croît de ſcène en ſcène ; & la tendreſſe maternelle, ſubſtituée à l'amour doucereux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une paſſion frivole. Les vers ſont pleins de nobleſſe, les ſentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expreſſion des mœurs, la vraiſemblance, le dénouement, tout y eſt auſſi heureuſement amené qu'on peut le déſirer. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez faire une pièce auſſi parfaite que Mérope. J'en ſuis

charmé, j'en ſuis extaſié, & je ne finirais point ſi ce n'était pour épargner votre modeſtie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaiſſance. Conſervez, je vous prie, la bague que je vous envoie comme un monument du plaiſir que votre incomparable tragédie m'a cauſé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce ſuffirait ſeule pour faire paſſer votre nom juſqu'aux ſiècles les plus reculés : vos ouvrages ſuffiraient pour immortaliſer vingt grands-hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé ſenſiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occaſions qui ſe préſentent. Je reſte toujours en arrière avec vous, & je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des ſentimens pleins d'eſtime avec leſquels je ſuis, votre très-fidellement affectionné ami.

P. S. N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Émilie. Céſarion n'eſt pas encore arrivé ; il faut avouer que l'amour eſt un grand maître.

LETTRE XII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, février 1737.

LEs lauriers d'Apollon ſe fanaient ſur la terre,
Les Beaux-Arts languiſſaient ainſi que les Vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, & l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre ;
La Nature indignée élève alors ſa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux & juſte,
Je veux qu'un héros naiſſe, & qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile & les vertus d'Auguſte,
Pour l'ornement du monde & l'exemple des rois.
Elle dit ; & du ciel les Vertus deſcendirent,
Tout le Nord treſſaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Fréderic parut.

Que votre modeſtie, Monſeigneur, pardonne ce petit enthouſiaſme à cette vénération pleine de tendreſſe que mon cœur ſent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de V. A. R., & des vers tels qu'en feſait Catulle du temps de Céſar. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'eſt donc Socrate & non Fréderic que V. A. R. m'a donné. Encore une fois, Monſeigneur, je déteſte les perſécuteurs de Socrate, ſans me ſoucier infiniment de ce ſage au nez épaté.

Socrate ne m'eſt rien, c'eſt Fréderic que j'aime.

Quelle différence entre un bavard Athénien, avec ſon démon familier, & un prince qui fait les délices des hommes, & qui en fera la félicité !

J'ai vu à Amſterdam des Berlinois : *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de V. A. R. avec des tranſports d'admiration. Je m'informe de votre perſonne à tout le monde. Je dis : *Ubi eſt Deus meus ? — Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts & dans les plaiſirs ; il eſt plus inſtruit qu'Alcibiade, joue de la flûte comme Télémaque, & eſt fort au-deſſus de ces deux Grecs ; & alors je dis comme le vieillard Siméon :

Quand mes yeux verront-ils le Sauveur de ma vie ?

J'aurais déjà dû adreſſer à V. A. R. cette Philoſophie promiſe & cette Pucelle non promiſe ; mais premiérement, croyez, Monſeigneur, que je n'ai pas eu un inſtant dont j'aie pu diſpoſer. Secondement, cette Pucelle & cette Philoſophie vont tout droit à la ciguë. Troiſiémement, ſoyez perſuadé que la curioſité que vous excitez dans l'Europe, comme prince & comme être penſant, a continuellement les yeux ſur vous. On épie nos démarches & nos paroles ; on mande tout, on ſait tout.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à Auguſte-Virgile-Fréderic, quand Tournemine dit :

Il avoûra, voyant cette figure immenſe,
Que la matière penſe.

Ce n'eſt pas V. A. R. qui m'a envoyé cela, d'où le ſais-je? Croyez, Monſeigneur, que tout miniſtre étranger, quelqu'attaché qu'il vous ſoit & quelqu'aimable qu'il puiſſe être, ſacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux ſupérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Veſel le paquet que j'oſe adreſſer à V. A. R. Mais permettez encore que je vous répète comme Lucrèce à Memmius :

Tantùm Religio potuit ſuadere malorum.

Ce vers doit être la deviſe de l'ouvrage. Vous êtes le ſeul prince ſur la terre à qui j'oſaſſe l'envoyer. Regardez-moi, Monſeigneur, comme le ſujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point & ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez.

Je pars inceſſamment de Hollande malgré moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on eſt venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre eſt devenu mon confident. Si donc V. A. R. a quelques ordres à me donner, je la ſupplie de les adreſſer ſous le couvert de M. du Breuil, à Amſterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard ; auſſi dans mes complaintes de la Providence il y aura un grand article ſur l'injuſtice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Pruſſe.

Je ſuis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monſeigneur, &c.

LETTRE XIII.

Du Prince Royal.

Berlin, ſans date du jour, février 1737.

MONSIEUR,

J'Ai reçu avec beaucoup de plaiſir la Défenſe du Mondain, & le joli badinage au ſujet de la mule du Pape. Chacune de ces pièces eſt charmante dans ſon genre. Le faux zèle de votre voiſin le dévot repréſente très-bien celui de beaucoup de perſonnes qui, dans leur ſtupide ſainteté, taxent tout de péché, tandis qu'ils s'aveuglent ſur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la tranſition du vin dont notre béat humecte ſon goſier ſéché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands, le dieu qui du temps de Tulle était de bois, & d'or ſous le conſulat de Luculle, &c. ſont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais, Monſieur, pourrais-je vous préſenter mes doutes? C'eſt le moyen de m'inſtruire par les bonnes raiſons dont vous vous ſervirez, ſans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'Hiſtoire Romaine; Hiſtoire avérée par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monumens reſpectables de l'antiquité & d'une infinité

de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion? Les étendards de foin des Romains me ſont inconnus ; mon ignorance ne peut ſervir d'excuſe ; mais, autant que je peux m'en reſſouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajuſtées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monſieur, un diſciple qui demande à s'inſtruire : vous voyez en même temps un ami ſincère qui agit avec franchiſe ; & j'eſpère que votre eſprit juſte & pénétrant s'appercevra facilement que mon amitié ſeule vous parle : uſez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions ſont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poëte, mais l'eſtime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, ſera toujours la même.

Je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 8 de février 1737.

MONSIEUR,

NE vous embarraſſez nullement du bruit qui s'eſt répandu ſur la correſpondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de peine ni

à l'un ni à l'autre. Il eſt vrai que des perſonnes ſuperſtitieuſes, dont il y a tant dans ce pays, & peut-être plus qu'ailleurs, ont été ſcandaliſées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces perſonnes me ſoupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment article de foi. Vos ennemis les ont ſi fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent ſur votre ſujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent ſaintement ceux qui vous préfèrent à Luther & à Calvin, & qui pouſſent l'endurciſſement du cœur juſqu'à oſer vous écrire. Pour me débarraſſer de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable étoit de faire avertir le gazetier de Hollande & d'Amſterdam qu'il me ferait plaiſir de ne parler de moi en aucune façon.

Voilà, Monſieur, la vérité de tout ce qui s'eſt paſſé ; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous aſſurer que je me fais honneur de vous eſtimer, & que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je conſentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il eſt parlé de vous, pour manifeſter aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'inſtruire, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop ſupérieur au reſte des hommes. Mais vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin d'un témoignage auſſi faible que le mien pour affermir

votre réputation ſi bien établie par vous-même. Ce fondement eſt plus noble & plus ſolide que celui de mes ſuffrages. Dans tout autre ſiècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au ſieur Franchin la liberté de parler de moi, & même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne riſquerait jamais de faire le Bajazet au mont Saint-Michel. C'eſt une règle de la prudence; & vous ſavez, Monſieur, qu'il faut céder aux circonſtances & s'accommoder au temps. Je me ſuis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adreſſés, que je haſarde de vous envoyer une Ode ſur l'oubli. Ce ſujet n'a pas été traité, que je ſache. Je vous demande, Monſieur, à ſon égard, toute l'inflexibilité d'un maître & la ſévère rigidité d'un cenſeur. Vos corrections m'inſtruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par Apollon même, & l'inſpiration des Muſes.

Vous me ferez plaiſir, Monſieur, de me marquer vos doutes ſur la Métaphyſique de Wolf. Je vous enverrai dans peu le reſte de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'être ſimple. Il y a une morale du même auteur: tout y eſt traité dans le même ordre que dans la Métaphyſique: les propoſitions ſont intimement liées les unes avec les autres, & ſe prêtent, pour ainſi dire, mutuellement la main pour ſe fortifier. Un cer-

tain Jordan que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté ſaint Paul en faveur d'Ariſtote.

Wolf établit à la fin de ſa Métaphyſique l'exiſtence d'une ame différente du corps ; il s'explique ſur l'immortalité en ces termes : *L'ame ayant été créée de Dieu tout d'un coup & non ſucceſſivement, Dieu ne peut l'anéantir que par un acte formel de ſa volonté.* Il ſemble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes auſſi clairs qu'on le déſirerait.

Ce que l'on peut dire de plus palpable ſur ce ſujet eſt, ſelon mes faibles lumières, que le monde eſt éternel dans le temps, ou bien dans la ſucceſſion des actions ; mais que Dieu qui eſt hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que le monde eſt beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si Dieu de toute éternité l'a voulu créer, la volonté & le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'enſuit néceſſairement que le monde eſt éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monſieur, ce que c'eſt qu'éternel, car je vous avoue par avance qu'en prononçant ce terme je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les queſtions métaphyſiques ſont au-deſſus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choſes qui excèdent notre compréhenſion ; & dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraiſemblable paſſe pour le meilleur ſyſtême.

Le mien eſt d'adorer l'Être-Suprême, uniquement bon, uniquement miſéricordieux, & qui par cela ſeul mérite mes hommages ; d'adoucir & de ſoulager, autant que je le peux, les humains dont la miſérable condition m'eſt connue, & de m'en rapporter ſur le reſte à la volonté du Créateur qui diſpoſera de moi comme bon lui ſemblera, & duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je compte bien que c'eſt-là à peu près votre confeſſion de foi.

Si la raiſon m'inſpire, ſi j'oſe me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'eſt d'une manière qui vous eſt avantageuſe : elle vous rend juſtice comme au plus grand-homme de France & comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première choſe que je demanderai ce ſera : Où eſt M. de Voltaire ? Le roi, ſa cour, Paris, Verſailles, ni le ſexe, ni les plaiſirs n'auront part à mon voyage ; ce ſera vous ſeul. Souffrez que je vous livre encore un aſſaut au ſujet du Poëme de la Pucelle. Si vous avez aſſez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'eſtime ; ſi vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuſerez pas. Ce caractère m'eſt trop précieux pour le violer de ma vie ; & ceux qui me connaiſſent ſavent que je ne ſuis ni indiſcret ni imprudent.

Continuez, Monſieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, & je me réſerve de vous en faire reſſouvenir à temps.

Comptez, Monſieur, ſur mon eſtime: je ne la donne pas légérement; & je ne la retire pas de même. Ce ſont les ſentimens avec leſquels je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XV.

Du Prince Royal.

Sans date du jour, février 1737.

MONSIEUR,

J'Ai été très-agréablement ſurpris par les vers que vous avez bien voulu m'adreſſer; ils ſont dignes de l'auteur. Le ſujet le plus ſtérile devient fécond entre vos mains. Vous parlez de moi, & je ne me reconnais plus: tout ce que vous touchez ſe convertit en or.

Mon nom ſera connu par tes fameux écrits.
Des temps injurieux affrontant les mépris,
Je renaîtrai ſans ceſſe, autant que tes ouvrages
Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
De la poſtérité recueillir les ſuffrages,
Et ſeront en tout temps le charme des eſprits.

De

De tes vers immortels, un pied, un hémiſtiche,
Où tu places mon nom comme un ſaint dans ſa niche,
Me fait participer à l'immortalité
Que le nom de Voltaire avait ſeul mérité.

Qui ſaurait qu'Alexandre-le-Grand exiſta jadis ſi Quinte-Curce & quelques fameux hiſtoriens n'euſſent pris ſoin de nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa vie? Le vaillant Achille & le ſage Neſtor n'auraient pas échappé à l'oubli des temps ſans Homère qui les célébra. Je ne ſuis, je vous aſſure, ni une eſpèce ni un candidat de grand homme; je ne ſuis qu'un ſimple individu qui n'eſt connu que d'une petite partie du continent, & dont le nom, ſelon toutes les apparences, ne ſervira jamais qu'à décorer quelqu'arbre de généalogie, pour tomber enſuite dans l'obſcurité & dans l'oubli. Je ſuis ſurpris de mon imprudence, lorſque je fais réflexion que je vous adreſſe des vers. Je déſapprouve ma témérité dans le temps que je tombe dans la même faute. Deſpréaux dit:

Qu'un âne pour le moins, inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obéit ſans murmure,
Ne va point follement, de ſa biſarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien être mon maître en poéſie, comme vous le pouvez être en tout. Vous ne trouverez jamais de diſciple plus docile & plus ſouple que je le ſerai. Bien loin de m'offenſer de vos cor-

rections, je les prendrai comme les marques les plus certaines de l'amitié que vous avez pour moi.

Un entier loisir m'a donné le temps de m'occuper à la science qui me plaît. Je tâche de profiter de cette oisiveté, & de la rendre utile en m'appliquant à l'étude de la philosophie, de l'histoire, & en m'amusant avec la poésie & la musique. Je vis à présent comme un homme, & je trouve cette vie infiniment préférable à la majestueuse gravité & à la tyrannique contrainte des cours. Je n'aime pas un genre de vie mesuré à la toise. Il n'y a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des personnes peut-être prévenues vous ont fait un portrait trop avantageux de moi. Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souvenez-vous, Monsieur, je vous prie, de la description que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.

Quand des personnes d'un certain rang rempliſſent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence? ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous fesons, ou de vils adulateurs relèvent & font valoir nos moindres actions.

Le feu roi de Pologne, Auguste, calculait

de grands nombres avec assez de facilité ; tout le monde s'empressait à vanter sa haute science dans les mathématiques : il ignorait jusqu'aux élémens de l'algèbre.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement instruit que le czar Pierre I. Il était non-seulement législateur de son pays, mais il possédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiste, chirurgien quelquefois dangereux, soldat expert, économe consommé ; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare & moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité absolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture : c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de Socrate qui est assez bien travaillée. Je vous prie de vous contenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette Philosophie & ce Poëme (*a*) *qui mènent tout droit à la ciguë*. Je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet. Jamais personne ne saura que vous m'avez envoyé ces

(*a*) La Pucelle.

deux pièces, & bien moins ſeront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, ſentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, ſoit par imprudence, ſoit par indiſcrétion, un ami que j'eſtime & qui m'oblige.

Les miniſtres étrangers, je le ſais, ſont des eſpions privilégiés des cours. Ma confiance n'eſt pas aveugle ni deſtituée de prévoyance ſur ce ſujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite ſur M. la Croze? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros ſavant occaſionna ce badinage; c'était une ſaillie d'imagination dont la pointe conſiſte dans une équivoque aſſez triviale, & qui était paſſable dans la circonſtance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs eſt aſſez inſipide. La pièce du père Tournemine ſe trouve dans la Bibliothèque Françaiſe: M. la Croze l'a lue. Il hait les jéſuites comme les chrétiens haïſſent le diable, & n'eſtime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre deſquels il a été.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je ſentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres ſeront plus rares; & mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correſpondance moins fréquente. Je me ſervirai de l'adreſſe que vous me donnez du ſieur du Breuil. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant

qu'il pourra l'envoi de mes lettres & le retour des vôtres.

Puiſſiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquiſe du Châtelet qu'il n'y a qu'elle ſeule à qui je puiſſe me réſoudre de céder M. de Voltaire, comme il n'y a qu'elle ſeule auſſi qui ſoit digne de vous poſſéder.

Quand même Cirey ſerait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la ſatisfaction de m'y rendre un jour. On a vu voyager des rois pour de moindres ſujets, & je vous aſſure que ma curioſité égale l'eſtime que j'ai pour vous. Eſt-il étonnant que je déſire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, & qui la tient de lui-même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin d'où l'on m'écrit que le réſident de l'empereur avait reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Je ſuis avec toute l'eſtime imaginable, Monſieur, votre très-affectionné ami, &c.

LETTRE XVI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mars 1737.

MONSEIGNEUR,

JE ne ſais par où commencer : je ſuis enivré de plaiſir, de ſurpriſe, de reconnaiſſance,

Pollio & ipſe facit nova carmina, paſcite taurum.

Vous faites à Berlin des vers français tels qu'on en feſait à Verſailles du temps du bon goût & des plaiſirs. Vous m'envoyez la Métaphyſique de M. Wolf, & j'oſe vous dire que V. A. R. a bien l'air de l'avoir traduite elle-même. Vous m'envoyez M. de Bork dans le ſein de ma ſolitude : vous ſavez combien un homme digne de votre bienveillance doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre lettres de V. A. R. ; le buſte de Socrate eſt à Cirey. Je ſuis ébloui de tant de biens ; j'ai une peine extrême à me recueillir aſſez pour vous remercier.

Les grandes paſſions parleront les premières : ces paſſions, Monſeigneur, ſont vous & les vers.

Moderne Alcibiade, aimable & grand génie,
Sans avoir ſes défauts, vous avez ſes vertus :
Protecteur de Socrate, ennemi d'Anitus,
Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.

Je ne ſuis point Socrate : un oracle des dieux
Ne s'aviſa jamais de me déclarer ſage,
Et mon Alcibiade eſt trop loin de mes yeux.
C'eſt vous que j'aimerais, vous qui ſeriez mon maître,
Vous contre la ciguë illuſtre & ſûr appui,
Vous ſans qui tôt ou tard un Anitus, un prêtre,
Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monſeigneur, autrefois Auguſte fit des vers pour Horace & pour Virgile ; mais Auguſte s'était ſouillé par des proſcriptions : Charles IX fit des vers, & même aſſez jolis, pour Ronſard ; mais Charles IX fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proſcriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre Henri-le-Grand, à François I. Vous ſavez, ſans doute, Monſeigneur, cette charmante chanſon de Henri-le-Grand pour ſa maîtreſſe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur :
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes & de rois ; & vous les ſurpaſſerez. M. de Bork a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de V. A. R. ; mais il ne m'a rien appris.

Vous ſentez bien, Monſeigneur, que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard, attendu mon voyage. Enfin madame du Châtelet les a reçues avec le Socrate. Le ſieur Thiriot aurait pu retirer le paquet à la poſte plutôt ; mais M.

Chambrier le retira, & croyant que c'était votre portrait, il voulait comme de raiſon le garder. Émilie eſt au déſeſpoir que ce ne ſoit que Socrate. Monſeigneur, le palais de Cirey s'eſt flatté d'être orné de l'image du ſeul prince que nous comptions ſur la terre. Émilie l'attend ; elle le mérite ; & vous êtes juſte.

M. Thiriot a encore cru que j'allais en Pruſſe. L'éclat de vos bontés pour moi l'a perſuadé à beaucoup de monde. On inſéra cette nouvelle dans les gazettes il y a preſqu'un mois. Mais, Monſeigneur, la pénétration de votre eſprit vous aura fait deviner mon caractère ; je ſuis ſûr que vous m'aurez rendu la juſtice d'être perſuadé que j'ai la plus extrême envie de vous faire ma cour, mais que je n'ai eu nullement le deſſein d'y aller. Je ſuis incapable de faire une telle démarche ſans un ordre précis.

La cour du roi votre père & votre perſonne, Monſeigneur, doivent attirer des étrangers ; mais un homme de lettres qui vous eſt attaché ne doit pas y aller ſans ordre.

Je ne comptais pas aſſurément ſortir de Cirey il y a un mois. Madame du Châtelet, dont l'ame eſt faite ſur le modèle de la vôtre ; & qui a ſûrement avec vous une harmonie préétablie, devait me retenir dans ſa cour que je préfère, ſans héſiter, à celle de tous les rois de la terre, & comme ami, & comme philoſophe, & comme homme libre, car

Fuge ſuſpicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere luſtrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heureuſe : la calomnie m'a été chercher juſque dans Cirey. Je ſuis perſécuté depuis que j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-Barthelemi avec des couleurs trop odieuſes ? On m'a appellé athée, parce que je dis que les hommes ne ſont point nés pour ſe détruire. Enfin la tempête a redoublé, & je ſuis parti par les conſeils de mes meilleurs amis. J'avais eſquiſſé les principes aſſez faciles de la philoſophie de Newton ; madame du Châtelet avait ſa part à l'ouvrage : Minerve dictait, & j'écrivais. Je ſuis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle & de vous ; je ſuis venu à Amſterdam le faire imprimer & faire deſſiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon hiſtoire & mon occupation : les bontés de V. A. R. exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande ſous un autre nom pour éviter les viſites, les nouvelles connaiſſances & la perte du temps ; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux ſemés par mes ennemis, j'ai pris ſur le champ la réſolution de les confondre en les démentant & en me feſant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la Métaphyſique dont vous avez daigné me faire préſent ; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a à la vérité des chaînons ſi déliés, qu'on craint qu'ils ne ſe rompent ; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'eſpèce d'harmonie préétablie où M. Wolf veut venir, & qu'il y a bien des choſes à dire contre ſon ſyſtême ; mais il n'y a rien à dire contre ſa vertu & contre ſon génie. Le taxer d'athéiſme, d'immoralité, enfin le perſécuter, me paraît abſurde. Tous les théologiens de tous les pays, gens enivrés de chimères ſacrées, reſſemblent aux cardinaux qui condamnèrent Galilée. Ne voudraient-ils point brûler vif M. Wolf, parce qu'il a plus d'eſprit qu'eux ? Ange tutélaire de Wolf & de la raiſon, grand prince, génie vaſte & facile, eſt-ce qu'un coup-d'œil de vous n'impoſe pas ſilence aux ſots ?

Dans les lettres que je reçois de V. A. R., parmi bien des traits de prince & de philoſophe, je remarque celui où vous dites : *Cæſar eſt ſuprà grammaticam.* Cela eſt très-vrai : il ſied très-bien à un prince de n'être pas puriſte ; mais il ne ſied pas d'écrire & d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; & de ce

que Louis XIV ne ſavait rien, de ce qu'il ne ſavait pas même la langue de ſa patrie, je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un eſprit juſte & ſage; mais on ne lui apprit qu'à danſer & à jouer de la guitarre. Il ne lut jamais: & s'il avait lu, s'il avait ſu l'hiſtoire, vous auriez moins de Français à Berlin. Votre royaume ne ſe ſerait pas enrichi en 1686 des dépouilles du ſien. Il aurait moins écouté le jéſuite le Tellier; il aurait, &c. &c. &c.

Ou votre éducation a été digne de votre génie, Monſeigneur, ou vous avez tout ſuppléé. Il n'y a aucun prince à préſent ſur la terre qui penſe comme vous. Je ſuis bien fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mars 1737.

DELICIÆ HUMANI GENERIS,

CE titre vous eſt plus cher que celui de *Monſeigneur*, d'*Alteſſe Royale* & de *Majeſté*, & ne vous eſt pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à V. A. R. de mes marches, car enfin je me ſuis fait votre ſujet. Nous avons, nous autres catholiques, une eſpèce de ſacrement que nous appellons

la Confirmation ; nous y choiſiſſons un ſaint pour être notre patron dans le Ciel, notre eſpèce de dieu tutélaire : je voudrais bien ſavoir pourquoi il me ſerait permis de me choiſir un petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus aſſuré-ment que ſaint François d'Aſſiſe ou ſaint Dominique ne ſont faits pour être mes ſaints. C'eſt donc à mon roi que j'écris ; & je vous apprends, *Rex amate*, que je ſuis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philoſophie, les grâces, la liberté, l'étude. Il n'y manque que le portrait de V. A. R. Vous ne nous le donnez point ; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer, comme dit la ſainte Écriture.

J'ai vu enfin le Socrate dont V. A. R. m'a daigné faire le préſent : ce préſent me fait relire tout ce que Platon dit de Socrate. Je ſuis toujours de mon premier avis :

La Grèce, je l'avoue, eut un brillant deſtin,
Mais Fréderic eſt né : tout change ; je me flatte
Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
Et déjà Fréderic eſt plus grand que Socrate,

auſſi dégagé des ſuperſtitions populaires, auſſi modeſte qu'il était vain. Vous n'allez point dans une égliſe de luthériens vous faire déclarer le plus ſage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maiſon en maiſon, comme Socrate, dire au maître qu'il eſt un ſot,

au précepteur qu'il eſt un âne, au petit garçon qu'il eſt un ignorant : vous vous contentez de penſer tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes, & vous ſongez encore malgré cela à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que V. A. R. a daigné me faire dans une de ſes lettres, au ſujet des anciens Romains qui dans les champs de Mars *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a de la peine à conſentir que les vainqueurs de la ſixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payſans, ils avaient du foin pour enſeignes ; quand ils furent *populum latè regem*, ils eurent des aigles d'or.

Ovide, dans ſes Faſtes, dit expreſſément des anciens Romains :

Non illos cœlo labentia ſigna movebant,
Sed ſua quæ magnum perdere crimen erat ;

antithèſe aſſez ridicule de dire : Ils ne connaiſſaient point les ſignes céleſtes, ils ne connaiſſoient que les ſignes de leurs armées. Il continue & dit, en parlant de ces ſignes, de ces enſeignes :

Illaque de fœno ; ſed erat reverentia fœno
Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
Pertica ſuſpenſos portabat longa maniplos ;
Undè maniplaris nomina miles habet.

Voilà mes bottes de foin bien conſtatées. A l'égard des premiers temps de leur hiſtoire, je m'en rapporte à V. A. R. comme ſur tous les premiers temps. Que penſez-vous de Remus & de Romulus, fils du dieu Mars? de la louve? du pivert? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le Capitole? des dieux de Lavinium qui revenaient à pied d'Albe à Lavinium? de Caſtor & de Pollux combattant au lac de Nigillo? d'Attilius Nævius qui coupait des pierres avec un raſoir? de la veſtale qui tirait un vaiſſeau avec ſa ceinture? du palladium? des boucliers tombés du ciel? enfin de Mutius Scevola, de Lucrèce, des Horace, de Curtius? hiſtoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monſeigneur, il faut mettre tout cela dans la ſalle d'Odin avec notre ſainte Ampoule, la chemiſe de la Vierge, le ſacré prépuce, & les livres de nos moines.

J'apprends que V. A. R. vient de faire rendre juſtice à M. Wolf. Vous immortaliſez votre nom; vous le rendez cher à tous les ſiècles en protégeant le philoſophe éclairé contre le théologien abſurde & intrigant. Continuez, grand prince, grand homme; abattez le monſtre de la ſuperſtition & du fanatiſme, ce véritable ennemi de la Divinité & de la raiſon. Soyez le roi des philoſophes: les autres princes ne ſont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le Ciel de ce que vous exiſtez. Louis XIV, dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à V. A. R. l'hiſtoire manuſcrite, a paſſé les dernières années de ſa vie dans de miſérables diſputes au ſujet d'une bulle ridicule, pour laquelle il s'intéreſſait ſans ſavoir pourquoi; & il eſt mort tiraillé par des prêtres qui s'anathématiſaient les uns les autres avec le zèle le plus inſenſé & le plus furieux. Voilà à quoi les princes ſont expoſés: l'ignorance, mère de la ſuperſtition, les rend victimes des faux dévots. La ſcience que vous poſſédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la Métaphyſique de M. Wolf. Grand prince, me permettez-vous de dire ce que j'en penſe? Je crois que c'eſt vous qui avez daigné la traduire: j'y ai vu de petites corrections de votre main. Émilie vient de la lire avec moi.

C'eſt de votre Athènes nouvelle
Que ce tréſor nous eſt venu;
Mais Verſailles n'en a rien ſu,
Ce tréſor n'eſt pas fait pour elle.

Cette Émilie, digne de Fréderic, joint ici ſon admiration & ſes reſpects pour le ſeul prince qu'elle trouve digne de l'être; mais elle en eſt d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de V. A. R. Il y a enfin quelque choſe de prêt ſelon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poſte de Trèves en droiture ſans

paſſer par Paris; delà elle ira à Véſel. Daignez ordonner, ſi vous voulez que je me ſerve de cette voie.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 7 d'avril 1737.

MONSIEUR,

IL n'y a pas juſqu'à votre manière de cacheter qui ne me ſoit garant des attentions obligeantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur; vous me comblez de louanges; vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes; & je ſuccombe ſous le faix de ces louanges.

Mon empire ſera bien petit, Monſieur, s'il n'eſt compoſé que de ſujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philoſophes? des ignorans pour conduire des gens inſtruits? en un mot, des hommes pleins de leurs paſſions pour contenir les vices de ceux qui les ſuppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhenſion de l'enfer & des démons, mais par amour de la vertu?

La raiſon eſt votre guide, elle eſt votre ſouveraine, & Henri-le-Grand, le ſaint qui vous protège. Une autre aſſiſtance vous ſerait ſuperflue.

perflue. Cependant ſi je me voyais, relativement au poſte que j'occupe, en état de vous faire reſſentir les effets des ſentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un ſaint qui ne ſe ferait jamais invoquer en vain : je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous ſouhaitez d'avoir mon portrait ; vous le voulez, je l'ai commandé ſur l'heure.

Pour vous montrer à quel point les arts ſont en honneur chez nous, apprenez, Monſieur, qu'il n'eſt aucune ſcience que nous ne tâchions d'anoblir. Un de mes gentilshommes, nommé Knobelſdorf, qui ne borne pas ſes talens à ſavoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il ſait qu'il travaille pour vous, & que vous êtes connaiſſeur : c'eſt un aiguillon qui ſuffit pour l'animer à ſe ſurpaſſer. Un de mes intimes amis, le baron de Keyſerling ou Céſarion, vous rendra mon effigie. Il ſera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'eſtime de tout honnête homme. Je vous prie, Monſieur, de vous confier à lui. Il eſt chargé de vous preſſer vivement au ſujet de la Pucelle, de la Philoſophie de Newton, de l'Hiſtoire de Louis XIV, & de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins d'être né poëte? Je ne ſuis pas aſſez aveuglé

ſur moi-même pour imaginer que j'aie le talent de la verſification. Écrire dans une langue étrangère, y compoſer des vers, & qui pis eſt, ſe voir déſavoué d'Apollon, c'en eſt trop :

Je rime pour rimer; mais eſt-ce être poëte,
Que de ſavoir marquer le repos dans un vers;
Et ſe ſentant preſſé d'une ardeur indiſcrète,
Aller pſalmodier ſur des ſujets divers?
Mais, lorſque je te vois t'élever dans les airs,
Et d'un vol aſſuré prendre l'eſſor rapide,
Je crois dans ce moment que Voltaire me guide :
Mais non, Icare tombe, & périt dans les mers.

En vérité nous autres poëtes nous promettons beaucoup & tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adreſſés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle ſoit capable d'attirer M. de Voltaire, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monſieur, à vos raiſons. Vous juſtifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guiſe d'étendards. Vous m'éclairez, vous m'inſtruiſez; vous ſavez me faire tirer profit de mon ignorance même.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curioſité? je voudrais qu'il fût connu par ſa bravoure & non par ſa beauté. Ce n'eſt pas par un vain appareil de pompe & de magni-

ficence, par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec leſquelles Alexandre aſſujettit la Grèce & conquit la plus grande partie de l'Aſie, étaient conditionnées bien différemment. Le fer feſait leur unique parure. Ils étaient par une longue & pénible habitude endurcis aux travaux ; ils ſavaient endurer la faim, la ſoif, & tous les maux qu'entraîne après ſoi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuſe & rigide diſcipline les uniſſait intimement enſemble, les feſait tous concourir à un même but, & les rendait propres à exécuter avec promptitude & vigueur les deſſeins les plus vaſtes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'Hiſtoire Romaine, je me ſuis vu engagé à ſoutenir ſa vérité, & cela par un motif qui vous ſurprendra. Pour vous l'expliquer, je ſuis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abréger autant qu'il me ſera poſſible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans un manuſcrit du Vatican, l'hiſtoire de Romulus & de Remus, rapportée d'une manière toute différente de celle dont elle nous eſt connue. Ce manuſcrit fait foi que Remus s'échappa des pourſuites de ſon frère, & que pour ſe dérober à ſa jalouſe fureur, il ſe réfugia dans les provinces ſeptentrionales de la Germanie, vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une ville ſituée auprès d'un grand lac, à laquelle il donna ſon

nom ; & qu'après ſa mort il fut inhumé dans une isle qui s'élevant du ſein des eaux, forme une eſpèce de montagne au milieu du lac.

Deux moines ſont venus ici il y a quatre ans, de la part du pape, pour découvrir l'endroit que Remus a fondé, ſelon la deſcription que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce devait être Rémusberg, ou comme qui dirait Mont-Remus. Ces bons pères ont fait creuſer dans l'isle de toutes parts pour découvrir les cendres de Remus. Soit qu'elles n'aient pas été conſervées aſſez ſoigneuſement, ou que le temps qui détruit tout, les ait confondues avec la terre ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils n'ont rien trouvé.

Une choſe qui n'eſt pas plus avérée que celle-là, c'eſt qu'il y a environ cent ans, en poſant les fondemens de ce château, on trouva deux pierres ſur leſquelles était gravée l'hiſtoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque choſe. Nos gothiques aïeux, malheureuſement fort ignorans & peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conſerver ces précieux monumens de l'hiſtoire, & nous ont par conſéquent laiſſés dans une incertitude obſcure ſur la vérité d'un fait auſſi important.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne & des monnaies romaines ; mais qui étaient ſi

vieilles, que le coin en était quaſi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de la Croze. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-ſept à dix-huit ſiècles.

J'eſpère, Monſieur, que vous me ſaurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, & qu'en ſa faveur vous excuſerez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'hiſtoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conſerver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuſe point de trop de crédulité. Si je pèche, ce n'eſt pas par ſuperſtition :

Ma foi ſe défiant même du vraiſemblable,
En évitant l'erreur, cherche la vérité.
Le grand, le merveilleux approchent de la fable ;
Le vrai ſe reconnaît à la ſimplicité.

L'amour de la vérité & l'horreur de l'injuſtice m'ont fait embraſſer le parti de M. Wolf. La vérité nue a peu de pouvoir ſur l'eſprit de la plupart des hommes ; pour ſe montrer, il faut qu'elle ſoit revêtue du rang, de la dignité & de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatiſme, la ſuperſtition, un zèle aveugle, mêlé de jalouſie, ont pourſuivi M. Wolf. Ce ſont eux qui lui ont imputé des crimes, juſqu'à ce qu'enfin le monde commence d'appercevoir l'aurore de ſon innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'eſt point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous aſſurer que je n'ai point

traduit la Métaphyſique de M. Wolf; c'eſt un de mes amis à qui l'honneur en eſt dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Ruſſie, où il eſt depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un ſort meilleur (*a*). Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occaſionné, & celui de la correction. Le copiſte tient le reſte de cette traduction : je l'attends tous les jours; vous l'aurez dans peu.

Le ſouvenir d'Émilie m'eſt bien flatteur. Je vous prie de l'aſſurer que j'ai des ſentimens très-diſtingués pour elle, car l'Europe la compte au rang des plus grands hommes.

Que pourrais-je refuſer à Newton venu à la plus haute ſcience, revêtu des agrémens de la beauté, des charmes & des grâces de la jeuneſſe?

J'envoie cette lettre par le canal du ſieur du Breuil, à l'adreſſe que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il ſerait bon de prendre des meſures avec le maître de poſte de Trèves pour régler notre petite correſpondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui avant de me ſervir de cette voie.

Quand eſt-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus beſoin de tant de précautions? Eſt-ce que vos compatriotes ſeront les ſeuls à vous dénier la gloire qui vous eſt due? Sortez de cette ingrate patrie, & venez dans un pays où vous ſerez adoré. Que vos talens

(*a*) M. de Shum, voyez ci-devant tome IX.

trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux-arts,
Fais-nous part du tréſor de ta philoſophie ;
Des peuples de ſavans ſuivront tes étendards :
Éclaire-les du feu de ton puiſſant génie.
Les myrtes, les lauriers ſoignés dans ce canton,
Attendent que, cueillis par les mains d'Émilie,
Ils ſervent quelque jour à te ceindre le front :
J'en vois crever Rouſſeau de fureur & d'envie.

Je viens de recevoir l'Enfant prodigue. Il eſt plein de beaux endroits ; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaiſir infini ; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la ſatisfaction de m'entretenir avec vous, & de vous aſſurer de vive voix de la plus parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, 1737.

. . . . . .

Voilà, Monſeigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire ſur cette Ode (*a*) dont V. A. R. a daigné embellir la poéſie françaiſe. Souffrez que je vous diſe encore

(*a*) Sur l'oubli ; elle ſe trouve dans le volume des Poéſies du Philoſophe de Sans-Souci.

combien je ſuis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue ; & ſans fatiguer davantage votre modeſtie de tout ce que m'inſpire mon admiration, je ſuis venu au détail de chaque ſtrophe. Après avoir cueilli avec V. A. R. les fleurs de la poéſie, il faut paſſer aux épines de la métaphyſique.

J'admire avec V. A. R. l'eſprit vaſte & précis, la méthode, la fineſſe de M. Wolf. Il me paraît qu'il y a de la honte à le perſécuter, & de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaiſir extrême que vous le protégez en prince, & que vous le jugez en philoſophe.

V. A. R. a ſenti, en eſprit ſupérieur, le point critique de cette métaphyſique, d'ailleurs admirable. Cet être ſimple dont il parle, donne naiſſance à bien des difficultés. Il y a, dit-il art. XVI, des êtres ſimples par tout où il y a des êtres compoſés. Voici ſes propres paroles: » S'il n'y avait pas des êtres ſimples, il faudrait » que toutes les parties les plus petites con- » ſiſtaſſent en d'autres parties; & comme on » ne pourrait indiquer aucune raiſon d'où vien- » draient les êtres compoſés, auſſi peu qu'on » pourrait comprendre d'où exiſterait un nombre » s'il ne devait point contenir d'unités, il faut » à la fin concevoir des êtres ſimples par leſ- » quels les êtres compoſés ont exiſté ».

Enſuite, art. LXXXI: » Les êtres ſimples » n'ont ni figure, ni grandeur, & ne peuvent » remplir d'eſpace «.

Ne pourroit-on pas répondre à ces aſſertions, 1°. Un être compoſé eſt néceſſairement diviſible à l'infini ; & cela eſt prouvé géométriquement. 2°. S'il n'eſt pas phyſiquement diviſible à l'infini, c'eſt que nos inſtrumens ſont trop groſſiers ; c'eſt que les formes & les générations des choſes ne pourraient ſubſiſter, ſi les premiers principes dont les choſes ſont formées, ſe diviſaient, ſe décompoſaient. Diviſez, décompoſez le premier germe des hommes, des plantes, il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indiviſés.

Mais il ne s'enſuit pas de-là que ces premiers germes, ces premiers principes ſoient indiviſibles en effet, ſimples, ſans étendue ; car alors ils ne ſeraient pas corps, & il ſe trouverait que la matière ne ſerait pas compoſée de matière ; que les corps ne ſeraient pas compoſés de corps : ce qui ſerait un peu étrange.

Que ſera-ce donc que les premiers principes de la matière ? Ce ſeront des corps diviſibles ſans doute ; mais qui ſeront indiviſés tant que la nature des choſes ſubſiſtera.

Mais quelle ſera la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence des corps ? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la choſe : ou les corps ſont tels par leur nature néceſſairement, ou ils ſont l'ouvrage de la volonté d'un libre, & très-libre Être-Suprême. Il n'y a pas un

troiſième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à réſoudre.

Quelle ſera donc l'opinion que j'embraſſerai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'abſurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le ſyſtême de l'exiſtence néceſſaire de la matière : je me range donc à l'opinion de l'exiſtence de l'Être-Suprême, comme la plus vraiſemblable & la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonſtration, proprement dite, de l'exiſtence de cet Être indépendant de la matière. Je me ſouviens que je ne laiſſais pas, en Angleterre, d'embarraſſer un peu le fameux docteur Clarke, quand je lui diſais : On ne peut appeller démonſtration, un enchaînement d'idées qui laiſſe toujours des difficultés. Dire que le quarré conſtruit ſur le grand côté d'un triangle, eſt égal au quarré des deux côtés, c'eſt une démonſtration qui, toute compliquée qu'elle eſt, ne laiſſe aucune difficulté. Mais l'exiſtence d'un Être créateur, laiſſe encore des difficultés inſurmontables à l'eſprit humain. Donc cette vérité ne peut être miſe au rang des démonſtrations proprement dites. Je la crois, cette vérité ; mais je la crois comme ce qui eſt le plus vraiſemblable ; c'eſt une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait ſur cela bien des choſes à dire ; mais ce ſerait porter de l'or au Pérou que de fatiguer V. A. R. de réflexions philoſophiques.

Toute la métaphyſique, à mon gré, contient deux choſes : la première, tout ce que les hommes de bon ſens ſavent ; la ſeconde, ce qu'ils ne ſauront jamais.

Nous ſavons, par exemple, ce que c'eſt qu'une idée ſimple, une idée compoſée : nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que cet être qui a des idées. Nous meſurons les corps ; nous ne ſaurons jamais ce que c'eſt que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie : c'eſt un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laiſſons pas d'aller & auſſi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes étant faites comme moi, ayant du ſentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je ſuis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme ; & je m'arrête ſur le bord du précipice.

Tout ce que je ſais, c'eſt que, ſoit que la matière ſoit éternelle (ce qui eſt bien incompréhenſible), ſoit qu'elle ait été créée dans le temps (ce qui eſt ſujet à de grands embarras), ſoit que notre ame périſſe avec nous, ſoit qu'elle jouiſſe de l'immortalité, on ne peut dans ces

incertitudes prendre un parti plus ſage, plus digne de vous, que celui que vous prenez de donner à votre ame périſſable ou non, toutes les vertus, tous les plaiſirs & toutes les inſtructions dont elle eſt capable, de vivre en prince, en homme & en ſage, d'être heureux, & de rendre les autres heureux.

Je vous regarde comme un préſent que le Ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le goût des plaiſirs ne vous ait point emporté, & je vous félicite infiniment que la philoſophie vous laiſſe le goût des plaiſirs. Nous ne ſommes point nés uniquement pour lire Platon & Leibnitz, pour meſurer des courbes, & pour arranger des faits dans notre tête : nous ſommes nés avec un cœur qu'il faut remplir, avec des paſſions qu'il faut ſatisfaire, ſans en être maîtriſés.

Que je ſuis charmé de votre morale, Monſeigneur ! Que mon cœur ſe ſent né pour être le ſujet du vôtre ! J'éprouve trop de ſatisfaction de penſer en tout comme vous.

V. A. R. me fait l'honneur de me dire dans ſa dernière lettre, qu'elle regarde le feu Czar comme le plus grand homme du dernier ſiècle ; & cette eſtime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas ſur ſes cruautés. Il a été un grand prince, un légiſlateur, un fondateur ; mais ſi la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire ? On admire

en lui le roi ; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monſeigneur, & vous ſerez admiré & aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce ſera de fouler aux pieds la ſuperſtition & le fanatiſme ; de ne pas permettre qu'un homme en robe perſécute d'autres hommes qui ne penſent pas comme lui. Il eſt très-certain que les philoſophes ne troubleront jamais les états. Pourquoi donc troubler les philoſophes ? Qu'importait à la Hollande que Bayle eût raiſon ? Pourquoi faut-il que Jurieu, ce miniſtre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à Bayle ſa petite fortune ? Les philoſophes ne demandent que de la tranquillité ; ils ne veulent que vivre en paix ſous le gouvernement établi ; & il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'état. Eſt-il poſſible que des hommes qui n'ont d'autre ſcience que le don de parler ſans s'entendre, ſans être entendus, aient dominé & dominent encore preſque par-tout !

Les pays du nord ont cet avantage ſur le midi de l'Europe, que ces tyrans des ames y ont moins de puiſſance qu'ailleurs. Auſſi les princes du nord ſont-ils, pour la plupart, moins ſuperſtitieux & moins méchans qu'ailleurs. Tel prince italien ſe ſervira du poiſon & ira à confeſſe. L'Allemagne proteſtante n'a ni de pareils ſots, ni de pareils monſtres ; &

en général je n'aurais pas de peine à prouver que les rois les moins ſuperſtitieux ont toujours été les meilleurs princes.

Vous voyez, digne héritier de l'eſprit de Marc-Aurèle, avec quelle liberté j'oſe vous parler. Vous êtes preſque le ſeul ſur la terre qui méritiez qu'on vous parle ainſi.

LETTRE XX.

Du Prince Royal.

Amate, ce 14 de mai 1737.

MONSIEUR,

E vous demande excuſe de l'injuſtice que je ous ai faite & à votre ſincérité dans ma dernière lettre. Je ſuis charmé de m'être trompé z de voir que vous me connaiſſez aſſez pour ouloir relever les fautes que j'ai faites.

Je paſſe condamnation au ſujet de mon Ode. e conviens de toutes les fautes que vous me eprochez : mais loin de me rebuter, je vous nportunerai encore avec quelques-unes de mes ièces que je vous prierai de vouloir corriger vec la même ſincérité. Si je n'y profite aurement, je trouve toujours ce moyen heueux pour vous excroquer quelques bons vers.

Je paſſe à préſent à la philoſophie. Vous ivez en tout la route des grands génies, qui, loin de ſe ſentir animés d'une baſſe & vile jalouſie, eſtiment le mérite où ils le rencontrent

& le priſent ſans prévention. Je vous fais des complimens à la place de M. Wolf, ſur la manière avantageuſe dont vous vous expliquez ſur ſon ſujet. Je vois, Monſieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a ſur l'être ſimple. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être diviſée à l'infini ; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également : mais, dans la propoſition de M. Wolf, il ne s'agit, ſi je ne me trompe, ni de lignes ni de points, il s'agit des unités ou parties indiviſibles qui compoſent la matière.

Perſonne ne peut ni ne pourra jamais les appercevoir : donc on n'en peut avoir d'idée ; car nous n'avons d'idées nettes que des choſes qui tombent ſous nos ſens. M. Wolf dit tout ce que l'être ſimple n'eſt pas ; il écarte l'eſpace, la longueur, la largeur, &c. avec beaucoup de précaution, pour prévenir le raiſonnement des géomètres qui n'eſt plus applicable à ſon être ſimple, parce qu'il n'a aucune propriété de la matière. Notre philoſophe ſe ſert de l'artifice de ſaint Paul, qui après nous avoir promenés juſque dans le ſanctuaire des cieux, nous abandonne à notre propre imagination, ſuppléant par le terme d'ineffable à ce qu'il n'aurait pu expliquer ſans donner priſe ſur lui.

Il me ſemble cependant qu'il n'y a rien de plus vrai, que toute choſe compoſée doit avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir à leur tour autant que vous en voudrez imaginer. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve des unités; & faute de n'avoir pas l'organe des yeux & de l'attouchement aſſez ſubtil, faute d'inſtrumens aſſez délicats, nous ne décompoſerons jamais la matière juſqu'à pouvoir trouver ces unités.

Que vous repréſentez-vous quand vous penſez à un régiment compoſé de quinze cents hommes? Vous vous repréſentez ces quinze cents hommes comme autant d'unités ou comme autant d'individus réunis ſous un même chef. Prenons un de ces hommes ſeul: je trouve que c'eſt un être fini, qui a de l'étendue, largeur, épaiſſeur, &c. que cet être a des bornes, & par conſéquent une figure: je trouve qu'il eſt diviſible à l'infini. Pourrait-il être un être fini & infini en même temps? Non, car cela implique contradiction. Or, comme une choſe ne ſaurait être & ne pas être en même temps, il faut néceſſairement que l'homme ne ſoit pas infini: donc il n'eſt pas diviſible à l'infini; donc il y a des unités qui, priſes enſemble, ſont des nombres compoſés; & ce ſont ces nombres, dès qu'ils ſont compoſés, qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin Ariſtote, le divin Platon, & tous les héros de la philoſophie

philoſophie ſcolaſtique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs diſciples les en croyaient ſur leur réputation ; & des ſiècles entiers ſe ſont contentés de parler ſans s'entendre. Il n'eſt plus permis de nos jours de ſe ſervir de mots que dans leur ſens propre. M. Wolf donne la définition de chaque mot, il règle ſon uſage ; & ayant fixé les termes, il prévient beaucoup de diſputes qui ne naiſſent ſouvent que d'un jeu de mots, ou de la différente ſignification que les perſonnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphyſique ; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela, je ne ſaurais défendre à mon eſprit, naturellement curieux, d'approfondir des myſtères qui l'intéreſſent beaucoup, & qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui préſentent.

Vous me dites le plus poliment du monde que je ſuis une bête. Je m'en étais bien douté un peu juſqu'à préſent ; mais je commence à en être convaincu. A parler ſérieuſement vous n'avez pas tort ; & cette raiſon, prérogative dont les hommes tirent un ſi glorieux avantage, qui eſt-ce qui la poſsède ? des hommes qui, pour vivre enſemble, ont été obligés de ſe choiſir des ſupérieurs, & de ſe faire des loix, pour s'apprendre que c'était une injuſtice de s'entretuer, de ſe voler, &c. Ces hommes rai-

ſonnables ſe font la guerre pour de vains argumens qu'ils ne comprennent pas : ces êtres raiſonnables ont cent religions différentes, toutes plus abſurdes les unes que les autres ; ils aiment à vivre long-temps, & ſe plaignent de la durée du temps & de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce là les effets de cette raiſon qui les diſtingue des brutes ?

On peut m'objecter les ſavantes découvertes des géomètres, les calculs de M. Bernouilli & de Newton : mais en quoi ces gens-là étaient-ils plus raiſonnables que les autres ? Ils paſſaient toute leur vie à chercher des propoſitions algébriques, des rappports de nombres ; & ils ne tiraient aucun profit de la courte & brièvе durée de la vie.

Que j'approuve un philoſophe qui ſait ſe délaſſer auprès d'Émilie ! Je ſais bien que je préférerais infiniment ſa connaiſſance à celle du centre de gravité, de la quadrature du cercle, de l'or potable, & du péché contre le Saint-Eſprit.

Vous parlez, Monſieur, en homme inſtruit ſur ce qui regarde les princes du nord. Ils ont inconteſtablement de grandes obligations à Luther & à Calvin (pauvres gens d'ailleurs), qui les ont affranchis du joug des prêtres & de la cour romaine, & qui ont augmenté conſidérablement leurs revenus par la ſécularisation des biens eccléſiaſtiques. Leur religion cepen-

dant n'eſt pas purifiée de ſuperſtitieux & de bigots. Nous avons une ſecte de béats qui ne reſſemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre, & qui ſont d'autant plus inſupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie & ſans appel tous ceux qui ne ſont pas de leur avis. On eſt obligé de cacher ſes ſentimens pour ne ſe point faire d'ennemis mal-à-propos. C'eſt un proverbe commun, & qui eſt dans la bouche de tout le monde, de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela vaut ſeul la déciſion d'un concile. On vous damne, ſans vous entendre, & on vous perſécute, ſans vous connaître. D'ailleurs, attaquer la religion reçue dans un pays, c'eſt attaquer dans ſon dernier retranchement l'amour-propre des hommes, qui leur fait préférer un ſentiment reçu & la foi de leurs pères à toute autre croyance, quoique plus raiſonnable que la leur.

Je penſe comme vous, Monſieur, ſur Bayle. Cet indigne Jurieu qui le perſécutait, oubliait le premier devoir de toute religion, qui eſt la charité. Bayle m'a paru d'ailleurs d'autant plus eſtimable qu'il était de la ſecte des académiciens, qui ne feſaient que rapporter ſimplement le pour & le contre des queſtions, ſans décider témérairement ſur des ſujets dont nous ne pouvons découvrir que les abymes.

Il me ſemble que je vous vois à table, le verre à la main, vous reſſouvenir de votre ami.

Il m'eſt plus flatteur que vous buviez à ma ſanté, que de voir ériger en mon honneur les temples qu'on érigeait à Auguſte. Brutus ſe contentait de l'approbation de Caton : les ſuffrages d'un ſage me ſuffiſent.

Que vous prêtez un ſecours puiſſant à mon amour-propre ! je lui oppoſe ſans ceſſe l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il eſt difficile de ſe rendre juſtice ! & combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous ſentons une pente ſi naturelle !

Mon petit ambaſſadeur partira dans peu pour Cirey, muni d'un crédit & du portrait que vous voulez abſolument avoir. Des occupations militaires ont retardé ſon départ. Il eſt comme le Meſſie annoncé : je vous en parle toujours & il n'arrive jamais. C'eſt à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma diſcrétion. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1737.

J'Ai reçu la lettre du prince philoſophe du 14 mai, & j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du ſieur du Breuil Tronchin, à Amſterdam. Ce paquet eſt probablement la

ſeconde partie de la métaphyſique ; tout eſt de votre reſſort, prince inimitable. Je ſuis avec V. A. R. comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand ; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit ; mais quelle différence de leur circonférence ! J'aime tout ce que votre génie aime ; mais je touche à peine ce que vous embraſſez. Je vois non-ſeulement le protecteur de M. Wolf, mais une intelligence égale à lui. Je vais oſer parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne ſaurait être fini & infini à la fois, & que cela impliqueroit contradiction ; il eſt vrai qu'il ne ſaurait être fini & infini dans le même ſens ; mais il peut être fini phyſiquement, & être diviſible à l'infini géométriquement. Cette diviſion à l'infini n'eſt autre choſe que l'impoſſibilité d'aſſigner un dernier point indiviſible ; & cette impuiſſance eſt ce que les hommes appellent infini en petit ; de même que l'impuiſſance d'aſſigner les bornes de l'étendue, eſt ce que nous appellons l'infini en grand.

Par exemple, ſoit une unité : 1 eſt fini ; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, &c. vous n'épuiſerez jamais cette ſérie. Il eſt pourtant vrai que cette ſérie, une moitié, un quart, un huitième, un ſeizième, priſe toute entière, eſt égale à cette

unité. Voilà, je crois, tout le ſecret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand, il eſt certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, &c. n'en approcheront jamais ; mais prenez tous ces nombres à la fois, ſans compter ; ils ſont égaux à l'infini.

Cette méthode eſt celle des géomètres ; elle eſt démontrée ; on ne peut pas en appeller.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propoſitions : cette unité eſt finie ; & la ſérie $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, eſt infinie.

Ces vérités, ces démonſtrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indiviſés dans la nature, des êtres uns, des atomes ; ſans quoi le monde ne ſerait point organiſé. Il eſt très-vrai que la matière eſt compoſée d'indiviſés ; parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui ſont toujours les mêmes ; parce que les élémens des êtres mixtes ne ſeraient pas élémens s'ils étaient compoſés : il eſt donc très-vrai que les principes des choſes ſont des ſubſtances, dures, ſolides, indiviſées ; mais ces principes ſont-ils pour cela indiviſibles ? je n'en vois nullement la conſéquence.

S'ils étaient encore diviſés, cet univers ne ſerait pas tel qu'il eſt ; mais il eſt toujours clair qu'ils ſont diviſibles, puiſqu'ils ſont matière, qu'ils ont des côtés.

Tant que les élémens du feu, de l'eau, de l'air, ſeront tels qu'ils ſont, indiviſés, ils ſeront les mêmes; la nature ne changera pas; mais l'auteur de la nature peut les diviſer.

Reſte actuellement à comprendre comment, ſelon M. Wolf, la matière ſerait compoſée d'êtres ſimples ſans étendue; c'eſt à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la ſeconde partie de cette Métaphyſique dont V. A. R. daigne me faire préſent. J'eſpère que cette ſeconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'être ſimple; ma miſérable peſanteur me rabaiſſe toujours vers l'être étendu.

Quand eſt-ce que j'aurai des ailes, pour aller rendre mes reſpects à l'être le moins ſimple, le plus univerſel qui exiſte dans le monde, à V. A. R.?

Madame la marquiſe du Châtelet attend avec impatience cet homme aimable que Fréderic appelle ſon ami, cet Épheſtion de cet Alexandre.

Monſeigneur, je vais enfin uſer de vos bontés; je vais prendre la liberté de mettre en uſage votre caractère bienfeſant. Je demande inſtamment une grace au prince philoſophe.

Je m'aviſai, je ne ſais comment, il y a quelques années, d'écrire une eſpèce d'hiſtoire de cet homme moitié Alexandre, moitié Dom Quichotte, de ce roi de Suède ſi fameux. M. Fabrice, qui avait été ſept ans auprès de lui, l'envoyé de France & l'envoyé d'Angleterre,

un colonel de ſes troupes, m'avaient donné des mémoires. Ces meſſieurs ont très-bien pu ſe tromper ; & j'ai ſenti combien il était difficile d'écrire une hiſtoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens ; les témoins ſe contrediſent. Il faudrait pour écrire l'hiſtoire d'un roi que tous les témoins fuſſent morts ; comme à Rome on attend pour faire un ſaint, que ſes maîtreſſes, ſes créanciers, ſes valets-de-chambre ou ſes pages ſoient enterrés.

De plus, je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un ſeul homme, quand cet homme n'eſt pas vous.

J'ai honte, ſur-tout, d'avoir parlé de tant de combats, de tant de maux faits aux hommes ; je m'en repens d'autant plus, que quelques officiers ont dit, en parlant de ces combats, que je n'avais pas dit vrai, attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens ; ils ſuppoſaient que je devais écrire leur hiſtoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates, & d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le Czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en quarré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en proſe & en vers ; il me ſemble

que ces folies deviendraient plus utiles, ſi je donnais un abrégé des grandes choſes qu'a faites Charles XII, & des choſes utiles qu'a faites le Czar Pierre.

Je n'ai pas de mémoires de Moſcovie dans ma retraite de Cirey. La philoſophie, les belles-lettres, la paix, la félicité y habitent; mais on n'y a aucune nouvelle des Ruſſes.

Je me jette aux pieds de V. A. R.; je la ſupplie de vouloir bien engager un ſerviteur éclairé qu'elle a en Moſcovie, à répondre aux queſtions ci-jointes. J'aurai à V. A. R. l'obligation d'avoir mieux connu la vérité: c'eſt un commerce rare entre des princes & des particuliers. Mais vous ne reſſemblez en rien aux autres princes: on demandera aux autres des biens, des honneurs; on demandera à vous ſeul d'être éclairé.

Salomon du nord, la reine de Saba, c'eſt-à-dire, de Cirey, joint ſes ſentimens d'admiration aux miens.

LETTRE XXII.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 25 de mai 1737.

C'Eſt ſans doute un héros, c'eſt un ſage, un grand homme,
Qui fonda cet aſyle embelli par vos pas;
Mais cet honneur n'eſt dû qu'aux vrais héros de Rome,
Remus ne le méritait pas.

Scipion l'Africain bravant ſa république,
Et quittant un ſénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome & qui fut ſon appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguſte ſcience
D'embellir la raiſon, de forcer les eſprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix;
L'art d'aimer, de le dire, & ſur-tout l'art de plaire:
Tous trois vous ont formé, leur eſprit vous éclaire;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux:
Vous ſuivez leur exemple, ils ſont vos vrais aïeux.
La véritable Rome eſt cette heureuſe enceinte,
Où les plaiſirs pour vous vont tous ſe ſignaler:
L'autre Rome eſt tombée, & n'eſt plus que la ſainte;
Rémusberg eſt la ſeule où je voudrais aller.

Voilà, Monſeigneur, ce que je penſe du Mont-Rémus; je ſuis deſtiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchons, ſoi-diſant envoyés par le pape pour voir ſi le frère de Romulus a fondé votre palais, devaient bien faire un ſaint de ce Remus, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que Remus aurait été auſſi étonné de ſe voir en paradis qu'en Pruſſe.

On attend avec impatience dans le petit paradis de Cirey, deux choſes qui ſeront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, & M. de Keyſerling, que V. A. R. honore du nom de ſon ami intime.

Louis XIV diſait un jour à un homme qui avait rendu de grands ſervices au roi d'Eſpagne

Charles II, & qui avait eu ſa familiarité : Le roi d'Eſpagne vous aimait donc beaucoup ! Ah, Sire ! répondit le pauvre courtiſan, eſt-ce que vous autres rois vous aimez quelque choſe ?

Vous voulez donc, Monſeigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur ſouhaite ſi inutilement, & dont on les a toujours loués ſi mal-à-propos ; ce n'eſt donc pas aſſez d'être ſupérieur aux hommes par l'eſprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous, prince & ami ! Voilà deux grands titres réunis qu'on a cru juſqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours oſé penſer que c'était aux princes à ſentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis, ſont rivaux. On a toujours quelque choſe à ſe diſputer ; de la gloire, des places, des femmes, & ſur-tout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on ſe diſpute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me ſemble qu'un prince, & ſur-tout un prince tel que vous, n'a rien à diſputer, n'a point de rival à craindre, & peut aimer ſans embarras & tout à ſon aiſe. Heureux, Monſeigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre ! M. de Keyſerling ne déſire rien, ſans doute. Tout ce qui m'étonne, c'eſt qu'il voyage.

Cirey eſt auſſi, Monſeigneur, un petit temple

dédié à l'amitié. Madame du Châtelet, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, & elle le recevra comme l'ami du prince Fréderic.

Que V. A. R. soit bien persuadée, Monseigneur, qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite statue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre portrait, *soli Principi*.

Je me sais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres, à V. A. R., aucune nouvelle de la littérature française à laquelle vous daignez vous intéresser; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus estimable du siècle présent, & avec les livres du siècle passé; il n'est guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer; soit qu'elles manquent d'encouragement, soit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le siècle de Louis XIV, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux; soit qu'en tout pays la nature se repose après de grands efforts, comme les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra

jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penſer librement. Un certain nombre de gens ſuperſtitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si Cicéron vivait, & qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ſes Tuſculanes; ſi Virgile diſait :

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas :
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !

Cicéron & Virgile courraient grand riſque; il n'y a que les jéſuites à qui il eſt permis de tout dire; & ſi V. A. R. a lu ce qu'ils diſent, je doute qu'elle leur faſſe le même honneur qu'à M. Rollin. Pour bien écrire l'hiſtoire, il faut être dans un pays libre; mais la plupart des Français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos univerſités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de Wolf, point de Mac-Laurin, point de Manfredy, point de s'Graveſende, ni de Muſshenbroeck. Nos profeſſeurs de phyſique, pour la plupart, ne ſont pas dignes d'étudier ſous ceux que je viens de citer. L'académie des ſciences ſoutient très-bien l'honneur de la nation, mais c'eſt une lumière qui ne ſe répand pas encore aſſez généralement; chaque académicien ſe borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne phyſique, ni bons principes d'aſtronomie pour inſtruire la

jeuneſſe ; & nous ſommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra ſe ſoutient, parce qu'on aime la muſique ; & malheureuſement cette muſique ne ſaurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe abſolument. A propos de comédie ; je ſuis très-mortifié, Monſeigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à V. A. R. Premiérement, la copie que vous avez n'eſt point mon véritable ouvrage ; en ſecond lieu, la véritable n'eſt qu'une ébauche. que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever.

Je parle à V. A. R. avec la naïveté qui n'eſt peut-être que trop mon caractère. Je vous dis, Monſeigneur, ce que je penſe de ma nation, ſans vouloir la mépriſer ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe ſur leur crédit, comme un homme riche qui ſe ruine inſenſiblement. Notre nation a beſoin de l'œil du maître pour être encouragée ; & pour moi, Monſeigneur, je ne demande rien que la continuation des regards du prince Fréderic. Il n'y a que la ſanté qui me manque, ſans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie & peu de ſanté, cela fait un pauvre homme.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXIII.

Du Prince Royal.

Naven, ce 25 de mai 1737.

MONSIEUR,

JE viens de munir mon cher Céſarion de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir abſolument. Il n'y a que la malheureuſe matérialité de mon corps qui empêche mon eſprit de l'accompagner.

Céſarion a le malheur d'être né Courlandais (le baron de Keyſerling, ſon père, eſt maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il eſt le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au poſſible. Confiez-vous entiérement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'eſprit & diſcret en même temps. Je dirai, en le voyant partir:

Cher vaiſſeau qui portes Virgile
Sur le rivage Athénien, &c.

Si j'étais envieux, je le ſerais du voyage que Céſarion va faire. La ſeule choſe qui me conſole, eſt l'idée de le voir revenir comme ce chef des Argonautes qui emporta les tréſors de Colchos. Quelle joie pour moi, quand il me rendra la Pucelle, le Règne de Louis XIV, la

Philoſophie de Newton, & les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu juſqu'ici communiquer au public! Ne me privez pas de cette conſolation. Vous qui déſirez ſi ardemment le bonheur des humains, voudriez-vous ne pas contribuer au mien? Une lecture agréable entre, ſelon moi, pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

Il eſt juſte que vous aſſuriez de mes attentions Vénus-Newton. La ſcience ne pouvait jamais ſe mieux loger que dans le corps d'une aimable perſonne. Quel philoſophe pourrait réſiſter à ſes argumens? En ſe laiſſant guider par cette aimable philoſophe, la raiſon nous guiderait-elle toujours? Pour moi, je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

Céſarion vous rendra compte de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous: il vous dira juſqu'à quel point nous honorons la vertu, le mérite & les talens. Croyez, je vous prie, tout ce qu'il vous dira de ma part; & ſoyez ſûr qu'on ne peut exagérer la conſidération avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE

LETTRE XXIV.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 6 de juillet 1737.

MONSIEUR,

SI j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux ſtances charmantes, à votre lettre du 25 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques & des fièvres m'ont tellement fatigué, que Phébus eſt demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inſpirer ſon feu divin.

Rémusberg eſt la ſeule où je voudrais aller....

Ce vers m'a cauſé le plus grand plaiſir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce ſerait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, & dont l'imagination eſt gouvernée par la raiſon. Quel bonheur pourrait égaler le mien ſi je pouvais nourrir mon eſprit du vôtre, & me voir guidé par vos ſoins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous donne l'hiſtoire de Remus que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations ſont pour la plupart fabuleuſes; elles ne prouvent que l'antiquité des établiſſemens. Mettez l'anecdote de Remus à côté de l'hiſtoire de la ſainte Ampoule, & des opérations magiques de Merlin.

Les antiquaires à capuchons ne ſeront jamais,

ni mes hiſtoriographes, ni les directeurs de ma conſcience. Que votre façon de penſer eſt différente de ces ſuppôts de l'erreur! vous aimez la vérité, ils aiment la ſuperſtition; vous pratiquez les vertus, ils ſe contentent de les enſeigner; ils calomnient, & vous pardonnez. Si j'étais catholique, je ne choiſirais ni ſaint François d'Aſſiſe, ni ſaint Bruno pour mes patrons. J'irais droit à Cirey, où je trouverais des vertus & des talens ſupérieurs en tout genre à ceux de la haire & du froc.

Ces rois ſans amitié & ſans retour, dont vous me parlez, me paraiſſent reſſembler à la bûche que Jupiter donna pour roi aux grenouilles. Je ne connais l'ingratitude que par le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, ſans affecter des ſentimens qui ne me ſont pas naturels, que je renoncerais à toute grandeur ſi je la croyais incompatible avec l'amitié. Vous avez bien votre part à la mienne. Votre naïveté, cette ſincérité & cette noble confiance que vous me témoignez dans toutes les occaſions, méritent bien que je vous donne le titre d'ami.

Je voudrais que vous fuſſiez le précepteur des princes, que vous leur appriſſiez à être hommes, à avoir des cœurs tendres, que vous leur fiſſiez connaître le véritable prix des grandeurs, & le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre Céſarion a été arrêté tout court

par la goutte. Il s'en eſt défait du mieux qu'il a pu, & s'eſt mis en chemin pour Cirey. C'eſt à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami, je lui ai dit : Songez que vous allez au paradis terreſtre, à un endroit mille fois plus délicieux que l'isle de Calypſo, que la déeſſe de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchantereſſe de Télémaque, que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'eſprit, ſi préférables à ceux du corps ; que cette merveille occupe ſon loiſir par la recherche de la vérité. C'eſt-là que vous verrez l'eſprit humain dans ſon dernier degré de perfection, la ſageſſe ſans auſtérité, entourée des tendres amours & des ris. Vous y verrez d'un côté le ſublime Voltaire, & de l'autre, l'aimable auteur du Mondain : celui qui ſait s'élever au-deſſus de Newton, & qui, ſans s'avilir, ſait chanter Philis. De quelle façon, mon cher Céſarion, pourra-t-on vous faire abandonner un ſéjour ſi plein de charmes ? Que les liens d'une vieille amitié ſont faibles contre tant d'appas!

Je remets mes intérêts entre vos mains ; c'eſt à vous, Monſieur, de me rendre mon ami. Il eſt peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey ; mais ſouvenez-vous que c'eſt tout mon bien, & que ce ſerait une injuſtice criante de me le ravir.

J'eſpère que mon petit ambaſſadeur reviendra chargé de la toiſon-d'or, c'eſt-à-dire, de votre Pucelle & de tant d'autres pièces à moitié promiſes, mais encore plus impatiemment attendues. Vous ſavez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages : il y aurait plus que de la cruauté à me les refuſer.

Il me ſemble que la dépravation du goût n'eſt pas ſi générale en France que vous le croyez. Les Français connaiſſent encore un Apollon à Cirey, des Fontenelle, des Crébillon, des Rollin pour la clarté & la beauté du ſtyle hiſtorique ; des d'Olivet pour les traductions ; des Bernard & des Greſſet, dont les muſes naturelles & polies peuvent très-bien remplacer les Chaulieu & les La Fare.

Si Greſſet pèche quelquefois contre l'exactitude, il eſt excuſable par le feu qui l'emporte ; plein de ſes penſées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis! & qu'on voit peu de Voltaire ! J'ai penſé oublier M. de Réaumur, qui, en qualité de phyſicien, eſt en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quinteſſence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraiſſent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne ſont plus récompenſées, comme elles l'étaient du temps de Louis-le-Grand. Ce prince, quoique peu inſtruit, ſe feſait une affaire ſérieuſe de protéger ceux dont il attendait ſon immorta-

lité. Il aimait la gloire, & c'eſt à cette noble paſſion que la France eſt redevable de ſon académie & des arts qui y fleuriſſent encore.

Quant à la Métaphyſique, je ne crois pas qu'elle faſſe jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de ſuperſtitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, & mal-fefans au dernier point, & qui ſont d'autant plus incorrigibles, que leur ſtupide ignorance leur interdit l'uſage du raiſonnement. Il eſt certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils ſujets. Un homme qui paſſe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, eſt généralement décrié. La religion eſt l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque oſe y toucher d'une main profane, s'attire leur haine & leur abomination. J'aime infiniment Cicéron. Je trouve dans ſes Tuſculanes beaucoup de ſentimens conformes aux miens. Je ne lui conſeillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours:

Mourir peut être un mal, mais être mort n'eſt rien.

En un mot, Socrate a préféré la cigüe à la gêne de contenir ſa langue; mais je ne ſais s'il y a plaiſir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'eſt la vie. Il me ſemble que tout

homme raiſonnable devrait tâcher de la conſerver.

Je vous aſſure que je mépriſe trop les jéſuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaiſes diſpoſitions du cœur éclipſent en eux toutes les qualités de l'eſprit. Nous vivons d'ailleurs ſi peu, & nous avons, pour la plupart, ſi peu de mémoire, qu'il ne faut nous inſtruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'Hiſtoire de la Vierge de Kſenſtocem, par M. de Beauſobre; j'eſpère que vous ſerez content du tour & du ſtyle de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il eſt vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois, pourraient ne pas être réprouvés par votre académie. Nos univerſités & notre académie des ſciences ſe trouvent dans un triſte état: il paraît que les Muſes veulent déſerter ces climats.

Fréderic I, roi de Pruſſe, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait aſſez fleurir les arts ſous ſon règne. Ce prince aimait la grandeur & la magnificence; il était libéral juſqu'à la profuſion. Épris de toutes les louanges qu'on prodiguait à Louis XIV, il crut qu'en choiſiſſant ce prince pour ſon modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à ſon tour. Dans peu on vit la cour de Berlin de-

venir le ſinge de celle de Verſailles : on imitait tout ; cérémonial, harangues, pas meſurés, mots comptés, grands mouſquetaires, &c. &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine Charlotte, épouſe de Fréderic, était une princeſſe qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur d'Hanovre. Cette princeſſe avait connu particuliérement Leibnitz, à la cour de ſon père. Ce ſavant lui avait enſeigné les principes de la philoſophie, & ſur-tout de la métaphyſique. La reine conſidérait beaucoup Leibnitz ; elle était en commerce de lettres avec lui, ce qui lui fit faire de fréquens voyages à Berlin. Ce philoſophe aimait naturellement toutes les ſciences ; auſſi les poſſédait-il toutes. M. de Fontenelle, en parlant de lui, dit très-ſpirituellement qu'en le décompoſant, on trouverait aſſez de matière pour former beaucoup d'autres ſavans. L'attachement de Leibnitz pour les ſciences, ne lui feſait jamais perdre de vue le ſoin de les établir. Il conçut le deſſein de former à Berlin une académie, ſur le modèle de celle de Paris, en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de ſon deſſein à la reine, qui en fut charmée, & lui promit de l'aſſiſter de tout ſon crédit.

On parla un peu de Louis XIV ; les aſtro-

nomes assurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi serait indubitablement le parrain ; les botanistes & les médecins lui consacreraient leurs talens, &c. Qui aurait pu résister à tant de genres de persuasion? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut élevé, le théâtre de l'anatomie ouvert ; & l'académie toute formée eut Leibnitz pour son directeur. Tant que la reine vécut, l'académie se soutint assez bien ; mais, après sa mort, il n'en fut pas de même. Le roi son époux la suivit de près. D'autres temps, d'autres soins. A présent les arts dépériſſent ; & je vois, les larmes aux yeux, le savoir fuir de chez nous ; & l'ignorance, d'un air arrogant, & la barbarie des mœurs s'en approprier la place.

Du laurier d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée, est désormais flétrie :
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?

Je crois avoir porté un jugement juste sur l'Enfant prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres ; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les sciences. Après que des guerres cruelles, l'établiſſement du christianisme, & les fréquentes invasions des barbares, eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en

Italie, quelques siècles d'ignorance s'écoulèrent, quand, enfin, ce flambeau se ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces & les épines qui avaient entiérement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles-lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la France du service qu'elle leur a rendu généralement ? Ne doit-on pas une reconnaissance égale à ceux qui nous donnent la vie, & à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire ?

Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit. Le bon sens leur est tombé en partage ; leur caractère approche assez de celui des Anglais. Les Allemands sont laborieux & profonds : quand une fois ils se sont emparés d'une matière ils pèsent dessus. Leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvait les corriger de leur pesanteur & les familiariser un peu plus avec les grâces, je ne désespérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue : elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots ; & comme l'Allemagne est partagée en une infinité de souverains, il n'y aura jamais moyen de les faire consentir à se soumettre aux décisions d'une académie.

Il ne reſte donc plus d'autre reſſource à nos ſavans que d'écrire dans des langues étrangères ; & comme il eſt très-difficile de les poſſéder à fond, il eſt fort à craindre que notre littérature ne faſſe jamais de fort grands progrès. Il ſe trouve encore une difficulté qui n'eſt pas moindre que la première : les princes mépriſent généralement les ſavans ; le peu de ſoin que ces meſſieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils ſont couverts, & le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits, & la cervelle vide de ces ſeigneurs, font qu'ils ſe moquent de l'extérieur des ſavans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes eſt trop reſpecté des courtiſans, pour qu'ils s'aviſent de penſer d'une manière différente ; & ils ſe mêlent également de mépriſer ceux qui les valent mille fois. *O tempora ! ô mores !*

Pour moi, qui ne me ſens point fait pour le ſiècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche ſans ceſſe que le comble de l'ignorance c'eſt l'orgueil ; & reconnaiſſant la ſupériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens ; & vous, Monſieur, de toute mon eſtime : elle vous eſt entiérement acquiſe. Regardez-moi comme un ami déſintéreſſé, & dont vous ne devez la connaiſſance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à

l'étrier, & prêt à partir. Je ſerai de retour dans quinze jours. Je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1757.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis entouré de vos bienfaits ; M. de Keyſerling, le portrait de V. A. R., la ſeconde partie de la Métaphyſique de M. Wolf, la Diſſertation de M. de Beauſobre, & ſur-tout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de Rupin, le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre & la langueur qui me minent ; & je m'apperçois qu'on peut ſouffrir & être heureux.

Votre aimable ambaſſadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'eſt venu que pour ſe faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime & dont il eſt aimé ; il laiſſe à Cirey un ſouvenir éternel de lui, & le règne de Frédéric bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs ſujets ; mais les bons ſujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce

que j'ai fait de l'Hiſtoire de Louis XIV, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la ſuite de la Henriade, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philoſophie. Je me ſuis dit, en feſant emballer toutes mes penſées :

Pauvre petit génie, oſeras-tu paraître
Devant ce génie immortel ?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être univerſel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la muſique juſqu'à la vraie philoſophie ; il connaît ſur-tout le grand art de plaire ; & s'il ne joignait pas à ſes vertus celle de l'indulgence, M. de Keyſerling n'emporterait pas un ſi énorme paquet.

Enfin, Monſeigneur, vous m'avez inſpiré ce que les princes inſpirent ſi rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la Pucelle au reſte du tribut : votre ambaſſadeur vous dira que la choſe eſt impoſſible. Ce petit ouvrage eſt, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquiſe du Châtelet, qui ne veut pas s'en deſſaiſir. L'amitié dont elle m'honore ne lui permet pas de haſarder une choſe qui pourrait me ſéparer d'elle pour jamais : elle a renoncé à tout pour vivre avec moi dans le ſein de la retraite & de l'étude : elle ſait que la

moindre connaiſſance qu'on aurait de cet ouvrage exciterait certainement un orage. Elle craint tous les accidens : elle ſait que M. de Keyſerling a été gardé à vue à Strasbourg, qu'il le ſera encore à ſon paſſage, qu'il eſt épié, qu'il peut être fouillé : elle ſait ſur-tout que vous ne voudriez pas haſarder de faire le malheur de vos deux ſujets de Cirey pour une plaiſanterie en vers. V. A. R. trouverait ce petit poëme d'un ton un peu différent de l'Hiſtoire de Louis XIV & de la Philoſophie de Newton : *Sed dulce eſt deſipere in loco.* Malheur aux philoſophes qui ne ſavent pas ſe dérider le front ! Je regarde l'auſtérité comme une maladie : j'aime encore mieux mille fois être languiſſant & ſujet à la fièvre, comme je le ſuis, que de penſer triſtement. Il me ſemble que la vertu, l'étude & la gaieté, ſont trois ſœurs qu'il ne faut point ſéparer : ces trois divinités ſont vos ſuivantes ; je les prends pour mes maîtreſſes.

La métaphyſique entre pour beaucoup dans votre immenſité ; je n'ai donc pas héſité de ſoumettre mes doutes ſur cette matière, & de demander à vos royales mains un petit peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne ſauriez croire, Monſeigneur, quelle conſolation c'eſt pour madame du Châtelet & pour moi, de voir combien vous penſez en philoſophe, & combien votre vertu déteſte la ſuperſtition. Si la plupart des rois ont encou-

ragé le fanatiſme dans leurs états, c'eſt qu'ils étaient ignorans, c'eſt qu'ils ne ſavaient pas que les prêtres ſont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un ſeul exemple, dans l'hiſtoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les ſouverains & leurs ſujets ? Ne voit-on pas par-tout au contraire des prêtres qui ont levé l'étendard de la diſcorde & de la révolte ? Ne ſont-ce pas les presbytériens d'Écoſſe qui ont commencé cette malheureuſe guerre civile qui a coûté la vie à Charles I, à un roi qui était honnête homme ? N'eſt-ce pas un moine qui a aſſaſſiné Henri III, roi de France ? L'Europe n'eſt-elle pas encore remplie des traces de l'ambition eccléſiaſtique ? Des évêques devenus princes, & enſuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en ſont-ils pas d'aſſez forts témoignages ?

Pour moi, quand je ſonge à quel point les hommes ſont faibles & fous, je ſuis toujours étonné que dans les temps d'ignorance les papes n'aient pas eu la monarchie univerſelle.

Je ſuis perſuadé qu'il ne tient à préſent qu'à un ſouverain d'étouffer chez lui toutes ſemences de fureur religieuſe & de diſcorde eccléſiaſtique. Il n'y a qu'à être honnête homme & nullement dévot : les hommes, tous ſots qu'ils ſont, ſentent bien dans leur cœur que la vertu vaut mieux que la dévotion. Sous un roi dévot,

il n'y a que des hypocrites ; un roi honnête homme forme des hommes comme lui.

J'oſe ainſi penſer tout haut devant V. A. R., car votre caractère divin m'encourage à tout. Je viens de finir une converſation avec M. de Keyſerling ; il a encore enflammé mon zèle & mon admiration pour votre perſonne. Tout mon malheur eſt d'avoir une ſanté qui probablement m'empêchera d'être le témoin du bien que vous ferez aux hommes, & des grands exemples que vous donnerez. Heureux ceux qui verront ces beaux jours ! D'autres verront de près la gloire & le bonheur de votre gouvernement ; mais moi, j'aurai joui des bontés du prince philoſophe, j'aurai eu les prémices de ſa grande ame, j'aurai été trop heureux, &c.....

LETTRE XXVI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 16 d'auguſte 1737.

QUoi ! ſans ceſſe ajoutant merveilles ſur merveilles,
Voltaire, à l'univers tu conſacres tes veilles :
Non content de charmer par tes divins écrits,
Tu fais plus, tu prétends éclairer les eſprits.
Tantôt, du grand Newton débrouillant le ſyſtême,
Tu découvre à nos yeux ſa profondeur extrême ;
Tantôt, de Melpomène arborant les drapeaux,
Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
Tu paſſes de Thalie aux pinceaux de l'hiſtoire :
Du grand Charle & du Czar éterniſant la gloire,

Tu marqueras dans peu, de ta ſavante main,
Leurs vices, leurs vertus, & quel fut leur deſtin;
De ce héros vainqueur la brillante folie,
De ce légiſlateur les travaux en Ruſſie;
Et dans ce parallèle, effroi des conquérans,
Tu montreras aux rois le ſeul devoir des grands.

Pour moi, de ces climats habitant ſédentaire,
Qui ſans prévention rends juſtice à Voltaire,
J'admire en tes écrits de diverſe nature,
Tous les dons dont le Ciel te combla ſans meſure.
Que ſi la Calomnie, avec ſes noirs ſerpens,
Veut flétrir ſur ton front tes lauriers verdoyans,
Si, du fond de Bruxelle, un Rufus en furie (*a*),
Sait lancer ſon venin au ſein de ta patrie:
Que mon ſimple ſuffrage, enfant de l'équité,
Te tienne du moins lieu de la poſtérité!

Où prenez-vous, Monſieur, tout le temps pour travailler? Ou vos momens valent le triple de ceux des autres, ou votre génie heureux & fécond ſurpaſſe celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la philoſophie de Newton, que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle: & cette pièce qui, ſelon les apparences, n'a pas encore quitté le chantier, eſt déjà ſuivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au Czar l'honneur d'écrire ſon hiſtoire en philoſophe. Non content d'avoir ſurpaſſé tous les auteurs qui vous ont pré-

(*a*) J. B. Rouſſeau.

cédé, par l'élégance, la beauté & l'utilité de vos ouvrages, vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre-humain, vous consacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'Amphion, qui élevait les murs de Thèbes, à ces instrumens belliqueux qui fesaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes & de quelques erreurs détruites est, à mon avis, le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre, vous qui êtes aussi fidèle au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés & de la superstition ?

Vous vous attendez, sans doute, à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique & des vers ! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphysique diffuse & un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique & pressant sur les infiniment-petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois

que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux ſortes de nombres, des nombres pairs & des nombres impairs : or, l'infini n'étant un nombre ni pair ni impair, qu'eſt-il donc ?

Si je vous ai bien compris, votre ſentiment, qui eſt auſſi le mien, eſt que la matière, relativement aux hommes, eſt diviſible infiniment; ils auront beau décompoſer la matière, ils n'arriveront jamais aux unités qui la compoſent. Mais, réellement & relativement à l'eſſence des choſes, la matière doit néceſſairement être compoſée d'un amas d'unités qui en ſont les ſeuls principes, & que l'auteur de la nature a jugé à propos de nous cacher. Or, qui dit matière, ſans l'idée de ces unités jointes & arrangées enſemble, dit un mot qui n'a aucun ſens. La modification de ces unités détermine enſuite la différence des êtres.

M. Wolf eſt peut-être le ſeul philoſophe qui ait eu la hardieſſe de faire la définition de l'être ſimple. Nous n'avons de connnaiſſance que des choſes qui tombent ſous nos ſens, ou qu'on peut exprimer par des ſignes; mais nous ne pouvons avoir de connaiſſance intuitive des unités, parce que jamais nous n'aurons d'inſtrumens aſſez fins pour pouvoir ſéparer la matière juſqu'à ce point. La difficulté eſt à préſent de ſavoir comment on peut expliquer une

chose qui n'a jamais frappé nos sens. Il a fallu nécessairement donner de nouvelles définitions & des définitions différentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

M. Wolf, pour arriver à cette définition, nous y prépare par celle qu'il fait de l'espace & de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en explique ainsi : » L'espace est le vide qui est » entre les parties, de façon que tout être » qui a des pores occupe toujours un espace » entr'eux. Or tous les êtres composés doi» vent avoir des pores, les uns plus sensibles » que les autres, selon leur différente com» position : donc tous les êtres composés con» tiennent un espace. Mais, une unité n'ayant » point de parties, & par conséquent point » d'interstice ou de pores, ne peut point, par » conséquent, tenir d'espace «.

Wolf nomme l'étendue, la continuité des êtres. Par exemple : une ligne n'est formée que par l'arrangement d'unités qui se touchent les unes les autres, & qui peuvent se suivre en ligne courbe ou droite. Ainsi une ligne a de l'étendue; mais un être, un, qui n'est pas continu, ne peut occuper d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue n'est, selon Wolf, que la continuité des êtres. Un petit moment d'attention vous fera trouver ces définitions si vraies, que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup-

d'œil : il vous ſuffit, Monſieur, pour vous élever non-ſeulement à l'être ſimple, mais au plus haut degré de connaiſſance auquel l'eſprit humain peut parvenir.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me ſuis bien entretenu de vous. C'eſt notre miniſtre Bork qui eſt de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé ſur l'état de votre ſanté : il ne finit point quand il parle des plaiſirs que votre converſation lui a cauſés. L'eſprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous ſerez ſervi en philoſophe, & par des philoſophes, dans la commiſſion dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout auſſi-tôt écrit à mon ami, en Ruſſie ; il répondra avec exactitude & avec vérité aux points ſur leſquels vous ſouhaitez des éclairciſſemens. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un ſecrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moſcovie, après un ſéjour de dix-huit ans conſécutifs. C'eſt un homme de très-bon ſens, un homme qui a de l'intelligence, & qui eſt au fait de leur gouvernement ; il eſt de plus, véridique. Je l'ai chargé de me répondre ſur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abuſe du privilège d'être diffus, & qu'au-lieu d'un mémoire il ne compoſe un volume. Dès que je recevrai quelque choſe que ce ſoit ſur cette matière, je le ferai partir avec diligence.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos Œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit, des premiers, de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la description & l'histoire de ma retraite. Rémusberg est un petit Cirey, Monsieur, à cela près qu'il n'y a ni de Voltaire ni de madame du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite Ode assez mal tournée & assez insipide ; c'est l'*Apologie des bontés de Dieu*. C'est le fruit de mon loisir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est abuser de ces momens précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, & d'en faire souvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, & rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent ; courage, reprenons le rabot & la lime, & derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre Apollon plus favorable.

Une aimable personne m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour & l'autre la

poéſie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces poſſibles, avait du goût & de la délicateſſe. Elle voulut me les communiquer. Je réuſſis aſſez en amour, mais mal en poéſie. Depuis ce temps j'ai été amoureux aſſez ſouvent, & toujours poëte.

Si vous ſavez quelque ſecret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer ; ſinon je vous condamne à m'enſeigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, & qui à ſon tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéreſſée, & nous ne feſons jamais de connaiſſances que nous n'ayons quelques vues particulières & qui regardent directement notre profit.

Que Céſarion eſt heureux ! il doit avoir paſſé des momens délicieux à Cirey. Quels plaiſirs ſurpaſſent en effet ceux de l'eſprit ! J'ai fait des efforts d'imagination ſurprenans pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'eſt aſſez vive ni mon eſprit aſſez délié pour l'avoir pu ſuivre. Contentez-vous, Monſieur, de mes efforts, tandis qu'il me ſuffira d'avoir converſé avec vous par le miniſtère de mon ami. Je ſuis ravi des bontés que madame du Châtelet témoigne à Céſarion. Ce ſerait un titre pour eſtimer encore davantage cette dame, ſi c'était une choſe poſſible.

La ſageſſe de Salomon eût été bien récompenſée, ſi la reine de Saba eût reſſemblé à celle de Cirey. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni ſage ni Salomon, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une perſonne auſſi accomplie que madame la marquiſe. J'ai lieu de croire que ſa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme ſageſſe. Je me flatte que, comme vous avez la ſatisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous ſentirez quelqu'indulgence pour mes faibleſſes, ſi faibleſſe y a de trop admirer les chef-d'œuvres de la nature.

D'un raiſonnement de philoſophie, je me vois inſenſiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; &, tandis que ma métaphyſique garde le ſtyle de Wolf, ma morale pourrait bien reſſembler un peu à celle que Rameau réchauffe des ſons de ſa muſique.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire conſtant, me déterminant difficilement à donner mon cœur, mais feſant des choix à ne me repentir jamais. Je ſuis avec l'eſtime que vous méritez plus que qui que ce ſoit, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XXVII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27 d'auguſte 1737.

MONSIEUR,

CEſarion m'a tranſporté en eſprit à Cirey. Il m'en fait une deſcription charmante : & ce qui me ravit au poſſible, c'eſt qu'il m'aſſure que vous ſurpaſſez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il ſemble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre Céſarion ne goûte pas des plaiſirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occaſion de vous parler ſur un ſujet qui m'intéreſſe beaucoup ; c'eſt votre ſanté. Je vous prie très-inſtamment de ne pas trop travailler : les études & les travaux de l'eſprit minent infiniment la ſanté du corps. Vous devez vous conſerver, mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auſſi diſtingué que le vôtre ; mais mon bonheur ne peut être parfait ſi je ne vous poſsède, & ſi je n'ai la ſatisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages ; ils n'ont point de prix, & ne mettent aucune borne à ma reconnaiſſance. Je vous prie, Mon-

ſieur, de marquer à la divine Émilie toute l'eſtime que j'ai pour elle : je ſuis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à préſent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le ſerais de Céſarion. Je ſupporterais volontiers ſa goutte, pour avoir vu & entendu ce qu'il vient de voir & d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ſes merveilles du monde, nous les repréſente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien ſupérieur à ces maſſes de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'eſprit mâle & ſolide d'une femme, & le génie vif & univerſel, & toutefois réglé, d'un poëte, me paraiſſent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaiſſance de ce que je vous rends juſtice. Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous témoigner mon eſtime par des marques plus réelles que des portraits. Contentez-vous de ces types, & attendez-en l'accompliſſement. Je ſuis à jamais, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XXVIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27. de ſeptembre 1737.

MONSIEUR,

SI j'écrivais à un ingrat, je ſerais obligé de lui faire comprendre, par un long verbiage, ce que c'eſt que la reconnaiſſance : heureuſement pour moi je ne ſuis pas dans ce cas. Ma lettre s'adreſſe à un exemple de vertu, à un homme qui m'entendra très-bien, en lui diſant ſimplement que je ſuis pénétré des obligations que je lui dois.

Céſarion, connaiſſant mon empreſſement pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé vos deux lettres, ſe réſervant à lui-même de me remettre le reſte de vos ouvrages immortels entre les mains. S'il y a quelque choſe qui me puiſſe faire redoubler l'impatience de le revoir, c'eſt le tréſor précieux dont il eſt le dépoſitaire.

Vos ouvrages ſeront conſervés comme l'étaient ceux d'Ariſtote par Alexandre. Ils ne me quitteront jamais ; & je compte de poſſéder en eux une bibliothèque entière. C'eſt le miel que vous avez tiré des plus belles fleurs, & qui n'a rien perdu en paſſant par vos mains.

Non, Monſieur, tant que vous vivrez, je n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérités. Je ne troublerai point les glaçons de la Nouvelle-

Zemble, ni les déſerts arides de l'Éthiopie, pour apprendre des nouvelles de la figure du monde. Ces découvertes ſont certainement louables, &, loin de les blâmer, je les trouve dignes des ſoins de ceux qui les ont entrepriſes; mais il me ſemble que votre façon impartiale & judicieuſe d'enviſager les choſes, m'eſt infiniment plus profitable. J'apprends plus par vos doutes que par tout ce que le divin Ariſtote, le ſage Platon, & l'incomparable Deſcartes ont affirmé ſi légérement.

En philoſophie, ce ſont des progrès égaux, ou de ſe délivrer des préjugés, ou d'acquérir de nouvelles connaiſſances. L'un éclaire, l'autre inſtruit. Le plaiſir le plus vif qu'un homme raiſonnable puiſſe avoir dans ce monde, eſt, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moiſſon dans votre Métaphyſique : madame du Châtelet m'enlève ce bien déjà poſſédé, d'entre les mains de mon ami (*a*).

Quel ſujet pour une élégie! Cependant il en reſta-là, *car il avait l'ame trop bonne.* Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir ſeulement dire à la divine Émilie, que mon eſprit ſe plaint au ſien des ténèbres qu'elle vous empêche de diſſiper.

(*a*) Ce traité de Métaphyſique eſt imprimé, pour la première fois, dans les Œuvres de Voltaire, édition in-8vo de Beaumarchais, tome XXXII.

Dans les ténèbres égaré
D'une métaphyſique obſcure,
J'attendais, pour être éclairé,
Quelques mots de votre écriture.
De l'aſtre brillant qui nous luit,
Charmante & divine Émilie,
Voulez-vous tirer tout le fruit?
Ah! permettez, je vous en prie,
Que, dans mon paiſible réduit,
Vienne cette philoſophie,
Dont certes je ferai profit.

Je ſuis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'Oreſte & de Pilade. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, juſqu'à nos jours, n'a malheureuſement exiſté que dans la fable.

Ne craignez point, Monſieur, que je trouble les douceurs de votre repos philoſophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur miniſtère. J'ai eſſuyé une eſpèce de naufrage dans ma vie: le Ciel me préſerve d'en occaſionner à d'autres!

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez ſans riſque, & ſans troubler la tranquillité d'Émilie, ſatisfaire à ma curioſité. Ce ſerait, Monſieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaiſir de m'écrire, quelques traits de votre Métaphyſique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'inſtruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le Ciel vous a doué de

trop de talens pour les cacher : vous devez éclairer le genre-humain ; vous n'êtes point avare de vos connaiſſances ; & je ſuis votre ami.

Mon correſpondant Ruſſien n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous ſouhaitez ſavoir. J'eſpère, cependant, pouvoir vous ſatisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choiſiront pas pour leur panégyriſte. Vos réflexions ſur le pouvoir des eccléſiaſtiques ſont très-juſtes ; &, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'hiſtoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice ?

Les hommes ſe ſont forgé un fantôme bizarre d'auſtérité & de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié impoſteur & moitié ſuperſtitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur eſt pas permis d'aimer ouvertement les filles & le vin ; mais l'ambition ne leur eſt pas interdite. Or l'ambition traîne ſeule après elle des crimes & des déſordres affreux.

Il me ſouvient du ſinge de la reine Cléopâtre, auquel on avait très-bien appris à danſer : quelqu'un s'aviſa de lui jeter des noix ; & le ſinge, oubliant ſes habits, la danſe & le rôle qu'il jouait, ſe jeta ſur les noix. Un prêtre fait le perſonnage vertueux, tant que ſon intérêt le comporte ; mais à la moindre occaſion la na-

ture perce bientôt le nuage ; & les crimes & les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraiſſent alors à découvert. Il eſt étonnant que la monarchie eccléſiaſtique ſoit établie ſur des fondemens ſi peu ſolides.

L'autorité des prêtres du paganiſme venait de leurs oracles trompeurs, de leurs ſacrifices ridicules, & de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de Daphné changée en laurier ; des vierges enceintes par Jupiter, & qui accouchaient de dieux ; un Jupiter, dieu qui quitte le ciel, ſon tonnerre & ſa foudre, pour venir ſur la terre, ſous la figure d'un taureau, enlever Europe ; la réſurrection d'Orphée qui triomphe des enfers ; & enfin, une infinité d'autres abſurdités & de contes puérils, tout au plus capables d'amuſer les enfans. Mais les hommes, charmés du merveilleux, ont de tout temps donné dans ces chimères, & révéré ceux qui en étaient les défenſeurs. Ne ſerait-il pas permis de diſputer la raiſon aux hommes, après leur avoir prouvé qu'ils ſont ſi peu raiſonnables ?

Votre philoſophie me charme. Sans doute, Monſieur, tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi ſert, en effet, de ſavoir combien de temps vit une puce, ſi les rayons du ſoleil entrent profondément dans la mer, de rechercher ſi les huîtres ont une ame ou non ?

La gaieté nous rend des dieux ; l'auſtérité,

des diables. Cette auſtérité eſt une eſpèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir :

Tantale dans un fleuve a ſoif & ne peut boire.

Sans doute que la nature, ſe repentant d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde, vous a aſſujetti à tant d'infirmités. Votre fièvre m'inquiète & m'alarme beaucoup. Je crains de perdre *ſolum hominem*, mon maître qui m'inſtruit & me guide : je crains, avec raiſon, de perdre un homme qui vaut ſeul plus que toute ſa nation.

La nature, à force de travailler, devient plus habile : elle a formé votre cerveau ſur tous les bons originaux qu'elle a faits en tous les ſiècles. Il eſt à craindre qu'elle ſe contente de n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez ſûr, Monſieur, que vos jours me ſont auſſi chers & auſſi précieux que les miens propres.

Ah ! ſi le ſort cruel veut attaquer ta vie,
Si pour jamais enfin il veut nous ſéparer,
Ta mort de mon trépas ſerait dans peu ſuivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor ſe parer ;
Pour ſervir l'univers, pour ſervir Émilie,
Pour conſerver tes jours, c'eſt à moi d'expirer.

Je ſuis avec une ſincère amitié & avec toute l'eſtime que la vertu ſuprême & le mérite extorquent même aux envieux, & reçoivent en hommage des ames bien nées, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, octobre 1737.

MONSEIGNEUR,

IL eſt bien douloureux que Cirey ſoit ſi loin du trône de Rémusberg. Vos bienfaits & vos ordres ſont bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 auguſte, remplie de vers & d'excellente morale, & de bonne métaphyſique, & de grands ſentimens, & d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah! Monſeigneur, pourquoi êtes-vous prince? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres? On aurait le bonheur de vous voir; & c'eſt le ſeul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob; vous communiquez avec les fidèles par le miniſtère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange Céſarion, & il eſt trop tôt retourné vers ſon ciel: nous vous avons vu dans votre ambaſſadeur. Vous voir face à face eſt un bonheur qui ne nous eſt pas donné; c'eſt pour les élus de Rémusberg.

Notre petit paradis de Cirey préſente ſes très-humbles reſpects à votre empyrée; & la déeſſe Émilie s'incline devant Gott-Fréderic.

J'ai

J'ai donc enfin reçu après mille détours, & cette belle lettre, l'Ode & le troiſième cahier de la Métaphyſique Wolfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne ſont que rois, ſont incapables de répandre.

Je vous dirai ſur cette Métaphyſique, un peu longue, un peu trop pleine de choſes communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée & ſouvent très-profonde; je vous dirai, Monſeigneur, que je n'entends goutte à l'être ſimple de Wolf. Je me vois tranſporté tout-d'un-coup dans un climat dont je ne puis reſpirer l'air, ſur un terrein où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ſerais peut-être aſſez hardi pour diſputer contre M. Wolf, en le reſpectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui eſt, ſelon ce philoſophe, la continuité des êtres. L'eſpace pur eſt étendu, & n'a pas beſoin d'autres êtres pour cela. Si M. Wolf nie l'eſpace pur, en ce cas nous ſommes de deux religions différentes: qu'il reſte dans la ſienne, & moi dans la mienne. Je ſuis tolérant; je trouve très-bon qu'on penſe autrement que moi: car que tout ſoit plein ou non, ne m'importe, & moi je ſuis tout plein d'eſtime pour lui.

Je ne peux finir ſur les remerciemens que je

dois à V. A. R. Vous daignez encore me promettre des Mémoires ſur ce que le Czar a fait pour le bien des hommes : c'eſt ce qui vous touche le plus ; c'eſt l'exemple que vous devez ſurpaſſer & le thême que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les ſujets du Czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme ; &, ſur toutes choſes, vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable, ma ſanté eſt toujours languiſſante ; mais ſi je ſouhaite de vivre, c'eſt pour être témoin de ce que vous ferez. Je déſire bien que Lucrèce ait tort & que mon ame ſoit immortelle, afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas, je ne ſais où ; mais ſûrement, ſi j'ai alors des oreilles, elles entendront dire que vous avez rempli la deviſe de notre petit feu d'artifice à Cirey : *Spes humani generis*.

Enfin, pour comble de bienfaits, Monſeigneur, vous m'envoyez une nouvelle Ode de votre main. C'eſt ainſi que Céſar jeune & oiſif s'occupait. Lui & Auguſte, & preſque tous les bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déshonorer la poéſie.

Vous faites très-bien, grand Prince, d'exercer auſſi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puiſque vous avez fait à la langue françaiſe l'honneur de la ſavoir ſi bien, c'eſt

un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ſes penſées en vers ; car c'eſt l'eſſence des vers de dire plus & mieux que la proſe. J'ai donc une ſeconde fois pris la liberté d'examiner très-ſcrupuleuſement votre ouvrage. J'oſe vous dire mon avis ſur les moindres choſes. Quelque parfaite connaiſſance que vous ayez de la langue françaiſe, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'uſage établit parmi nous. Il eſt impoſſible de diſtinguer quelquefois le mot qui appartient à la proſe, de celui que la poéſie ſouffre ; & celui qui eſt admis dans un genre, de celui qui n'eſt pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il eſt vrai que V. A. R. poſsède infiniment mieux le français que je ne ſais la langue latine ; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points ſur les *i* à mettre ; & je me charge, ſous votre bon plaiſir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques ſur votre Ode quelques Stances, dans leſquelles, en ſuivant abſolument toutes vos idées, je les préſente ſous d'autres expreſſions ; & je n'ai cette témérité, qu'afin que vous daigniez refondre mes Stances, ſi vous daignez appliquer vos momens de loiſir à rendre votre Ode parfaite. Je ſais que vous avez la noble ambition de ſonger à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuſſi dans la muſique, que votre diffi-

culté à préſent ſera d'avoir auprès de vous un muſicien qui vous ſurpaſſe. Nous venons d'exécuter ici de votre muſique. Votre portrait était au-deſſus du clavecin. Vous êtes donc fait, grand Prince, pour enchanter tous les ſens ! Ah ! qu'on doit être heureux auprès de votre perſonne, & que M. de Keyſerling a bien raiſon de l'aimer ! Nous avons tous jugé, en le voyant, de l'ambaſſadeur par le prince, & du prince par l'ambaſſadeur. Enfin, Monſeigneur, les autres princes n'auront que des ſujets, & vous n'aurez que des amis. C'eſt en quoi ſur-tout vous excellez.

Je vois que le bonheur eſt rarement pur. V. A. R. m'écrit des lettres d'un grand homme, m'envoie les ouvrages d'un ſage ; & vous voyez que le chemin eſt bien long pour me faire parvenir ces tréſors. M. du Breuil remet les paquets à un ami qui a des correſpondances, & cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide & impatient. Je ſuis, comme les courtiſans, inſatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monſeigneur, eſſayer de la voie de M. Thiriot ? Il me remettra les paquets par une voie ſûre de Paris à Cirey.

Recevez, Monſeigneur, avec votre bonté ordinaire, les ſincères proteſtations du reſpect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'eſtime & de la paſſion ; enfin, de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

De M. de Voltaire.

Ce 24 octobre 1737.

MONSEIGNEUR,

L'Admiration, le reſpect, la reconnaiſſance ; ſouffrez que je diſe encore le tendre attachement pour V. A. R., ont dicté toutes mes lettres, & ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui ſe mêler à ces ſentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme auſſi attaché que moi à V. A. R. Cet extrait parlera mieux que tout ce que je pourrais dire (*a*).

Comme je n'ai aucune connaiſſance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. Thiriot, je ne peux que montrer ici à V. A. R. l'accablement où je ſuis. Vous voyez les choſes de plus près, Monſeigneur, & vous ſeul pouvez ſavoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni ; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura ſauvé le coupable, que

(*a*) Comme la diviſion du prince royal & du roi avait éclaté, il était tout ſimple que les ennemis de M. de Voltaire l'accuſaſſent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de Voltaire.

d'ailleurs ſon obſcurité & ſa baſſeſſe mettent ſans doute en ſûreté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette ſottiſe ; rarement les injures de la canaille parviennent-elles juſqu'aux oreilles des rois ; &, ſi elles ſe font entendre, c'eſt un bourdonnement d'inſectes, qui eſt preſque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obſcur peut bien faire une ſatyre puniſſable ; mais il ne peut offenſer un ſouverain. Quand un miſérable eſt aſſez fou pour oſer faire un libelle contre un roi ; ce n'eſt pas le roi qu'il outrage, c'eſt uniquement le nom de celui ſous lequel il ſe cache pour donner cours à ſon libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au ſatyrique ; mais ſa juſtice ne laiſſerait pas en paix le calomniateur, s'il était connu.

Pour moi, Monſeigneur, j'avoue que je ſuis auſſi ſenſiblement affligé que ſi on m'accuſait d'avoir manqué perſonnellement à V. A. R. ; & n'eſt-ce pas en effet s'attaquer à votre propre perſonne, que de manquer de reſpect au roi ? Peut-être la choſe dont je vous parle eſt inconnue ; peut-être, ſi elle a été connue, elle a déjà le ſort de tout mauvais libelle, d'être oublié bien vîte. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne ſonge au reſte, Monſeigneur, dans les momens de relâche que me donne ma mauvaiſe ſanté, qu'à me rendre un peu moins indigne de

vos bontés, en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez, & que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène V. A. R. comme le modèle de la vie privée ; mais, ſi jamais vous étiez ſur le trône, les rois devraient faire alors ce que nous feſons à préſent, nous autres petits particuliers, prendre exemple de vous.

Madame la marquiſe du Châtelet eſt auſſi ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir qu'elle en eſt digne. Son ame penſe en tout comme la vôtre. Nous étions faits pour être vos ſujets. Je ſuis perſuadé que ſi vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquiſat de Cirey eſt une ancienne dépendance du Brandebourg : cela eſt plus ſûr que la fondation de Rémusberg par Remus.

Nous ſommes toujours incertains ſi le paquet d'octobre, pour V. A. R., & pour votre aimable ambaſſadeur, ſont parvenus à votre adreſſe.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, & avec l'attachement le plus inviolable & le plus tendre, &c.

LETTRE XXXI.

De M. de Voltaire.

Cirey, ſans date du jour, octobre 1737

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu la dernière lettre dont V. A. R. m'a honoré, en date du 27 ſeptembre. Je ſuis fort en peine de ſavoir ſi mon dernier paquet & celui qui était deſtiné pour M. de Keyſerling ſont parvenus à leur adreſſe; ces paquets étaient du commencement du mois d'auguſte.

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous rendre compte de mes doutes métaphyſiques : je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre ſur la liberté. V. A. R. y verra au moins de la bonne foi, ſi elle y trouve de l'ignorance ; & plût à Dieu que tous les ignorans fuſſent au moins ſincères !

Peut-être l'humanité, qui eſt le principe de toutes mes penſées, m'a ſéduit dans cet ouvrage : peut-être l'idée où je ſuis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu ; qu'il ne faudrait ni peine ni récompenſe ; que la ſociété ſerait, ſur-tout chez les philoſophes, un commerce de méchanceté & d'hypocriſie, ſi l'homme n'avait pas une liberté pleine & abſolue : peut-être, dis-je, cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais ſi vous trouvez des erreurs dans mes

penſées, pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours, autant que je peux, ma métaphyſique à la morale. J'ai examiné ſincérement, & avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſi je peux avoir quelques notions de l'ame humaine ; & j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches eſt l'ignorance. Je trouve qu'il en eſt de ce principe penſant, libre, agiſſant, à peu-près comme de Dieu même : ma raiſon me dit que Dieu exiſte ; mais cette même raiſon me dit que je ne puis ſavoir ce qu'il eſt. En effet, comment connaîtrions-nous ce que c'eſt que notre ame, nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles ? Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit ſur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner ſon eſpèce, eſt de tâcher au moins de la régler ; c'eſt le reſſort de notre horloge. Toutes les belles idées de Deſcartes ſur l'élaſticité ne m'apprennent point la nature de ce reſſort ; j'ignore encore la cauſe de l'élaſticité, cependant je monte ma pendule, & elle va tant bien que mal.

C'eſt l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il ſoit compoſé, il faut voir s'il y a en effet du vice & de la vertu. Voilà le

point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle ſociété vivant ſous telles loix, mais pour tout le genre-humain; pour vous, Monſeigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur Chinois, & pour le ſauvage de l'Amérique. Locke, le plus ſage métaphyſicien que je connaiſſe, ſemble, en combattant, avec raiſon, les idées innées, penſer qu'il n'y a aucun principe univerſel de morale. J'oſe combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens, avec lui, qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il ſuit évidemment qu'il n'y a aucune propoſition de morale innée dans notre ame: mais de ce que nous ne ſommes pas nés avec de la barbe, s'enſuit-il que nous ne ſoyons pas nés, nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge? Nous ne naiſſons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'eſt ainſi que perſonne n'apporte en naiſſant l'idée qu'il faut être juſte; mais Dieu a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que Dieu a voulu que nous vivions en ſociété, comme il a donné aux abeilles un inſtinct & des inſtrumens propres à faire le miel. Notre ſociété ne pouvant ſubſiſter ſans les idées du juſte & de l'injuſte,

il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il eſt vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juſte aux mêmes notions : ce qui eſt crime en Europe ſera vertu en Aſie ; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France : mais Dieu a tellement façonné les Allemands & les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les ſociétés n'auront donc pas les mêmes loix, mais aucune ſociété ne ſera ſans loix. Voilà donc certainement le bien de la ſociété établi par tous les hommes, depuis Pékin juſqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui ſera utile à la ſociété, ſera donc bon par tout pays. Cette ſeule idée concilie tout-d'un-coup toutes les contradictions qui paraiſſent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi ? parce que les biens y étaient communs ; & que voler un avare qui gardait pour lui ſeul ce que la loi donnait au public, était ſervir la ſociété.

Il y a, dit-on, des ſauvages qui mangent des hommes, & qui croient bien faire : je réponds que ces ſauvages ont la même idée que nous du juſte & de l'injuſte. Ils font la guerre comme nous par fureur & par paſſion ; on voit partout commettre les mêmes crimes : manger ſes ennemis n'eſt qu'une cérémonie de plus. Le mal n'eſt pas de les mettre à la broche ; le

mal eſt de les tuer : & j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de ſauvage qui croie bien faire en égorgeant ſon ami. J'ai vu quatre ſauvages de la Louiſiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, ſi elle avait mangé quelquefois de la chair de ſes ennemis, & ſi elle y avait pris goût ; elle me répondit qu'oui : je lui demandai ſi elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ſes compatriotes pour le manger ; elle me répondit en frémiſſant, & avec une horreur viſible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oſer dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il ſoit permis de manquer à ſa parole. Je ſuis bien fondé à croire que Dieu ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne ſe voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque eſpèce a les inſtrumens néceſſaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en ſociété ; de même qu'il a reçu un eſtomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

Mettez deux hommes ſur la terre ; ils n'appelleront bon, vertueux & juſte, que ce qui ſera bon pour eux deux. Mettez-en quatre ; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre ; & ſi l'un des quatre mange

le ſouper de ſon compagnon, ou le bat, ou le tue, il ſoulève ſûrement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire de tout l'univers. Voilà, Monſeigneur, à peu-près le plan ſur lequel j'ai écrit cette métaphyſique morale; mais, quand il s'agit de vertu, eſt-ce à moi à en parler devant vous?

Les vertus ſont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Eſt un bien faible avantage.
C'eſt l'homme en vous, c'eſt le ſage
Qui m'aſſervit ſous ſa loi.
Ah! ſi vous n'étiez que roi,
Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince; car votre ame eſt le tribunal où mes jugemens reſſortiſſent. Que V. A. R. me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le Salomon du nord! mais j'ai bien peur de n'être pas ſi heureux que le bon vieillard Siméon. Nous ne paſſons point devant votre portrait ſans dire notre hymne qui commence:

Eſpérons le bonheur du monde.

J'attends votre déciſion ſur l'Hiſtoire de Louis XIV, & ſur les Élémens de la Philoſophie de Newton; ſi mes tributs ont été reçus avec bonté, j'eſpère que j'aurai des inſtructions pour récompenſe.

J'oſe ſupplier V. A. R. de daigner m'envoyer, par une voie ſûre (& je crois que celle de M. Thiriot l'eſt) les Mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre ſur le Czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monſeigneur, puiſque vous en faites. J'eſpère envoyer bientôt quelque choſe qu'on pourra repréſenter ſur le théâtre de Rémusberg. Je ſuis indigné qu'on ait pu préſenter à V. A. R. le miſérable manuſcrit de l'Enfant prodigue qui eſt entre vos mains; cela reſſemble à ma pièce comme un ſinge reſſemble à un homme. Je ne ſais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me juſtifier.

Je n'ai point de termes pour remercier V. A. R. de ſes bontés. Avec quelle généroſité, j'ai penſé dire avec quelle tendreſſe, elle daigne s'intéreſſer à moi. Vous m'écrivez ce qu'Horace diſait à Mecenas, & vous êtes le Mecenas & l'Horace. Madame la marquiſe du Châtelet qui partage mon admiration pour votre perſonne, & à qui vous donnez la permiſſion de joindre ſes reſpects aux miens, uſe de cette liberté. Je ſuis avec le reſpect le plus profond, & la plus tendre reconnaiſſance, &c.

SUR LA LIBERTÉ.

La queſtion de la liberté eſt la plus intéreſſante que nous puiſſions examiner, puiſque l'on

peut dire que de cette ſeule queſtion dépend toute la morale. Un auſſi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon ſujet pour entrer dans cette diſcuſſion, & pour mettre ici ſous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puiſſe juger lui-même de leur ſolidité.

Je ſais que la liberté a d'illuſtres adverſaires. Je ſais que l'on fait contre elle des raiſonnemens qui peuvent d'abord ſéduire ; mais ce ſont ces raiſons mêmes qui m'engagent à les rapporter & à les réfuter.

On a tant obſcurci cette matière, qu'il eſt abſolument indiſpenſable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler & ſe faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penſer à une choſe ou de n'y pas penſer, de ſe mouvoir ou de ne ſe mouvoir pas, conformément au choix de ſon propre eſprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté ſe réduiſent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer le témoignage de notre conſcience, & du ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'eſt que faute d'attention ſur ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce ſentiment intime de liberté ; & que lorſque nous feſons une atten-

tion réfléchie ſur les cauſes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles ſont toujours déterminées néceſſairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du ſang, le battement de cœur, &c. ſouvent auſſi la colère, ou quelqu'autre paſſion violente nous emporte loin de nous, & nous fait faire des actions que notre raiſon déſapprouve. Tant de chaînes viſibles dont nous ſommes accablés prouvent, ſelon eux, que nous ſommes liés de même dans tout le reſte.

L'homme, diſent-ils, eſt tantôt emporté avec une rapidité & des ſecouſſes dont il ſent l'agitation & la violence. Tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il ne s'apperçoit pas, mais dont il n'eſt plus maître. C'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids & la flétriſſure de ſes fers, mais qui n'en eſt pas moins eſclave.

Ce raiſonnement eſt tout ſemblable à celui-ci: les hommes ſont quelquefois malades, donc ils n'ont jamais de ſanté. Or qui ne voit pas, au contraire, que ſentir ſa maladie & ſon eſclavage, c'eſt une preuve qu'on a été ſain & libre?

Dans l'ivreſſe, dans l'emportement d'une paſſion violente, dans un dérangement d'organes, &c. notre liberté n'eſt plus obéie par nos ſens; & nous ne ſommes pas plus libres

alors

alors d'uſer de notre liberté, que nous ne le ſerions de mouvoir un bras ſur lequel nous aurions une paralyſie.

La liberté, dans l'homme, eſt la ſanté de l'ame. Peu de gens ont cette ſanté entière & inaltérable. Notre liberté eſt faible & bornée comme toutes nos autres facultés : nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, & à maîtriſer nos paſſions ; & cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raiſon ſouveraine de tous nos déſirs ; & il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires : car nous ne ſommes ni ſages, ni libres, ni ſains, que dans un très-petit degré.

Je ſais que l'on peut, à toute force, abuſer de ſa raiſon pour conteſter la liberté aux animaux, & les concevoir comme des machines, qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volontés, quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je ſais qu'on peut forger des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des erreurs pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger ſoi-même, il faut bien avouer, ſi l'on eſt de bonne foi, que nous avons une volonté ; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre eſprit à certaines penſées, de ſuſpendre nos déſirs, &c.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre ſentiment intérieur nous aſſure que nous ſommes libres ; & je ne crains point d'aſſurer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de ſa propre liberté, & dont la conſcience ne s'élève contre le ſentiment artificiel par lequel ils veulent ſe perſuader qu'ils ſont néceſſités dans toutes leurs actions. Auſſi ne ſe contentent-ils pas de nier ce ſentiment intime de la liberté ; mais ils vont encore plus loin : Quand on vous accorderait, diſent-ils, que vous avez le ſentiment intérieur, que vous êtes libres, cela ne prouverait rien encore. Car notre ſentiment nous trompe ſur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent ſur la grandeur du ſoleil, lorſqu'ils nous font juger que le diſque de cet aſtre eſt environ large de deux pieds, quoique ſon diamètre ſoit réellement à celui de la terre comme cent eſt à un.

Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez ſont fort différens. Je ne puis & ne dois voir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur, & en raiſon renverſée du quarré de leur éloignement. Telles ſont les loix mathématiques de l'optique, & telle eſt la nature de nos organes, que ſi ma vue pouvait appercevoir la grandeur réelle du ſoleil, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre ; & cette vue, loin de m'être utile, me ſerait nuiſible. Il en eſt de

même des ſens de l'ouïe & de l'odorat. Je n'ai & ne puis avoir ces ſenſations plus ou moins fortes (toutes choſes d'ailleurs égales) que ſuivant que les corps ſonores ou odoriférans ſont plus ou moins près de moi. Ainſi Dieu ne m'a point trompé, en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à ſa diſtance. Mais ſi je croyais être libre, & que je ne le fuſſe point, il faudrait que Dieu m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraiſſent libres, préciſément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient ſi nous l'étions véritablement.

Il ne reſte donc à ceux qui ſoutiennent la négative qu'une ſimple poſſibilité que nous ſoyons faits de manière, que nous ſoyons toujours invinciblement trompés ſur notre liberté; encore cette poſſibilité n'eſt-elle fondée que ſur une abſurdité, puiſqu'il ne réſulterait de cette illuſion perpétuelle que Dieu nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Être-Suprême indigne de ſa ſageſſe infinie.

Qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à ce Dieu: car ce Dieu étant une fois prouvé, comme il l'eſt invinciblement, il eſt certain qu'il eſt l'auteur de ma liberté ſi je ſuis libre; & qu'il eſt l'auteur de mon erreur ſi, ayant fait de moi un être purement paſſif, il m'a donné le ſentiment irréſiſtible d'une liberté qu'il m'a refuſée.

Cé ſentiment intérieur que nous avons de notre liberté eſt ſi fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonſtration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous ſoyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonſtrations.

Joignez à toutes ces raiſons qui détruiſent les objections des fataliſtes, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raiſonnemens les plus ſpécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme ſi nous étions libres, tant le ſentiment intérieur de notre liberté eſt profondément gravé dans notre ame ; & tant il a, malgré nos préjugés, d'influence ſur nos actions.

Forcées dans ce retranchement, les perſonnes qui nient la liberté continuent & diſent : Tout ce dont ce ſentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous aſſure, c'eſt que les mouvemens de notre corps & les penſées de notre eſprit obéiſſent à notre volonté ; mais cette volonté elle-même eſt toujours déterminée néceſſairement par les choſes que notre entendement juge être le meilleur, de même qu'une balance eſt toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de ſenſation que de réflexion, ſe préſentent à vous, ſoit que vous le vouliez

ou que vous ne le vouliez pas; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher & l'idée de vous promener; il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez sûrement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile & convenable : or votre entendement ne peut juger bon & convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, & ces différences déterminent nécessairement votre jugement; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions sont nécessaires, puisque, par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté; & que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées; & enfin, 3°. que vos idées ne dépendent point de vous.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force,

a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1°. Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté consiste à agir ou ne pas agir, & non pas à vouloir & à ne vouloir pas.

2°. Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel; l'entendement détermine la volonté, &c. Ce raisonnement n'est fondé que sur ce qu'on fait, sans s'en appercevoir, autant de petits êtres de la volonté & de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, & déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une mépriſe qui n'a besoin que d'être apperçue pour être rectifiée; car on sent aisément que vouloir, juger, &c. ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, & juger qu'une chose est vraie & raisonnable, lorsqu'on voit qu'elle l'est effectivement; ce n'est point une action, mais une simple passion: car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, & voir ce que nous voyons; & il n'y a aucune liaison entre l'approbation & l'action, entre ce qui est passif & ce qui est actif.

3°. Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant

le dictamen de l'entendement, eſt une véritable contradiction dans les choſes qui ont des différences réelles entr'elles : car, ſelon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux même, ſeraient plus libres que nous ; & nous le ſerions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous appercevrions moins les différences des choſes ; c'eſt-à-dire, à proportion que nous ſerions plus imbécilles, ce qui eſt abſurde. Si c'eſt cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choſes diſcernables, n'eſt donc pas réellement une liberté.

A l'égard du pouvoir de choiſir entre des choſes parfaitement ſemblables, comme nous n'en connaiſſons point, il eſt difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne ſais même ſi ce pouvoir ſerait une perfection ; mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que le pouvoir ſoi-mouvant, ſeule & véritable ſource de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiſcernabilité de deux objets : or, tant que l'homme aura ce pouvoir ſoi-mouvant, l'homme ſera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté eſt toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds : La volonté, c'eſt-à-dire, la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'eſt-là le ſens de ce mot dans l'objection dont il s'agit ; la volonté,

dis-je, ne peut avoir aucune influence ſur le pouvoir ſoi-mouvant en quoi conſiſte la liberté. Ainſi la volonté n'eſt jamais la cauſe de nos actions, quoiqu'elle en ſoit l'occaſion; car une notion abſtraite ne peut avoir aucune influence phyſique ſur le pouvoir phyſique ſoi-mouvant qui réſide dans l'homme; & ce pouvoir eſt exactement le même, avant & après le dernier jugement de l'entendement.

Il eſt vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on ſuppoſe ſage faſſe une folie, & que par conſéquent il préférera ſûrement ce que ſon entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction phyſique; car la néceſſité phyſique & la néceſſité morale ſont deux choſes qu'il faut diſtinguer avec ſoin. La première eſt toujours abſolue; mais la ſeconde n'eſt jamais que contingente; & cette néceſſité morale eſt très-compatible avec la liberté naturelle & phyſique la plus parfaite.

Le pouvoir phyſique d'agir eſt donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que ſoit l'uſage qu'il en fait, & la privation de ce pouvoir ſuffirait ſeule pour le rendre un être purement paſſif, malgré ſon intelligence; car une pierre que je jette n'en ſerait pas moins un être paſſif, quoiqu'elle eût le ſentiment intérieur du mouvement que je lui donne & lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le

meilleur, c'eſt une auſſi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de ſuſpendre nos déſirs & d'examiner ce qui nous ſemble le meilleur, afin de pouvoir le choiſir : voilà une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir enſuite conformément à ce choix, voilà ce qui rend cette liberté pleine & entière ; & c'eſt en feſant un mauvais uſage de ce pouvoir que nous avons de ſuſpendre nos déſirs, & en ſe déterminant trop promptement, que l'on fait tant de fautes.

Plus nos déterminations ſont fondées ſur de bonnes raiſons, plus nous approchons de la perfection ; & c'eſt cette perfection, dans un degré plus éminent, qui caractériſe la liberté des êtres plus parfaits que nous, & celle de Dieu même.

Car que l'on y prenne bien garde, Dieu ne peut être libre que de cette façon. La néceſſité morale de faire toujours le meilleur, eſt même d'autant plus grande dans Dieu, que ſon être infiniment parfait eſt au-deſſus du nôtre. La véritable & la ſeule liberté eſt donc le pouvoir de faire ce que l'on choiſit de faire ; & toutes les objections que l'on fait contre cette eſpèce de liberté, détruiſent également celle de Dieu & celle de l'homme ; & par conſéquent, s'il s'enſuivait que l'homme ne fût pas libre, parce que ſa volonté eſt toujours déterminée par les choſes que ſon entendement juge être les meil-

leures, il s'enſuivrait auſſi que Dieu ne ſerait point libre, & que tout ſerait effet ſans cauſe dans l'univers, ce qui eſt abſurde.

Les perſonnes, s'il y en a, qui oſent douter de la liberté de Dieu, ſe fondent ſur ces argumens : Dieu étant infiniment ſage, eſt forcé, par une néceſſité de nature, à vouloir toujours le meilleur ; donc toutes ſes actions ſont néceſſaires. Il y a trois réponſes à cet argument. 1°. Il faudrait commencer par établir ce que c'eſt que le meilleur par rapport à Dieu, & antécédemment à ſa volonté ; ce qui peut-être ne ſerait pas aiſé.

Cet argument ſe réduit donc à dire, que Dieu eſt néceſſité à faire ce qui lui ſemble le meilleur, c'eſt-à-dire, à faire ſa volonté : or je demande s'il y a une autre ſorte de liberté ; & ſi faire ce que l'on veut & ce que l'on juge le plus avantageux, ce qui plaît enfin, n'eſt pas préciſément être libre ? 2°. Cette néceſſité de faire toujours le meilleur, ne peut jamais être qu'une néceſſité morale : or une néceſſité morale n'eſt pas une néceſſité abſolue. 3°. Enfin, quoiqu'il ſoit impoſſible à Dieu, d'une impoſſibilité morale, de déroger à ſes attributs moraux, la néceſſité de faire toujours le meilleur, qui en eſt une ſuite néceſſaire, ne détruit pas plus ſa liberté que la néceſſité d'être préſent par-tout, éternel, immenſe, &c.

L'homme eſt donc, par ſa qualité d'être in-

telligent, dans la néceſſité de vouloir ce que ſon jugement lui préſente être le meilleur. S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût ſoumis à la détermination de quelqu'autre que lui-même, & il ne ſerait plus libre; car vouloir ce qui ne ferait pas plaiſir, eſt une véritable contradiction; & faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il eſt capable de faire ce qui lui plaît; & tant que l'homme a cette liberté, il eſt auſſi libre qu'il eſt poſſible à la liberté de le rendre libre, pour me ſervir des termes de Locke. Enfin l'Achille des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci : Dieu eſt omniſcient; le préſent, l'avenir, le paſſé ſont également préſens à ſes yeux : or, ſi Dieu ſait tout ce que je dois faire, il faut abſolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu. Donc nos actions ne ſont pas libres; car ſi quelques-unes des choſes futures étaient contingentes ou incertaines; ſi elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, ſi elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, Dieu ne les pourrait pas prévoir. Il ne ſerait donc pas omniſcient.

Il y a pluſieurs réponſes à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1°. La préſcience de Dieu n'a aucune influence ſur la manière de l'exiſtence des choſes. Cette préſcience ne donne

pas aux choſes plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préſcience ; & ſi l'on ne trouve pas d'autres raiſons, la ſeule conſidération de la certitude de la préſcience divine, ne ſerait pas capable de détruire cette liberté ; car la préſcience de Dieu n'eſt pas la cauſe de l'exiſtence des choſes, mais elle eſt elle-même fondée ſur leur exiſtence. Tout ce qui exiſte aujourd'hui ne peut pas ne point exiſter pendant qu'il exiſte ; & il était hier & de toute éternité, auſſi certainement vrai que les choſes qui exiſtent aujourd'hui devaient exiſter, qu'il eſt maintenant certain que ces choſes exiſtent.

2°. La ſimple préſcience d'une action, avant qu'elle ſoit faite, ne diffère en rien de la connaiſſance qu'on en a après qu'elle eſt faite. Ainſi la préſcience ne change rien à la certitude d'événement. Car, ſuppoſé pour un moment que l'homme ſoit libre, & que ſes actions ne puiſſent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choſes ; & malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier & de toute éternité une auſſi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui, qu'il y en a actuellement que je fais cette action ? Ainſi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière dont la préſcience de Dieu s'accorde avec notre liberté, comme cette préſcience ne renferme qu'une certitude d'événe-

ment qui ſe trouverait toujours dans les choſes, quand même elles ne ſeraient pas prévues ; il eſt évident qu'elle ne renferme aucune néceſſité, & qu'elle ne détruit point la poſſibilité de la liberté.

La préſcience de Dieu eſt préciſément la même choſe que ſa connaiſſance. Ainſi, de même que ſa connaiſſance n'influe en rien ſur les choſes qui ſont actuellement, de même ſa préſcience n'a aucune influence ſur celles qui ſont à venir ; & ſi la liberté eſt poſſible d'ailleurs, le pouvoir qu'a Dieu de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir néceſſaires, puiſqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre & néceſſaire en même temps.

3°. Il ne nous eſt pas poſſible, à la vérité, de concevoir comment Dieu peut prévoir les choſes futures, à moins de ſuppoſer une chaîne de cauſes néceſſaires : car de dire avec les ſcolaſtiques que tout eſt préſent à Dieu, non pas, à la vérité, dans ſa propre meſure, mais dans une autre meſure, *non in menſurâ propriâ, ſed in menſurâ alienâ*, ce ſerait mêler du comique à la queſtion la plus importante que les hommes puiſſent agiter. Il vaut beaucoup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la préſcience de Dieu avec notre liberté, viennent de notre ignorance ſur les attributs de Dieu, & non pas de l'impoſſibilité abſolue qu'il

y a entre la préſcience de Dieu & notre liberté ; car l'accord de la préſcience avec notre liberté n'eſt pas plus incompréhenſible pour nous que ſon ubiquité, ſa durée infinie déjà écoulée, ſa durée infinie à venir, & tant de choſes qu'il nous ſera toujours impoſſible de nier & de connaître. Les attributs infinis de l'Être-Suprême ſont des abîmes où nos faibles lumières s'anéantiſſent. Nous ne ſavons & nous ne pouvons ſavoir quel rapport il y a entre la préſcience du Créateur & la liberté de la créature ; & comme dit le grand Newton : » *Ut cæcus ideam non habet* » *colorum, ſic nos ideam non habemus modorum* » *quibus Deus ſapientiſſimus ſenſit & intelligit* » *omnia* » ; ce qui veut dire en français : » De » même que les aveugles n'ont aucune idée des » couleurs, ainſi nous ne pouvons comprendre » la façon dont l'Être infiniment ſage voit & » connaît toutes choſes ».

4°. Je demanderais de plus à ceux qui, ſur la conſidération de la préſcience divine, nient la liberté de l'homme, ſi Dieu a pu créer des créatures libres ? il faut bien qu'ils répondent qu'il l'a pu ; car Dieu peut tout, hors les contradictions ; & il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'exiſtence néceſſaire de l'indépendance abſolue eſt attachée, dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'eſt certainement pas dans ce cas : car, ſi cela était, il ſerait impoſſible que nous nous cruſ-

ſions libres, comme il l'eſt que nous nous croyons infinis, tout-puiſſans, &c. Il faut donc avouer que Dieu a pu créer des choſes libres, ou dire qu'il n'eſt pas tout-puiſſant, ce que, je crois, perſonne ne dira. Si donc Dieu a pu créer des êtres libres, on peut ſuppoſer qu'il l'a fait; & ſi créer des êtres libres & prévoir leurs déterminations était une contradiction, pourquoi Dieu, en créant des êtres libres, n'aurait-il pas pu ignorer l'uſage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée? Ce n'eſt pas limiter la puiſſance divine, que de la borner aux ſeules contradictions. Or, créer des créatures libres, & gêner de quelque façon que ce puiſſe être leurs déterminations, c'eſt une contradiction dans les termes; car c'eſt créer des créatures libres & non libres en même temps. Ainſi il s'enſuit néceſſairement du pouvoir que Dieu a de créer des êtres libres, que, s'il a créé de tels êtres, ſa préſcience ne détruit point leur liberté, ou bien qu'il ne prévoit pas leurs actions; & celui qui, ſur cette ſuppoſition, nierait la préſcience de Dieu, ne nierait pas plus ſa toute-ſcience, que celui qui dirait que Dieu ne peut pas faire ce qui implique contradiction, ne nierait ſa toute-puiſſance.

Mais nous ne ſommes pas réduits à faire cette ſuppoſition; car il n'eſt pas néceſſaire que je comprenne la façon dont la préſcience divine & la liberté de l'homme s'accordent, pour ad-

mettre l'une & l'autre. Il me ſuffit d'être aſſuré que je ſuis libre, & que Dieu prévoit tout ce qui doit arriver ; car alors je ſuis obligé de conclure que ſon omni-ſcience & ſa préſcience ne gênent point ma liberté, quoique je ne puiſſe point concevoir comme cela ſe fait ; de même que lorſque je me ſuis prouvé un Dieu, je ſuis obligé d'admettre la création *ex nihilo*, quoiqu'il me ſoit impoſſible de la concevoir.

5°. Cet argument de la préſcience de Dieu, s'il avait quelque force contre la liberté de l'homme, détruirait encore également celle de Dieu ; car ſi Dieu prévoit tout ce qui arrivera, il n'eſt donc pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or, il a été démontré ci-deſſus que Dieu eſt libre ; la liberté eſt donc poſſible ; Dieu a donc pu donner à ſes créatures une petite portion de liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans Dieu eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qui lui plaît, & de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de Dieu à l'homme, eſt le pouvoir faible & limité d'opérer certains mouvemens, & de s'appliquer à quelques penſées. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte ſeulement à vouloir & à opérer certains mouvemens. Si nous étions toujours libres, nous ſerions ſemblables à Dieu. Contentons-nous donc d'un partage convenable au

rang

rang que nous tenons dans la nature : mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

LETTRE XXXII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 13 de novembre 1737.

MONSIEUR,

JE vous avoue qu'il n'eſt rien de plus trompeur que de juger des hommes ſur leur réputation ; l'hiſtoire du Czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince m'avait fait avancer. Il vous paraîtra, dans cette hiſtoire, bien différent de ce qu'il eſt dans votre imagination ; & c'eſt, ſi je peux m'exprimer ainſi, un homme de moins dans le monde réel.

Un concours de circonſtances heureuſes, des événemens favorables, & l'ignorance des étrangers, ont fait du Czar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel perſonne ne s'eſt aviſé de douter. Un ſage hiſtorien, en partie témoin de ſa vie, lève un voile indiſcret, & nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes, & avec peu de vertus. Ce n'eſt plus cet eſprit univerſel qui conçoit tout, & qui veut tout approfondir ; mais c'eſt un homme gou-

verné par des fantaiſies aſſez nouvelles, pour donner un certain éclat, & pour éblouir; ce n'eſt plus ce guerrier intrépide, qui ne craint & ne connaît aucun péril; mais un prince lâche, timide, & que ſa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ſes ſujets; un homme, enfin, qui a pouſſé le deſpotiſme auſſi loin qu'un ſouverain puiſſe le pouſſer, & dont la fortune a tenu lieu de ſageſſe: d'ailleurs, grand méchanicien, laborieux, induſtrieux, & prêt à tout ſacrifier à ſa curioſité.

Tel vous paraîtra, dans ces mémoires, le Czar Pierre I. Et, quoiqu'on ſoit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de ſe le repréſenter ainſi dépouillé de ſes grandes qualités, il eſt cependant ſûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne ſoit pleinement en état de prouver.

On peut conclure delà, qu'on ne ſaurait être aſſez ſur ſes gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu Pompée avec des yeux d'admiration dans l'Hiſtoire Romaine, le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les Lettres de Cicéron. C'eſt proprement de la faveur des hiſtoriens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce ſiècle en faveur du Czar, & leur imagination a eu la généroſité d'ajouter à ſon por-

trait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il ſe peut qu'Alexandre n'ait été qu'un brigand fameux Quinte-Curce a cependant trouvé le moyen, ſoit pour abuſer de la crédulité des peuples, ſoit pour étaler l'élégance de ſon ſtyle, de le faire paſſer, dans l'eſprit de tous les ſiècles, pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait porté. Combien d'exemples ne fourniſſent pas les hiſtoriens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes ? Mais s'ils ont donné des exemples de leur bienveillance, l'hiſtoire nous en fournit auſſi de leur haine & de leur noirceur. Rappellez-vous les différens caractères attribués à Julien, ſurnommé l'Apoſtat. La haine, la fureur, la rage de vos ſaints évêques, l'ont défiguré de façon qu'à peine ſes traits ſont reconnaiſſables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des ſiècles entiers ont eu ce prince en horreur ; tant le témoignage de ces impoſteurs a fait impreſſion ſur ces eſprits. Enfin, un ſage eſt venu qui, s'appercevant de l'artifice des moines hiſtoriens, rend ſes vertus à l'empereur Julien, & confond la calomnie des pères de votre Egliſe.

Toutes les actions des hommes ſont ſujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin ſur les bonnes, & donner aux mauvaiſes un tour qui les rende excuſables & même louables : & c'eſt la partialité ou l'im-

partialité de l'hiſtorien, qui décide le jugement du public & de la poſtérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amaſſer de plus curieux ſur l'hiſtoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits auſſi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir ſans moi ; & j'aurai le même mérite, relativement à votre ouvrage, que celui qui fournit de bons matériaux à un architecte fameux.

Ayez la bonté de remettre cette Épître à l'incomparable Émilie. J'ai conſacré ma muſe en travaillant pour elle. Je lui demande une critique ſévère pour récompenſe de mes peines; & ſi j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chûte ne peut être que glorieuſe ; ſemblable à ces illuſtres malheureux que leurs ſottiſes ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loiſir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles; & répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je ſuis pour votre ſanté. Dites-moi, du moins : Je vis, je reſpire. Vous me devez ces petits ſoins plus qu'à

perſonne, puiſque peu de perſonnes peuvent avoir pour vous autant d'eſtime que j'en ai ; & que quand même on aurait toute cette eſtime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaiſſance avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XXXIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 19 de novembre 1737.

MONSIEUR,

JE n'ai pas été le dernier à m'appercevoir des langueurs de notre correſpondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieuſement. Je m'imaginais, ou que des indiſpoſitions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicateſſe de votre tempérament n'eût cédé à la violence & à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la ſituation d'un avare qui croit ſes tréſors en un danger évident. Votre lettre vient ſur ces entrefaites : elle diſſipe non-ſeulement mes craintes, mais encore elle me fait ſentir tout le plaiſir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Être en correſpondance, c'eſt être en trafic de penſées ; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de l'eſprit & des vérités. Qui pourrait être aſſez brute, ou aſſez peu intéreſſé, pour ne pas chérir un pareil commerce ? En vérité, Monſieur, quand on vous connaît une fois, on ne ſaurait plus ſe paſſer de vous ; & votre correſpondance m'eſt devenue comme une des néceſſités indiſpenſables de la vie. Vos idées ſervent de nourriture à mon eſprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'hiſtoire du Czar Pierre I. Celui qui l'a écrite, a ignoré abſolument à quel uſage je la deſtinais. Il s'eſt imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curioſité ; & delà il s'eſt cru permis de parler, avec toute la liberté poſſible, du gouvernement & de l'état de la Ruſſie. Vous trouverez dans cette hiſtoire des vérités qui, dans le ſiècle où nous ſommes, ne ſe comportent guère avec l'impreſſion. Si je ne me repoſais entiérement ſur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuſcrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable ; autrement vous pourriez vous expoſer au reſſentiment de la cour Ruſſienne. On ne manquerait pas de me ſoupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette hiſ-

toire ; & ce ſoupçon retomberait infailliblement ſur l'auteur qui les a compilées. Cet ouvrage ne ſera pas lu ; mais tout le monde ne ſe laſſera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative eſt différente de ces vies qui ne ſont qu'un tiſſu continuel d'actions ! Un homme qui ne s'occupe qu'à penſer, peut penſer bien & s'exprimer mal ; mais un homme d'action, quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables, ne doit point agir faiblement. C'eſt une pareille faibleſſe qu'on reprochait au roi d'Angleterre, Charles II. On diſait de ce prince, qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée, & qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive ſouvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres, ſont pire qu'eux lorſqu'ils ſe trouvent dans les mêmes circonſtances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour, puiſqu'il eſt plus facile de critiquer que de faire, & de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout, les hommes ſont ſi ſujets à ſe laiſſer ſéduire, ſoit par la préſomption, ſoit par l'éclat de leur grandeur, ou ſoit par l'artifice des méchans, que leur religion peut être ſurpriſe, quand même ils auraient les intentions les plus intègres & les plus droites.

L'idée avantageuſe que vous vous faites de moi, ne ſerait-elle pas fondée ſur celles que

mon cher Céſarion vous en a données ? En vérité, on eſt bien heureux d'avoir un pareil ami. Mais ſouffrez que je vous détrompe, & que je vous faſſe voir en deux mots mon caractère, afin que vous ne vous y mépreniez plus ; à condition toutefois que vous ne m'accuſerez pas du défaut qu'avait votre défunt ami Chaulieu, qui parlait toujours de lui-même. Fiez-vous ſur ce que je vais vous dire.

J'ai peu de mérite & peu de ſavoir ; mais j'ai beaucoup de bonne volonté, & un fonds inépuiſable d'eſtime & d'amitié pour les perſonnes d'une vertu diſtinguée, & avec cela je ſuis capable de toute la conſtance que la vraie amitié exige. J'ai aſſez de jugement pour vous rendre toute la juſtice que vous méritez ; mais je n'en ai pas aſſez pour m'empêcher de faire de mauvais vers. La Henriade & vos magnifiques pièces de poéſie m'ont engagé à faire quelque choſe de ſemblable, mais mon deſſein eſt avorté ; & il eſt juſte que je reçoive le correctif de celui d'où m'était venu la ſéduction.

Rien ne peut égaler la reconnaiſſance que j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine de corriger mon Ode. Vous m'obligez ſenſiblement. Mais comment pourrais-je remettre la main à cette Ode, après que vous l'avez rendue parfaite ? & comment pourrais-je ſupporter mon bégaiement, après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ?

Si ce n'était abuſer de votre amitié, & vous dérober de ces momens que vous employez ſi utilement pour le bien du public, pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour diſtinguer les mots qui conviennent aux vers de ceux qui appartiennent à la proſe? Deſpréaux ne touche point cette matière dans ſon Art Poétique, & je ne ſache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez, Monſieur, mieux que perſonne, m'inſtruire d'un art dont vous faites l'honneur, & dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable Émilie m'anime & m'encourage à l'étude. J'implore le ſecours des deux divinités de Cirey pour m'aider à ſurmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares & mes dieux tutélaires, qui préſidez dans mon lycée & dans mon académie.

La ſublime Émilie & le divin Voltaire
Sont de ces préſens précieux
Qu'en mille ans, une fois ou deux,
Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que Céſarion qui puiſſe vous avoir communiqué les pièces de ma muſique. Je crains fort que des oreilles françaiſes n'aient guère été flattées par des ſons italiques; & qu'un art qui ne touche que le ſens de l'ouie, puiſſe plaire à des perſonnes qui trouvent tant de charmes dans des plaiſirs intellectuels. Si cependant il ſe

pouvait que ma muſique eût eu votre approbation, je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles, pourvu que vous ne vous laſſiez pas de m'inſtruire.

Je vous prie de ſaluer de ma part la divine Émilie, & de l'aſſurer de mon admiration. Si les hommes ſont eſtimables de fouler aux pieds les préjugés & les erreurs, les femmes le ſont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là, & qu'il faut qu'elles détruiſent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquiſe du Châtelet eſt louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illuſions des ſens, & d'abandonner les plaiſirs faux & paſſagers de ce monde, pour s'adonner entiérement à la recherche de la philoſophie la plus ſublime!

On ne ſaurait réfuter M. Wolf plus poliment que vous le faites. Vous rendez juſtice à ce grand homme, & vous marquez en même temps les endroits faibles de ſon ſyſtême; mais c'eſt un défaut commun à tout ſyſtême, d'avoir un côté moins fortifié que le reſte. Les ouvrages des hommes ſe reſſentiront toujours de l'humanité; & ce n'eſt pas de leur eſprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philoſophes combattront-ils l'erreur, cette hydre ne ſe laiſſe point abattre; il y paraît toujours de nouvelles têtes à meſure qu'on les a terraſſées. En un mot, le ſyſtême qui contient

le moins de contradictions, le moins d'impertinences, & les abſurdités les moins groſſières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne ſaurions exiger, avec juſtice, que meſſieurs les métaphyſiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On ſerait bien embarraſſé de faire la deſcription d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, & qui eſt inacceſſible. Auſſi ces meſſieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer; & leurs raiſonnemens, ſemblables à des toiles d'araignées, ſont d'une ſubtilité preſqu'imperceptible. Si les Deſcartes, les Locke, les Newton, les Wolf n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il eſt à croire, & l'on peut même affirmer, que la poſtérité ne ſera pas plus heureuſe que nous en ſes découvertes.

Vous avez conſidéré ces ſyſtêmes en ſage: vous en avez vu l'inſuffiſance, & vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuſes. Mais ce tréſor que je poſſédais par procuration, eſt entre les mains d'Émilie; je n'oſerais le réclamer, malgré l'envie que j'en ai; je me contenterai de vous en faire ſouvenir modeſtement pour ne pas perdre la valeur de mes droits.

En vérité, Monſieur, ſi la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur; &

votre ame devrait être immortelle, afin que Dieu pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection ſi marquée, qu'en cas d'un avenir, j'oſe vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous ſera remiſe par le miniſtère de M. Thiriot. Je voudrais non-ſeulement que mon eſprit eût des aîles pour qu'il pût ſe rendre à Cirey ; mais je voudrais encore que ce moi matériel, enfin ce véritable moi-même en eût pour vous aſſurer de vive voix, de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XXXIV.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 20 de décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu, le 12 du préſent mois, la lettre de V. A. R. du 19 novembre ; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adreſſer un paquet contenant des mémoires ſur le gouvernement du Czar Pierre I, & en même temps vous m'avertiſſez, avec votre prudence ordinaire, de l'uſage retenu que j'en dois faire. L'unique uſage que j'en ferai, Monſeigneur, ſera d'envoyer à V. A. R. l'ouvrage rédigé ſelon vos intentions, & il ne

paraîtra qu'après que vous y aurez mis le ſceau de votre approbation. C'eſt ainſi que je veux en uſer pour tout ce qui pourra partir de moi ; & c'eſt dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, ſous le couvert de M. Bork, une tragédie que je viens d'achever, & que je ſoumets à vos lumières. Je ſouhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

V. A. R. mande que le paquet contenant le mémoire du Czar, & d'autres choſes beaucoup plus précieuſes pour moi, eſt parti le 10 novembre. Voilà plus de ſix ſemaines écoulées, & je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monſeigneur, ajouter à vos bontés, celle de m'inſtruire de la voie que vous avez choiſie, & le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand V. A. R. daignera m'honorer de ſes lettres, de ſes ordres, & me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. Pidol, maître des poſtes à Trèves ; la ſeule précaution eſt de les affranchir juſqu'à Trèves ; & ſous le couvert de ce Pidol, ſerait l'adreſſe à d'Artiguy, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que V. A. R. pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adreſſe & l'entremiſe de M. Thiriot ſeraient plus commodes.

Ne vous laſſez point, Monſeigneur, d'enrichir Cirey de vos préſens. Les oreilles de madame du Châtelet ſont de tous pays, auſſi-bien que votre ame & la ſienne. Elle ſe connaît très-bien en muſique italienne ; ce n'eſt pas qu'en général elle aime la muſique de prince. Fen M. le duc d'Orléans fit un opéra déteſtable nommé Panthée. Mais, Monſeigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que V. A. R. a envoyé des vers charmans à madame de la Popelinière. Savez-vous bien, Monſeigneur, que vous êtes adoré en France ; on vous y regarde comme le jeune Salomon du nord. Encore une fois, c'eſt bien dommage pour nous que vous ſoyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au-lieu de ſujets, vivre entouré des arts & des plaiſirs, ne devoir le reſpect & l'admiration des hommes qu'à ſoi-même, cela vaudrait peut-être un royaume ; mais votre devoir eſt de rendre un jour les Pruſſiens heureux. Ah! qu'on leur porte envie!

Vous m'ordonnez, Monſeigneur, de vous préſenter quelques règles, pour diſcerner les mots de la langue françaiſe qui appartiennent à la proſe, de ceux qui ſont conſacrés à la poéſie. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût ſur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour

notre langue. Il me ſemble que les langues s'établiſſent comme les loix : de nouveaux beſoins, dont on ne s'eſt apperçu que petit à petit, ont donné naiſſance à bien des loix qui paraiſſent ſe contredire. Il ſemble que les hommes aient voulu ſe conduire & parler au haſard. Cependant, pour mettre quelqu'ordre dans cette matière, je diſtinguerai les idées, les tours & les mots poétiques.

Une idée poétique, c'eſt, comme le ſait V. A. R., une image brillante ſubſtituée à l'idée naturelle de la choſe dont on veut parler ; par exemple, je dirai en proſe : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux & plein de talens, qui déteſte l'envie & le fanatiſme.* Je dirai en vers :

O Minerve ! ô divine Aſtrée !
Par vous ſa jeuneſſe inſpirée
Suivit les Arts & les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatiſme farouche
Sous ſes pieds tombent abattus.

Un tour poétique, c'eſt une inverſion que la proſe n'admet point. Je ne dirai point en proſe : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je dirai en vers :

Tel, & moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les eaux, aux aquilons mutins,

Le deſtin de la terre & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar à la tempête oppoſait ſa fortune.

Ce Céſar à la ſixième ligne eſt un tour purement poétique, & en proſe je commencerais par Céſar.

Les mots uniquement réſervés pour la poéſie, j'entends la poéſie noble, ſont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en proſe *courſiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carroſſe, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *faſtes* pour regiſtre, *naguère* pour depuis peu, &c.

A l'égard du ſtyle familier, ce ſont à peu-près les mêmes termes qu'on emploie en proſe & en vers. Mais j'oſerai dire que je n'aime point cette liberté qu'on ſe donne ſouvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épitre, dans une ſatyre, non-ſeulement les ſtyles différens, mais encore les langues différentes; par exemple, celle de Marot & celle de nos jours. Cette bigarrure me déplait autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de Calot & les charges de Téniers avec des figures de Raphaël. Il me ſemble que ce mêlange gâte la langue, & n'eſt propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs,

D'ailleurs, Monſeigneur, l'uſage & la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à V. A. R. que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la Métaphyſique de M. Wolf, il me paraît preſqu'en tout dans les principes de Leibnitz. Je les regarde tous deux comme de très-grands philoſophes ; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient ſujets à ſe tromper. Tel qui remarque leurs fautes eſt bien loin de les valoir : car un ſoldat peut très-bien critiquer ſon général, ſans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monſeigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquiſe du Châtelet, pénétrée d'admiration pour votre perſonne, mêle ſes reſpects aux miens. C'eſt avec ces ſentimens, & ceux de la plus reſpectueuſe & tendre reconnaiſſance, que je ſuis pour toute ma vie, &c.

LETTRE XXXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

VOtre Alteſſe Royale a dû recevoir une réponſe de madame la marquiſe du Châtelet par la voie de M. Plet ; mais comme M. Plet ne nous accuſe ni la réception de cette lettre, ni celle d'un aſſez gros paquet que je lui avais adreſſé, huit jours auparavant, pour V. A. R., je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de M. Thiriot.

Je vous avais mandé, Monſeigneur, que j'avais du premier coup-d'œil donné la préférence à l'*Épître ſur la retraite*, à cette deſcription aimable du loiſir occupé dont vous jouiſſez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'Épître à Peſne, & tout y reſpire le bon goût. C'eſt le peintre de la raiſon qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous aſſurer, Monſeigneur, que les ſix derniers vers, par exemple, ſont un chef-d'œuvre.

Abandonne tes ſaints entourés de rayons ;
Sur des ſujets brillans exerce tes crayons ;
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Grâces demi-nues ;
Et ſouviens-toi toujours, que c'eſt au ſeul Amour
Que ton art ſi charmant doit ſon être & le jour.

C'eſt ainſi que Deſpréaux les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre, Monſeigneur, à ignorer ce que vous valez.

L'Épître à M. Duhan eſt bien digne de vous : elle eſt d'un eſprit ſublime & d'un cœur reconnaiſſant. M. Duhan a élevé apparemment V. A. R. Il eſt bien heureux, & jamais prince n'a donné une telle récompenſe. Je m'apperçois, en liſant tout ce que vous avez daigné m'envoyer, qu'il n'y a pas une ſeule penſée fauſſe. Je vois, de temps en temps, de petits défauts de la langue, impoſſibles à éviter : car, par exemple, comment auriez-vous deviné que *nourricier* eſt de trois ſyllabes & non pas de quatre ? que *aient* eſt d'une ſyllabe & non pas de deux. Ce n'eſt pas vous qui avez fait notre langue ; mais c'eſt vous qui penſez : *Sapere eſt principium & fons.* Un eſprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuſer à faire des vers français & de la muſique italienne : vous ſaiſiſſez le goût de l'un & de l'autre. Vous vous connaiſſez très-bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il eſt impoſſible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne faſſe le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ſerez ſur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; vous régnerez comme vous penſez & comme vous écrivez.

Si V. A. R. s'écarte un peu de la vérité, ce n'eſt que dans les éloges dont elle me comble ; & cette erreur ne vient que de ſa bonté.

L'Épître que vous daignez m'adreſſer, Monſeigneur, eſt une bien belle juſtification de la poéſie, & un grand encouragement pour moi. Les cantiques de Moïſe, les oracles des païens, tout y eſt employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers ſont le plus grand éloge qu'on ait fait de la poéſie. Il n'eſt pas bien ſûr que Moïſe ſoit l'auteur des deux beaux cantiques ; ni que le meurtrier d'Urie, l'amant de Bethzabée, le roi traître aux Philiſtins & aux Iſraélites, &c. ait fait ſes pſeaumes ; mais il eſt ſûr que l'héritier de la monarchie de Pruſſe fait de très-beaux vers français.

Si j'oſais éplucher cette Épître (& il le faut bien, car je vous dois la vérité) je vous dirais, Monſeigneur, que *trompette* ne rime point à *tête*, parce que *tête* eſt long & que *pette* eſt bref, & que la rime eſt pour l'oreille & non pour les yeux. *Défaites*, par la même raiſon, ne rime point avec *conquêtes ; quêtes* eſt long, *faites* eſt bref. Si quelqu'un voyait mes lettres, il dirait : Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves & de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne deſcendre à tout. Quand ce prince fait la revue de ſon régiment, il examine le fourniment du ſoldat. Le grand homme ne néglige rien ; il

gagnera des batailles dans l'occaſion, il ſignera le bonheur de ſes ſujets, de la même main dont il rime des vérités.

Venons à l'Ode (*a*) : elle eſt infiniment ſupérieure à ce qu'elle était ; & je ne ſaurais revenir de ma ſurpriſe, qu'on faſſe ſi bien des odes françaiſes au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un Français qui feſait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé Regnier ; mais il avait été long-temps en Italie ; & vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'exiſtence*, il faut dire *je n'euſſe ;* & *la ſageſſe avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaiſon, que quand ſon participe eſt conſidéré comme adjectif. Voici qui eſt encore bien pédant ; mais j'en ai déjà demandé pardon, & vous voulez ſavoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la perſonne que vous avez aimée*, parce que *aimée* eſt comme un adjectif de la perſonne. On dira *la ſageſſe dont votre ame eſt pourvue*, par la même raiſon ; mais on doit dire : *Dieu a pourvu à former un prince qui, &c.*

Ta clémence infinie,
Dans aucun ſens ne ſe dénie.

Dénie ne peut pas être employé pour dire *ſe*

(*a*) Voyez cette Ode ci-devant tome IX, page 285.

dément ; le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuſer.*

Si tu me condamne à périr ;

il faut abſolument dire : *Si tu me condamnes.*

Tel qui n'eſt plus ne peut ſouffrir.

Tel ſignifie toujours, en ce ſens, un nombre d'hommes qui fait une choſe, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'eſt une affaire commune à tous les hommes ; il faut mettre : *Qui n'eſt plus ne ſaurait ſouffrir*, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Prince Royal.

RÉPONSE SUR LE CHAPITRE DE LA LIBERTÉ.

Berlin, ce 26 de décembre 1737.

MONSIEUR,

J'Ai été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres, cette poſte m'en ayant apporté deux à la fois, auxquelles je vous répondrai ſelon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus ſurpris que celle du 24 octobre, où vous me marquez l'alarme que M. Thiriot vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille ſur tout ce qu'on vous écrit, puiſque vous n'êtes point du tout ſoupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi, ni même d'en avoir eu connaiſſance. Je vous expoſerai, en peu de mots,

l'affaire dont il s'agit, qui, dans le fond, n'eſt qu'une bagatelle mépriſable, & aucunement digne de conſidération. Il y a un an qu'on vendit ici, ſous le manteau, un libelle diffamatoire, attaquant la perſonne du roi, ſous le titre de *Dom Quichotte au chevalier des Cignes*. Les vers en ſont paſſables, mais ce ne ſont que des injures rimées. Le ſens contient la bile la plus venimeuſe qui fût jamais. C'eſt un tiſſu d'anecdotes coufues avec toute la malignité poſſible, & brodées d'une manière abominable. Le roi a vu cette pièce; mais ſenſible uniquement à la vraie gloire & à l'approbation des gens de bien, il a ſouverainement mépriſé l'auteur & la production. On s'eſt contenté d'en défendre la vente ſous de grièves peines. De plus, on n'ignore pas où cette pièce a été fabriquée. On ſait que l'auteur infâme eſt de ces écrivains mercenaires que l'animoſité d'une cour étrangère a incités au crime; mais il eſt trop au-deſſous d'un roi de s'amuſer à punir un miſérable. Si le Créateur voulait lancer ſon tonnerre ſur chaque reptile qui, en ſa frénéſie, pouſſe l'audace juſqu'à le blaſphémer, des nuages épais couvriraient continuellement la ſurface de la terre, & les foudres ne ceſſeraient de gronder dans les cieux. Croyez-vous, Monſieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir des ſoupçons injurieux qu'on aurait conçus contre vous, ſi le fait avait exiſté? Vous me connaiſſez bien

mal, & vous n'avez qu'une faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai pris ſur moi le ſoin de votre réputation. Je fais ici l'office de votre renommée. Vous m'entendez, & vous comprenez bien que je ne prétends dire autre choſe, ſinon, que je me ſuis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, & contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps; & j'emploie argumens, exemples, & vos ouvrages même pour vous faire des proſélytes. Je peux me flatter d'avoir aſſez bien réuſſi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monſieur, de vous tranquilliſer déſormais, & d'attendre que je vous donne le ſignal pour prendre l'alarme.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont Thiriot fait mention n'eſt point de mon régiment, & paſſe dans l'armée pour un homme peu véridique; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout ſujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la métaphyſique ſur la liberté, & je ſuis mortifié de vous dire que je ne ſuis pas entiérement de votre ſentiment. Je fonde mon ſyſtême ſur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaiſſances qu'on peut acquérir par le raiſonnement. Cela poſé, je fais mes efforts pour connaître de Dieu tout ce qui m'eſt poſſible, à quoi la

voie de l'analogie ne m'eſt pas d'un faible ſecours. Je vois premiérement qu'un Être créateur doit être ſage & puiſſant. Comme ſage, il a voulu, dans ſon intelligence éternelle, le plan du monde; & comme tout-puiſſant, il l'a exécuté.

Delà, il s'enſuit néceſſairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent. Si tous les événemens y concourent, il faut que tous les hommes agiſſent conformément au deſſein du Créateur, & qu'ils ne ſe déterminent à toutes leurs actions que ſuivant les loix immuables de ſes deſſeins, auxquelles ils obéiſſent en les ignorant; ſans quoi Dieu ſerait ſpectateur oiſif de la nature. Le monde ſe gouvernerait ſuivant le caprice des hommes; & celui dont la puiſſance a formé l'univers ſerait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puiſqu'il faut opter entre faire un être paſſif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de Dieu. Il eſt plus naturel que ce Dieu faſſe tout, & que l'homme ſoit l'inſtrument de ſa volonté, que de ſe figurer un Dieu qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour enſuite reſter les bras croiſés, & aſſervir ſa volonté & ſa puiſſance à la bizarrerie de l'eſprit humain. Il me ſemble voir un Américain ou quelque ſauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira

que l'aiguille qui montre les heures a la liberté de ſe tourner d'elle-même, & il ne ſoupçonnera pas ſeulement qu'il y a des reſſorts cachés qui la font mouvoir; bien moins encore, que l'horloger l'a faite à deſſein qu'elle faſſe préciſément le mouvement auquel elle eſt aſſujettie. Dieu eſt cet horloger. Les reſſorts dont il nous a compoſés ſont infiniment plus ſubtils, plus déliés & plus variés que ceux de la montre. L'homme eſt capable de beaucoup de choſes; & comme l'art eſt plus caché en nous, & que le principe qui nous meut eſt inviſible, nous nous attachons à ce qui frappe le plus nos ſens, & celui qui fait jouer tous ces reſſorts échappe à nos faibles yeux; mais il n'a pas moins eu intention de nous deſtiner préciſément à ce que nous ſommes. Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions ſe rapportaſſent à un tout, qui eſt le ſoutien de la ſociété, & le bien de la totalité du genre-humain.

Lorſqu'on regarde les objets ſéparément, il peut arriver qu'on en conçoive des idées bien différentes, que ſi on les enviſageait avec tout ce qui a relation avec eux On ne peut juger d'un édifice par un aſtragale: mais lorſqu'on conſidère tout le reſte du bâtiment, alors on peut avoir une idée préciſe & nette des proportions & des beautés de l'édifice. Il en eſt de même des ſyſtêmes philoſophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui

n'a point de fondement ; & qui, par conſéquent, s'écroule de ſoi-même. Ainſi, dès qu'on avoue qu'il y a un Dieu, il faut néceſſairement que ce Dieu ſoit de la partie du ſyſtême, ſans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout-à-fait. Le nom de Dieu, ſans l'idée de ſes attributs, & principalement ſans l'idée de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de ſa préſcience, eſt un ſon qui n'a aucune ſignification, & qui ne ſe rapporte à rien abſolument.

J'avoue qu'il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, entaſſer ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé & de plus majeſtueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'eſt que cet Être créateur, cet Être éternel, cet Être tout-puiſſant, &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans ſon immenſité, que de renoncer à ſa connaiſſance, & à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de Dieu, votre ſyſtême ſerait l'unique que j'adopterais ; mais comme il eſt certain que ce Dieu eſt, on ne ſaurait aſſez mettre de choſes ſur ſon compte. Après quoi il reſte encore à vous dire que comme tout eſt fondé, ou bien comme tout a ſa raiſon dans ce qui l'a précédé, je trouve la raiſon du tempérament & de l'humeur de chaque homme dans la méchanique de ſon corps. Un homme emporté a la bile facile à émouvoir ; un miſanthrope a l'hypocondre enflé ; le bu-

veur, le poulmon ſec ; l'amoureux, le tempérament robuſte, &c. Enfin, comme je trouve toutes ces choſes diſpoſées de cette façon dans notre corps, je conjecture delà qu'il faut néceſſairement que chaque individu ſoit déterminé d'une façon préciſe, & qu'il ne dépend point de nous de ne point être du caractère dont nous ſommes. Que dirai-je des événemens qui ſervent à nous donner des idées, & à nous inſpirer des réſolutions ? comme, par exemple, le beau temps m'invite à prendre l'air ; la réputation d'un homme de bon goût, qui me recommande un livre, m'engage à le lire ; ainſi du reſte. Si donc on ne m'avait jamais dit qu'il y eût un Voltaire au monde ; ſi je n'avais pas lu ſes excellens ouvrages ; comment eſt-ce que ma volonté, cet agent libre, aurait pu me déterminer à lui donner toute mon eſtime ? En un mot, comment eſt-ce que je puis vouloir une choſe ſi je ne la connais pas ?

Enfin, pour attaquer la liberté dans ſes derniers retranchemens, comment eſt-ce qu'un homme peut ſe déterminer à un choix ou à une action, ſi les événemens ne lui en fourniſſent l'occaſion ? & ces événemens, qui eſt-ce qui les dirige ? ce ne peut être le haſard, puiſque le haſard eſt un mot vide de ſens. Ce ne peut donc être que Dieu. Si donc Dieu dirige les événemens ſelon ſa volonté, il dirige auſſi & gouverne néceſſairement les hommes : & c'eſt

ce principe qui eſt la baſe & comme le fondement de la Providence divine, & qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble, & la plus magnifique idée qu'une créature auſſi bornée que l'homme peut ſe former d'un Être auſſi immenſe que l'eſt le Créateur. Ce principe me fait connaître en Dieu un être infiniment grand & ſage, n'étant point abſorbé dans les plus grandes choſes, & ne s'aviliſſant point dans les plus petits détails. Quelle immenſité n'eſt pas celle d'un Dieu qui embraſſe généralement toutes choſes, & dont la ſageſſe a préparé, dès le commencement du monde, ce qu'il a exécuté à la fin des temps? Je ne prétends pas cependant meſurer les myſtères de Dieu ſelon la faibleſſe des conceptions humaines. Je porte ma vue auſſi loin que je puis ; mais ſi quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font appercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuſe penſée de ſuivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes ; cela ſe peut, je n'en diſconviens pas. Mais ſi le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot, je ſuis ſûr que tout homme ſenſé reconnaîtrait la puiſſance du roi Louis XV ſupérieure à l'autre. A plus forte raiſon devons-nous nous déclarer pour la puiſſance de Dieu, qui ne peut, en aucune façon, entrer en ligne de comparaiſon avec ces

êtres fugitifs que le temps produit, dont le ſort ſe joue, & que le temps détruit après une durée courte & paſſagère.

Lorſque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaiſſance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaiſſez la théorie & la pratique : en un mot, il vous eſt facile de diſcourir ſavamment de vous-même. Il eſt certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la ſociété. Le principe primitif de la vertu eſt l'intérêt (que cela ne vous effraie point) puiſqu'il eſt évident que les hommes ſe détruiraient les uns les autres, ſans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des fauſſaires, des meurtriers : ils couvrent toute la face de la terre ; & ſans les loix qui répriment le vice, chaque individu s'abandonnerait à l'inſtinct de la nature, & ne penſerait qu'à ſoi. Pour réunir tous ces intérêts particuliers, il fallait trouver un tempérament pour les contenter tous ; & l'on convint que l'on ne ſe déroberait point réciproquement ſon bien, qu'on n'attenterait point à la vie de ſes ſemblables, & qu'on ſe prêterait mutuellement à tout ce qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux, de ces ames bien nées qui aiment la vertu pour l'amour d'elle-même ; leur cœur eſt ſenſible au plaiſir qu'il y a de bien faire.

Il vous importe peu de ſavoir que l'intérêt ou le bien de la ſociété demandent que vous ſoyez vertueux. Le Créateur vous a heureuſement formé de façon que votre cœur n'eſt point acceſſible aux vices ; & ce Créateur ſe ſert de vous comme d'un organe, comme d'un inſtrument, comme d'un miniſtre, pour rendre la vertu plus reſpectable & plus aimable au genre-humain. Vous avez voué votre plume à la vertu, & il faut avouer que c'eſt le plus grand préſent qui lui ait jamais été fait. Les temples, que les Romains lui conſacrèrent ſous divers titres, ſervaient à l'honorer ; mais vous lui faites des diſciples. Vous travaillez à lui former des ſujets, & donnez un exemple, par votre vie, de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la Philoſophie de Newton & l'Hiſtoire de Louis XIV, qui, avec Céſarion, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre & l'amour ont empêché mon petit ambaſſadeur de me joindre plus tôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieuſement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon ſentiment, avec toute la franchiſe poſſible, ſur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer : c'eſt la marque la plus manifeſte que je puiſſe vous donner de l'eſtime que j'ai pour vous. Si je vous expoſe mes doutes, ce n'eſt point par arrogance, ce n'eſt point non plus que j'aie une haute opinion de

mon habileté ; mais c'eſt pour découvrir la vérité. Mes doutes ſont des interrogations, afin d'être plus fonciérement inſtruit, & pour éviter tous les obſtacles qui pourraient ſe rencontrer dans une matière auſſi épineuſe qu'eſt celle de la métaphyſique.

Ce ſont-là les raiſons qui m'obligent à ne vous jamais déguiſer mes ſentimens. Il ſerait à ſouhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité ; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter ! Une malheureuſe préſomption, une pernicieuſe idée d'infaillibilité, une funeſte habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne ſauraient ſouffrir que l'écho de leurs penſées ; & ils pouſſent la tyrannie, juſqu'à vouloir gouverner auſſi deſpotiquement ſur les penſées & ſur les opinions, que les Ruſſes peuvent gouverner une troupe de ſerviles eſclaves. Il n'y a que la ſeule vertu qui ſoit digne d'entendre la vérité. Puiſque le monde aime l'erreur, & qu'il veut ſe tromper, il faut l'abandonner à ſon mauvais deſtin ; & c'eſt, ſelon moi, l'hommage le plus flatteur qu'on puiſſe rendre à quelqu'un, que de lui découvrir ſans crainte le fond de ſes penſées. En un mot, oſer contredire un auteur, c'eſt rendre un hommage tacite à ſa modération, à ſa juſtice & à ſa raiſon.

Vous me faites naître des eſpérances charmantes. Il ne vous ſuffit pas de m'inſtruire des

matières

matières les plus profondes ; vous penſez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il eſt ſûr que le Ciel me devait, pour mon bonheur, un homme de votre mérite. Vous ſeul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à préſent une bonne quantité de mes vers, que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poéſie à la paſſion ; mais j'ai trop d'obſtacles à vaincre pour faire quelque choſe de paſſable. Je ſuis étranger ; je n'ai point l'imagination aſſez vive, & toutes bonnes choſes ont été dites avant moi. Pour à préſent, il en eſt de moi comme des vignes, qui ſe reſſentent toujours du terroir où elles ſont plantées. Il ſemble que celui de Rémusberg eſt aſſez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la proſe.

Vous voudrez bien aſſurer l'incomparable Émilie de toute mon eſtime : elle a déſarmé mon courroux par le morceau de votre métaphyſique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à préſent comme je déſirais qu'elle fût.

Il ſerait ſuperflu de vous répéter les aſſurances de mon eſtime & de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainſi que de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XXXVII.

De M. de Voltaire.

Ce 23 janvier 1738.

MONSEIGNEUR,

JE reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendreſſe, & d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs ; le ſecond article eſt un ouvrage bien fort de métaphyſique. On croirait que cette lettre eſt de M. Leibnitz, ou de M. Wolf à quelqu'un de ſes amis, mais elle eſt ſignée *Féderic.* C'eſt un des prodiges de votre ame, Monſeigneur ; V. A. R. remplit avec moi tout ſon caractère. Elle me lave d'une calomnie ; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, & elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphyſique, pour oſer combattre contre les Leibnitz, les Wolf, les Fréderic. Me voilà, comme Ajax, ferraillant dans l'obſcurité ; & je vous crie : Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous !

Mais avant d'oſer entrer en lice, je vais faire tranſcrire, pour mettre dans un paquet, deux Épîtres qui ſont le commencement d'une eſpèce de ſyſtême de morale que j'avais commencé il y a un an. Il y a quatre Épîtres de

faites. Voici les deux premières. L'une roule ſur l'égalité des conditions, l'autre ſur la liberté. Cela eſt peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête preſque couronnée que les hommes ſont égaux, & d'envoyer des injures rimées, contre les partiſans du *fatum*, à un philoſophe qui prête un appui ſi puiſſant à ce ſyſtême de la néceſſité abſolue.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien V. A. R. eſt bonne. Elle ne gêne point les conſciences. Elle permet qu'on diſpute contre elle ; c'eſt l'ange qui daigne lutter contre Iſraël. J'en reſterai boîteux, mais n'importe ; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois auſſi fermement, que je crois qu'une ame comme la vôtre ſerait également bien par-tout. Votre deviſe eſt :

Nave ferar magnâ, & parvâ ferar unus & idem.

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons ſi les Clarke, les Locke, les Newton me doivent éclairer ; ou ſi les Leibnitz, princes ou non, doivent être ma lumière. On ne peut, certainement, rien de plus fort que tout ce que dit V. A. R. pour prouver la néceſſité abſolue. Je vois d'abord que V. A. R. eſt dans l'opinion de la raiſon ſuffiſante de Mrs. Leibnitz & Wolf. C'eſt une

idée très-belle, c'eſt-à-dire, très-vraie ; car enfin, il n'y a rien qui n'ait ſa cauſe, rien qui n'ait une raiſon de ſon exiſtence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

I. Qu'entends-je par liberté ? le pouvoir de penſer & d'opérer des mouvemens en conſéquence. Pouvoir très-borné, comme toutes mes facultés.

II. Eſt-ce moi qui penſe & qui opère des mouvemens ? eſt-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'eſt moi, je ſuis libre ; car être libre, c'eſt agir. Ce qui eſt paſſif n'eſt point libre. Eſt-ce un autre qui agit pour moi ? je ſuis trompé par cet autre, quand je crois être agent.

III. Quel eſt cet autre qui me tromperait ? Ou il y a un Dieu ou non. S'il eſt un Dieu, c'eſt lui qui me trompe continuellement. C'eſt l'Être infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui, ſans raiſon ſuffiſante, s'occupe éternellement d'erreurs oppoſées directement à ſon eſſence qui eſt la vérité.

S'il n'y a point de Dieu, qui eſt-ce qui me trompe ? eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence ?

IV. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut néceſſairement prouver qu'elle eſt impoſſible. Cela

me paraît inconteſtable. Voyons comme elle ſerait impoſſible.

V. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons ; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même une contradiction dans les termes, comme un quarré long eſt une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Être infini & créateur eſt libre ; & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de ſon attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

VI. Si Dieu n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent : donc il n'eſt pas Dieu. Or, s'il eſt libre & tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

VII. On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui ; & que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds à cela deux choſes : 1°. C'eſt que Dieu fait lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il feſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus. 2°. Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages ; & que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de li-

berté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie, puiſqu'elle-même eſt un effet de ſa puiſſance infinie.

VIII. On objecte que nous ſommes emportés quelquefois malgré nous; & je réponds: Donc nous ſommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'ame.

IX. On ajoute que l'aſſentiment de notre eſprit eſt néceſſaire, que la volonté ſuit cet aſſentiment; donc, dit-on, on veut & on agit néceſſairement. Je réponds qu'en effet on déſire néceſſairement; mais déſir & volonté ſont deux choſes très-différentes, & ſi différentes, qu'un homme ſage veut & fait ſouvent ce qu'il ne déſire pas. Combattre ſes déſirs eſt le plus bel effet de la liberté; & je crois qu'une des grandes ſources du mal-entendu qui eſt entre les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté & le déſir.

X. On objecte que, ſi nous étions libres, il n'y aurait point de Dieu; je crois, au contraire, que c'eſt parce qu'il y a un Dieu que nous ſommes libres. Car ſi tout était néceſſaire; ſi ce monde exiſtait par lui-même, d'une néceſſité abſolue (ce qui fourmille de contradictions), il eſt certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés néceſſairement enſemble: donc il n'y aurait alors aucune liberté; donc ſans Dieu point de liberté. Je ſuis

bien ſurpris des raiſonnemens échappés, ſur cette matière, à l'illuſtre M. Leibnitz.

XI. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté, eſt l'impoſſibilité d'accorder avec elle la préſcience de Dieu. Et quand on me dit: Dieu ſait ce que vous ferez dans vingt ans; donc ce que vous ferez dans vingt ans eſt d'une néceſſité abſolue; j'avoue que je ſuis à bout, que je n'ai rien à répondre, & que tous les philoſophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préſcience de Dieu, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que Dieu peut fort bien ignorer les futurs contingens, à peu-près, s'il m'eſt permis de parler ainſi, comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils ſoutiennent que non-ſeulement ce ne ſerait point une imperfection dans une Être ſuprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres; & qu'au contraire, il ſemble plus digne de l'Être ſuprême de créer des êtres ſemblables à lui; ſemblables, dis-je, en ce qu'ils penſent, qu'ils veulent & qu'ils agiſſent, que de créer ſimplement des machines.

Ils ajouteront que Dieu ne peut faire des contradictions; & que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire

ſes créatures, & à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour & le contre. Car, diront-ils, la liberté conſiſte à pouvoir agir ou ne pas agir : donc, ſi Dieu ſait préciſément que l'un des deux arrivera, l'autre dès-lors devient impoſſible ; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté : donc, ſelon eux, en admettant la préſcience, ce ſerait une contradiction dans les termes.

Enfin ils ſoutiendront que Dieu doit ignorer ce qu'il eſt de ſa nature d'ignorer ; & ils oſeront dire qu'il eſt de ſa nature d'ignorer tout futur contingent, & qu'il ne doit point ſavoir ce qui n'eſt pas.

Ne ſe peut-il pas très-bien faire, diſent-ils, que du même fonds de ſageſſe dont Dieu prévoit à jamais les choſes néceſſaires, il ignore auſſi les choſes libres ? en ſera-t-il moins le créateur de toutes choſes, & des agens libres, & des êtres purement paſſifs ?

Qui nous a dit, continueront-ils, que ce ne ſerait pas une aſſez grande ſatisfaction pour Dieu de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agiſſent librement ? Ce plaiſir, toujours nouveau, de voir comment ſes créatures ſe ſervent à tous momens des inſtrumens qu'il leur a donnés, ne vaut-il pas bien cette éternelle & oiſive contemplation de ſoi-même, aſſez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne.

On objecte à ces raiſonneurs-là, que Dieu voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eſt un inſtant leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourrait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire que Dieu prévoit nos actions libres, à peu près comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra, dans une telle occaſion, un homme dont il connaît le caractère? La différence ſera qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que Dieu prévoit avec une ſagacité infinie. C'eſt le ſentiment de Clarke.

J'avoue que tout cela me paraît très-haſardé, & que c'eſt un aveu, plutôt qu'une ſolution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monſeigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de Dieu; & comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création & la providence, je crois néanmoins la création & la providence, auſſi je me crois libre (juſqu'à un certain point s'entend) malgré les puiſſantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à V. A. R., non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines,

mais comme à un être des plus libres & des plus ſages que Dieu ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monſeigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne ſe gouvernent point par leurs principes ; mais votre ame paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté & de grandeur, qui agit comme il penſe.

Daignez, au nom de l'humanité, penſer que nous avons quelque liberté ; car ſi vous croyez que nous ſommes de pures machines, que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices? de quel prix ſeront les grandes actions que vous ferez ? quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que V. A. R. prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous? Quoi ! le plus généreux, le plus tendre, le plus ſage des hommes verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner ſur le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir ! Non, Monſeigneur, votre ame eſt trop noble pour ſe priver ainſi de ſon plus beau partage.

Pardonnez à mes argumens, à ma morale, à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en diſant tout cela. Non, je crois l'avoir écrit très-librement, & c'eſt pour cette

liberté que je demande pardon. Madame la marquiſe du Châtelet joint toujours ſes reſpects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien, celle-ci eſt d'un mauvais métaphyſicien; mais toutes ſeront d'un homme éternellement attaché à votre perſonne. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Prince Royal.

Potsdam, ce 19 de janvier 1738.

MONSIEUR,

J'Eſpère que vous aurez reçu à préſent les mémoires ſur le gouvernement du Czar Pierre, & les vers que je vous ai adreſſés. Je me ſuis ſervi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé Pletz, qui eſt à Lunéville, & qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plutôt à cauſe de quelques abſences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occaſion.

Je ſais que je ne riſque rien en vous confiant des pièces ſecrètes & curieuſes. Votre diſcrétion & votre prudence me raſſurent ſur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'uſage que vous devez faire de ces mémoires ſur la Moſcovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la néceſſité où l'on eſt d'employer quelques ménagemens en traitant

des matières de cette délicateſſe. La plupart des princes ont une paſſion ſingulière pour les arbres généalogiques : c'eſt une eſpèce d'amour-propre qui remonte juſqu'aux ancêtres les plus reculés, qui les intéreſſe à la réputation non-ſeulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oſer leur dire qu'il y a, parmi leurs prédéceſſeurs, des hommes peu vertueux, & par conſéquent fort mépriſables, c'eſt leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais ; & malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le ſanctuaire de leur hiſtoire, & de divulguer l'opprobre de leur maiſon. Si cette délicateſſe s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raiſons valables pour leur inſpirer un zèle auſſi ardent ; mais de prétendre que cinquante ou ſoixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'eſt renfermer la vertu dans une ſeule famille, & faire une grande injure au genre-humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois aſſez inconſidérément, en préſence d'une perſonne, que monſieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier : il ſe trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé ſi librement étoit le couſin-germain de l'autre, qui s'en formaliſa beaucoup. J'en demandai la raiſon, on m'en éclaircit, & je fus obligé de paſſer par-tout un

détail généalogique, pour reconnaître en quoi consistait ma sottise. Il ne me restait d'autre ressource qu'à sacrifier à la colère de celui que j'avais offensé tous mes parens qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort ; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, & que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si griévement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parens, à quel emportement un souverain ne se livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, & dont il tient toute sa grandeur ?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter ; &, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de Molière lui rendait, lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentimens sur la tragédie de Mérope qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre & des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'Alzire. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je marque.

J'essayerai de la voie de Trèves, selon que

vous me le marquez, & j'eſpère que vous aurez ſoin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey, & d'avertir le maître des poſtes du ſoin qu'il doit prendre de cette correſpondance.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ferait pas déſagréable de recevoir quelques pièces de muſique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de perſonnes vous avez pour l'exécution, afin que, ſachant leur nombre, & en quoi conſiſtent leurs talens, je puiſſe vous envoyer des pièces propres à leur uſage. Je vous enverrais la Le Couvreur en cantate,

Quoi ! ces lèvres charmantes, &c.

mais je crains de réveiller en vous le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus. Il faut, au contraire, arracher l'eſprit de deſſus des objets lugubres. Notre vie eſt trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Auſſi ne vous enverrai-je que de la muſique joyeuſe.

L'indiſcret Thiriot a trompetté dans les quatre parties du monde que j'avais adreſſé une lettre en vers à madame de la Popelinière. Si ces vers avaient été paſſables, ma vanité n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vîte ; mais la vérité eſt qu'ils ne valent rien. Je me ſuis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être eſtimé des gens de bien, je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité & de l'ambition des hommes ; mais je ſens trop que ſi je n'étais pas prince, je ſerais bien peu de choſe. Votre mérite vous ſuffit pour être eſtimé, pour être envié, & pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries & des revenus, pour attirer ſur moi le regard des hommes.

Ah ! mon cher ami, que vous avez raiſon d'être ſatisfait de votre ſort ! Un grand prince étant au moment de tomber entre les mains de ſes ennemis, vit ſes courtiſans en pleurs, & qui ſe déſeſpéraient autour de lui ; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand ſens : *Je ſens à vos larmes que je ſuis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaiſſance pour toutes les peines que je vous coûte ? Vous m'inſtruiſez ſans ceſſe, vous ne vous laſſez point de me donner des préceptes ! En vérité, Monſieur, je ſerais bien ingrat ſi je ne ſentais pas tout ce que vous faites pour moi. Je m'appliquerai à préſent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner ; & je vous prierai encore de ne vous point laſſer à force de me corriger.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les

Français, ſi amateurs des nouveautés, reſſuſcitaient de nos jours le langage antique de Marot. Il eſt certain que la langue françaiſe n'était pas, à beaucoup près, auſſi polie qu'elle l'eſt à préſent. Quel plaiſir une oreille bien née peut-elle trouver à des ſons rudes, comme le ſont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la choſe publique*, *accoutremens*, &c. &c.

On trouverait étrange à Paris ſi quelqu'un y paraiſſait vêtu comme du temps de Henri IV, quoique cet habillement pût être tout auſſi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler & qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus ſouffrir? & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que cette langue eſt peu entendue à préſent, que celle qu'on parle de nos jours eſt beaucoup plus correcte & beaucoup meilleure, qu'elle eſt ſuſceptible de toute la naïveté de celle de Marot, & qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'oſera jamais prétendre. Ce ſont-là, ſelon moi, des effets du mauvais goût & de la bizarrerie des caprices. Il faut avouer que l'eſprit humain eſt une étrange choſe.

Me voilà ſur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, & pour reprendre la philoſophie, l'hiſtoire, la poéſie & la muſique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains; elle sèche trop l'eſprit. Nous

autres

autres Allemands ne l'avons que trop ſec ; c'eſt un terrein ingrat qu'il faut cultiver, arroſer ſans ceſſe pour qu'il produiſe.

Aſſurez la marquiſe du Châtelet de toute mon eſtime ; dites à Émilie que je l'admire au poſſible. Pour vous, Monſieur, vous devez être perſuadé de l'eſtime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous eſtimerai tant que je vivrai, étant avec ces ſentimens d'amitié que vous ſavez inſpirer à tous ceux qui vous connaiſſent, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XXXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, janvier 1738.

MONSEIGNEUR,

JE reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de V. A. R., l'un venant par la voie de M. Thiriot, l'autre par celle de M. Pletz, capitaine dans votre régiment, qui m'adreſſe ſon paquet de Lunéville. C'eſt par ce même M. Pletz que j'ai l'honneur de faire réponſe à V. A. R., le même jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai paſſé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, & la proſe très-inſtructive ſur la Ruſſie.

Soyez bien sûr, Monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, & que nous aimons mieux quatre rimes signées *Féderic*, que tout le détail de l'empire des Russes, & que l'Histoire universelle. Ce n'est pas parce que ces vers louent Émilie & moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, & du meilleur ton du monde. Madame du Châtelet, qui jusqu'à présent n'a été que philosophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je suis si plein de vos présens, Monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup-d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes, qui est un parallèle de votre vie retirée & libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose; dites-moi si je me trompe, c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie, l'aisance, les grâces: il me paraît de plus que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il est plein de cette liberté & de ces agrémens que vous répandez dans

la ſociété qui a l'honneur de vous entourer. Ce ſtyle ne ſent point le travail d'un homme trop occupé de la poéſie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre ; mais celui-ci ſera le ſaint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, & qui ſont les fautes des doigts & non de l'eſprit. Par exemple :

J'auſe profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'auſe* pour *j'oſe*, & *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, &c. Vous faites *amitié* de quatre ſyllabes, ce mot n'eſt que de trois ; vous faites *carrière* de trois ſyllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des obſervations telles qu'en ferait le portier de l'académie françaiſe ; mais, Monſeigneur, c'eſt que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos ſouliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemiſe & vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins juſqu'à préſent, donner la préférence à cet ouvrage, c'eſt qu'il eſt la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me ſemble que je ſuis de la cour de V. A. R., que j'ai le bonheur de l'entendre, & de lui expoſer mes doutes ſur les ſciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey eſt la petite

image de Rémusberg ; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monſeigneur, de l'épître que V. A. R. lui adreſſe ; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits ;
Et c'eſt à cette Thaleſtris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remerciemens à faire à V. A. R. ſur la lettre à M. Duhan, à M. Pesne ! Je n'oſe à peine parler des vers que vous daignez m'adreſſer. Quelle récompenſe pour moi, Monſeigneur ! quel encouragement pour mériter, ſi je peux, vos bontés ! Laiſſez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu ; ma tête eſt ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je ſerai de ſang-froid.

Pour me déſenivrer, je viens vîte à la proſe, aux éclairciſſemens ſur la Ruſſie, que vous avez daigné faire parvenir juſqu'à moi, & dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, & qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne ſuis point étonné de voir dans le Czar Pierre I les contraſtes qui déshonorent ſes grandes qualités ; mais tout ce que je peux dire pour excuſer ce prince, c'eſt qu'il les ſentait. Un bourg-meſtre d'Amſterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer ſa nation : *J'y aurai*

beaucoup de peine, répondit le Czar ; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre.* — *Eh ! quel eſt-il ?* dit le Hollandais. — *C'eſt de me réformer moi-même*, reprit le Czar. — Je conviens, Monſeigneur, que c'était un barbare ; mais enfin c'eſt un barbare qui a créé des hommes, c'eſt un barbare qui a quitté ſon empire pour apprendre à régner, c'eſt un barbare qui a lutté contre l'éducation & contre la nature. Il a fondé des villes ; il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée ; il a voulu même introduire la ſociété chez des hommes inſociables.

Il avait de grands défauts, ſans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet eſprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de ſon pays, & dont pluſieurs ont été exécutés ? N'a-t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? V. A. R. a grande raiſon de déteſter ſes vices & ſa férocité ; vous haïſſez dans Alexandre, dont vous me parlez, le meurtrier de Clitus ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de Darius, le fondateur d'Alexandrie ? ne ſongez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'inſolent orgueil des Perſes, qu'il fondait des villes qui ſont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes ? Le Czar, dites-vous, Monſeigneur, n'a-

vait pas la valeur de Charles XII, cela eſt vrai ; mais enfin ce Czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ſes côtés, a vaincu en perſonne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne diſſimulerai pas ſes fautes, mais j'éleverai le plus haut que je pourrai, non-ſeulement ce qu'il a fait de grand & de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les hiſtoires qui ne nous retracent que les vices & les fureurs des rois : à quoi ſervent ces regiſtres de crimes & d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude & le poiſon coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'Alexandre VI s'eſt ſoutenu par la fourberie, & a empoiſonné ſes ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connuſſions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers ſerait heureuſement trompé, & peut-être nul prince n'oſerait donner l'exemple d'être méchant & tyrannique.

Je ſerai probablement obligé de parler de l'impératrice Marthe, nommée depuis Catherine, & du malheureux fils de ce féroce légiſlateur. Oſerai-je ſupplier V. A. R. de me procurer quelque connaiſſance ſur la vie de cette femme ſingulière, ſur les mœurs & ſur le

genre de mort du Czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne terniſſe la gloire du Czar. J'ignore ſi la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou ſi le père s'eſt ſouillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes !

V. A. R. aura-t-elle la bonté de joindre ces éclairciſſemens à ceux dont elle m'a déjà honoré ? Votre deſtin eſt de me protéger & de m'inſtruire, &c. (*a*)

LETTRE XL.

De M. de Voltaire.

Ce 5 février 1738.

PRINCE, cet anneau magnifique
Eſt plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne & celui d'Angélique
Étaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Eſt le ſeul que j'aimaſſe mieux.

V. A. R. m'embarraſſe fort, Monſeigneur, par ſes bontés ; car j'ai bientôt une autre tragédie à lui envoyer : &, quelqu'honneur qu'il y ait à recevoir des préſens de votre main, je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie ſervît, s'il ſe peut, à payer la bague, au-lieu de paraître en briguer une nouvelle.

(*a*) C'eſt de ſon ami Shum que le Roi recevait ces notions. Voyez ci-devant tome IX, pag. 255 & ſuiv.

Pardon de ma poétique inſolence, Monſeigneur ; mais comment voulez-vous que mon courage ne ſoit un peu enflé ? Vous me donnez votre ſuffrage : voilà, Monſeigneur, la plus flatteuſe récompenſe ; & je m'en tiens ſi bien à ce prix, que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. V. A. R. me tiendra lieu du public. Car c'eſt aſſez pour moi que votre eſprit mâle & digne de votre rang ait approuvé une pièce françaiſe ſans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre & à nos loges de leur préſenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frélaté & efféminé introduit parmi nous. J'oſe penſer, d'après le ſentiment de V. A. R. que tout homme qui ne ſe ſera pas gâté le goût par ces élégies amoureuſes que nous nommons tragédies, ſera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope ; mais nos Français ſont malheureuſement ſi galans & ſi jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils ſujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princeſſe & un fort aimable cavalier. On trouve une partie quarrée toute établie dans l'Électre de Crébillon, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amaſis de la Grange, qui eſt le ſujet de Mérope, eſt enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général ; Corneille s'y eſt toujours aſſervi. Si Céſar vient en Égypte, c'eſt pour y voir *une*

reine adorable; & Antoine lui répond : *Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable.* Le vieux Marcien, le ridé Sertorius, ſainte Pauline, ſainte Théodore la proſtituée, ſont amoureux.

Ce n'eſt pas que l'amour ne puiſſe être une paſſion digne du théâtre, mais il faut qu'il ſoit tragique, paſſionné, furieux, cruel & criminel, horrible, ſi l'on veut, & point du tout galant.

Je ſupplie V. A. R. de lire la Mérope italienne du marquis Maffei; elle verra que, toute différente qu'elle eſt de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la ſimplicité du ſujet, & dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'eſt une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer ſon loiſir à juger les ouvrages de tout pays : voilà la vraie monarchie univerſelle; elle eſt plus ſûre que celle où les maiſons d'Autriche & de Bourbon ont aſpiré. Je ne ſais encore ſi V. A. R. a reçu mon paquet & la lettre de madame la marquiſe du Châtelet, par la voie de M. Pletz. Je vous quitte, Monſeigneur, pour aller vîte travailler au nouvel ouvrage dont j'eſpère amuſer, dans quelques ſemaines, le Trajan & le Mécène du nord.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de V. A. R., &c.

LETTRE XLI.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 4 de février 1738.

MONSIEUR,

JE ſuis bien fâché que l'hiſtoire du Czar & mes mauvais vers ſe ſoient fait attendre ſi long-temps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts ; & ſi dans la foule il s'en trouve de paſſables, c'eſt qu'ils ſeront volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce ſculpteur qui, lorſqu'il fit la *Vénus de Médicis*, compoſa les traits de ſon viſage & les proportions de ſon corps d'après les plus belles perſonnes de ſon temps. C'étaient des pièces de rapport ; mais ſi ces dames lui euſſent redemandé, l'une ſes yeux, l'autre ſa gorge, une autre ſon tour de viſage, que ſerait-il reſté à la pauvre Vénus du ſtatuaire ?

Je vous avoue que le parallèle de ma vie & de celle de la cour m'a peu coûté ; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'eſt plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poétique, ornée d'images qui lui conviennent. J'ai penſé ne pas vous l'envoyer, tant j'en ai trouvé le ſtyle négligé.

J'attends, avec bien de l'impatience, les vers qu'Émilie veut bien ſe donner la peine de compoſer. Je ſuis toujours ſûr de gagner au

troc; &, ſi j'étais Cartéſien, je tirerais une grande vanité d'être la cauſe occaſionnelle des bonnes productions de la marquiſe. On dit que, lorſqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'eſt tout le contraire : je vous donne de la mauvaiſe monnaie, & vous me rendez des marchandiſes ineſtimables. Qu'on eſt heureux d'avoir affaire à un eſprit comme le vôtre ou comme celui d'Émilie! C'eſt un fleuve qui ſe déborde, & qui fertiliſe les campagnes ſur leſquelles il ſe répand.

Il ne me ſerait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les ſujets de reconnaiſſance que vous m'avez donnés, & j'aurais une infinité de choſes à dire du Mondain, de ſa Défenſe, de l'Ode à Émilie & d'autres pièces, & de l'incomparable Mérope. Ce ſont de ces préſens que vous ſeul êtes en état de faire.

Vous ne ſauriez croire à quel point vos vers rabaiſſent mon amour-propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je ſuis dans le cas de ces Eſpagnols établis au Mexique, qui fondent une divinité fort ſingulière ſur la beauté de leur peau biſe & de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté Européane, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la fineſſe eſt comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures, & laiſſent entrevoir juſqu'aux traits du pinceau les plus ſubtils? Leur

orgueil, ce me ſemble, ſe trouverait ſapé par le fondement ; & je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narciſſes ſeraient caſſés avec dépit & avec emportement.

Vous me paraiſſez ſatisfait des mémoires du Czar Pierre I, que je vous ai envoyés, & je le ſuis de ce que j'ai pu vous être de quelqu'utilité. Je me donnerai tous les mouvemens néceſſaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la Czarine, & la vie du Czarovitz que vous demandez. Vous ne ſerez pas ſatisfait de la manière dont ce prince a fini ſes jours, la férocité & la cruauté de ſon père ayant mis fin à ſa triſte deſtinée.

Si l'on voulait ſe donner la peine d'examiner, à tête repoſée, le bien & le mal que le Czar a fait dans ſon pays, de mettre ſes bonnes & mauvaiſes qualités dans la balance, de les peſer, & de juger enſuite de lui ſur celles de ſes qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaiſes actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, & que ſes vertus ont été obſcurcies & éclipſées par une foule innombrable de vices. Il me ſemble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raiſonnable. S'il part de ce principe, malgré ſes défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, ſi au contraire un homme n'a que des ſentimens barbares & inhumains, il ſe peut bien qu'il faſſe quelque bonne

action ; mais sa vie sera toujours souillée par ses crimes.

Il est vrai que les histoires sont en partie les archives de la méchanceté des hommes ; mais, en offrant le poison, elles offrent aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire quantité de méchans princes, des tyrans, des monstres, & nous les voyons tous haïs de leurs peuples, détestés de leurs voisins, & en abomination dans tout l'univers. Leur nom seul devient une injure ; & c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts.

Peu de personnes sont insensibles à leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels ; &, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu & de probité, & d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions, la lecture de l'histoire, & les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui les lisent ; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent & qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paraître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y être point sensible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; & quiconque lira la fin tragique de

Céſar, apprendra à redouter les ſuites de la tyrannie. De plus, les hommes ſe cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur & la méchanceté de leur cœur. Ils agiſſent indépendamment des exemples ; & d'ailleurs, ſi un ſcélérat veut autoriſer ſes crimes par des exemples, il n'a pas beſoin (ceci ſoit dit à l'honneur de notre ſiècle) de remonter juſqu'à l'origine du monde pour en trouver. Le genre-humain corrompu en préſente tous les jours de plus récens, & qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les ſiècles. Il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
Chercha ſes alimens dans la philoſophie,
Et ſut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice eſt à tes yeux comme une terre auſtrale.

Mon impatience n'eſt pas encore contentée ſur l'arrivée de Céſarion & du ſiècle de Louis-le-Grand. La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, ſavoir ſe paſſer des agrémens dans la vie, quoique j'eſpère que mon attente ne durera guère, & que ce Jaſon me rendra dans peu poſſeſſeur de cette toiſon-d'or tant déſirée & tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, & je vous le

promets, à toute la ſincérité & à toute la franchiſe de ma part ſur vos ouvrages. Mes doutes ſont des eſpèces d'interrogatoires qui vous obligent à la juſtice de m'inſtruire.

Je vous prie d'aſſurer l'incomparable Émilie de l'eſtime dont je ſuis pénétré pour elle. Mais je m'apperçois que je finis mes lettres par des ſalutations aux ſœurs, comme S. Paul avait coutume de conclure ſes épîtres ; quoique je ſois perſuadé que, ni ſous l'économie de l'ancienne loi, ni ſous celle du nouveau Teſtament, il n'y eût d'Iduméenne qui valût la centième partie d'Émilie. Quant à l'eſtime, l'amitié & la conſidération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XLII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, février 1738.

MONSEIGNEUR,

UNe maladie qui a fait le tour de la France eſt enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puiſqu'on y vit ſous les auſpices *divi Federici & divæ Emiliæ*. J'étais au lit lorſque je reçus à la fois deux lettres bien conſolantes de V. A. R. ; l'une par la voie de

M. Thiriot, à qui V. A. R., très-juſte dans ſes épithètes, donne celle de trompette, mais qui eſt auſſi une des trompettes de votre gloire ; l'autre lettre eſt venue en droiture à ſa deſtination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré, Monſeigneur, ont été autant de bienfaits pour moi ; mais la dernière eſt celle qui m'a cauſé le plus de joie. Ce n'eſt pas ſimplement parce qu'elle eſt la dernière, c'eſt parce que vous avez jugé des défauts de Mérope comme ſi V. A. R. avait paſſé ſa vie à fréquenter nos théâtres. Nous en parlions, la ſublime Émilie & moi, & nous nous demandions ſi cette crainte que marquait Polifonte au quatrième acte, ſi cette langueur du vieux bon-homme Narbas, & ce ſoin de ſe conſerver, au cinquième, auraient déplu à V. A. R. Le courier des lettres arriva, & apporta vos critiques ; nous fûmes enchantés. Que croyez-vous que je fis ſur le champ, Monſeigneur, tout malade que j'étais? vous le devinez bien : je corrigeai & ce quatrième & ce cinquième actes.

Je m'étais un peu hâté, Monſeigneur, de vous envoyer l'ouvrage. L'envie de préſenter des prémices *divo Federico*, ne m'avait pas permis d'attendre que la moiſſon fût mûre ; ainſi je vous ſupplie de regarder cet eſſai comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai

beau-

beaucoup retouché la fin du ſecond, la fin du troiſième, le commencement & la fin du quatrième, & preſque la moitié du cinquième. Si V. A. R. le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien ſeulement les endroits corrigés.

Je crois que M. Thiriot enverra bientôt à V. A. R une tragédie nouvelle, qui eſt infiniment goûtée à Paris; elle eſt d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *La Chauſſée*, qui s'eſt mis à compoſer pour le théâtre aſſez tard, comme s'il avait voulu attendre que ſon génie fût dans toute ſa force. Il a fait déjà une comédie fort eſtimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, & une *Épître à Clio*, dont les trois quarts ſont un ouvrage parfait dans ſon genre. J'eſpère beaucoup de ſa tragédie de Maximien; ce ſera un amuſement de plus pour Rémusberg. Il ſera lu & approuvé par V. A R.; je ne peux lui ſouhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monſeigneur; nous ſommes comme les peuples d'Élide qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, ſi on ne les approuvait en Égypte.

V. A. R. me fait frémir en me parlant de ce que je ſoupçonnais du Czar. Ah! cet homme eſt indigne d'avoir bâti des villes: c'eſt un tigre qui a été le légiſlateur des loups.

V. A R. daigne me promettre la cantate de la Le Couvreur; ah! Monſeigneur, honorez

donc Cirey de ce préſent ; il faut qu'une partie de nos plaiſirs nous vienne de Rémusberg. Je ſerai en paradis quand mes oreilles entendront mes vers embellis par votre muſique, & chantés par Émilie.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs puſſent lire ce que V. A. R. m'a écrit ſur le ſtyle marotique, & ſur le ridicule d'exprimer en vieux mots des choſes qui ne méritent d'être exprimées en aucune langue. Greſſet ne tombe point dans ce défaut ; il écrit purement ; il a des vers heureux & faciles ; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, & ſur-tout un ſtyle plus concis : car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudrait dire qu'en deux ; mais votre eſprit ſupérieur ſent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de Keyſerling eſt enfin revenu vers ſon étoile polaire, & que Louis XIV & Newton ont ſubi leur arrêt. J'attends cet arrêt pour continuer ou pour ſuſpendre l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV.

Je ſuis avec un profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, *pariter cum Emiliâ*, &c.

LETTRE XLIII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 17 février 1738.

MONSIEUR,

ON vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui ſert de réponſe, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légérement, & peut-être inconſidérément, dans une diſcuſſion métaphyſique, avec un adverſaire qui va me battre à plate couture; mais il n'eſt plus temps de reculer lorſqu'on a déjà tant fait.

Je me ſouviens, à cette occaſion, d'avoir été préſent à une diſpute où il s'agiſſait de la préférence que l'on devait ou à la muſique françaiſe ou à l'italienne. Celui qui feſait valoir la françaiſe ſe mit à chanter miſérablement une ariette italienne, en ſoutenant que c'était la plus abominable choſe du monde; de quoi on ne diſconvenait point. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, & qui s'en acquitta à merveille, de faire les honneurs de Lulli. Il eſt certain que, ſi l'on avait jugé de ces deux muſiques différentes ſur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter le goût ita-

lien, & au fond je crois qu'on aurait mal jugé.

La métaphyſique ne ſerait-elle pas entre mes mains ce que cette ariette italienne était dans la bouche de ce cavalier qui n'y entendait pas grand'choſe ? Quoi qu'il en ſoit, j'ai votre gloire trop à cœur pour vous céder gain de cauſe, ſans plus faire de réſiſtance. Vous aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverſaire intrépide, & qui ſe ſervira de toutes les défenſes qui lui reſtent & de tout ſon magaſin d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me ſuis apperçu que la différence dans la manière d'argumenter, nous éloignait le plus dans les ſyſtêmes que nous ſoutenons. Vous argumentez *à poſteriori*, & moi *à priori*; ainſi, pour nous conduire avec plus d'ordre, & pour éviter toute confuſion dans les profondes ténèbres métaphyſiques dont il faut nous débrouiller, je crois qu'il ſerait bon de commencer par établir un principe certain; ce ſera le pôle avec lequel notre bouſſole s'orientera; ce ſera le centre où toutes les lignes de mon raiſonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire ſur la providence, ſur la ſageſſe & ſur la préſcience de Dieu. Ou Dieu eſt ſage, ou il ne l'eſt pas. S'il eſt ſage, il ne doit rien laiſſer au haſard; il doit ſe propoſer un but, une fin en tout ce qu'il fait: ſi Dieu eſt ſans ſageſſe, ce n'eſt plus un Dieu; c'eſt un être ſans raiſon, un aveugle

haſard, un aſſemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exiſter réellement. Il faut donc que néceſſairement la ſageſſe, la prévoyance & la préſcience ſoient des attributs de Dieu; ce qui prouve ſuffiſamment que Dieu voit les effets dans leurs cauſes, & que, comme infiniment puiſſant, ſa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en paſſant que ceci détruit les contingens futurs; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de Dieu tout-puiſſant, qui veut tout ce qu'il peut, & qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon à préſent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je ſuivrai l'ordre que vous avez tenu, afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme, telle que vous la définiſſez, ne ſaurait avoir, ſelon mon principe, une raiſon ſuffiſante; car, comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de Dieu, je vais vous prouver que cela même implique contradiction, & qu'ainſi c'eſt une choſe impoſſible. Dieu ne peut changer l'eſſence des choſes: car, comme il lui eſt impoſſible de donner à un triangle, en tant que triangle, un quarré; de faire que le paſſé n'ait pas été; auſſi peu ſaurait-il changer ſa propre eſſence. Or il eſt de ſon eſſence, comme un Dieu ſage, tout-puiſ-

ſant & connaiſſant l'avenir, de fixer les événemens qui doivent arriver dans tous les ſiècles qui s'écouleront : il ne ſaurait donner à l'homme la liberté d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu ; de quoi il réſulte qu'on dit une contradiction, lorſqu'on ſoutient que Dieu peut donner la liberté à l'homme.

II. L'homme penſe, opère des mouvemens, & agit, j'en conviens, mais d'une manière ſubordonnée aux inviolables loix du deſtin. Tout avait été prévu par la Divinité, tout avait été réglé ; mais l'homme, qui ignore l'avenir, ne s'apperçoit pas qu'en ſemblant agir indépendamment, toutes ſes actions tendent à remplir les décrets de la Providence.

On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds dans ces lieux priſonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer.

LA HENRIADE.

III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troiſième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, iſſu de mon propre ſyſtême, me ſurprit ; mais il faut examiner ſi ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'eſt point l'Être infiniment ſage, infiniment conſéquent qui en impoſe à ſes créatures par une liberté feinte qu'il ſemble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres,

vons pouvez agir ſelon votre volonté ; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les reſſorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du miniſtère des paſſions, qui eſt une voie entiérement ouverte à notre ſujétion ; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'eſt une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, & dont la repréſentation ſert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point s'il ne ſe figurait un état heureux dans la poſſeſſion du bien qu'il veut ravir ; un avare n'amaſſerait pas tréſor ſur tréſor, s'il ne ſe repréſentait pas un bonheur idéal dans l'entaſſement de toutes ſes richeſſes ; un ſoldat n'expoſerait point ſa vie s'il ne trouvait ſa félicité dans l'idée de la gloire & de la réputation qu'il peut acquérir, d'autres dans l'avancement, d'autres dans des récompenſes qu'ils attendent : en un mot, tous les hommes ne ſe gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage & de leur bien-être.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai ſuffiſamment développé la contradiction qui ſe trouve dans le ſyſtême du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de Dieu, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe ; & c'eſt ce

qu'on appelle motifs raiſonnables, qui ſont, ſelon moi, les cordes & les contrepoids qui font agir toutes les machines de l'univers ; ce ſont les reſſorts cachés dont il plaît à Dieu de ſe ſervir pour aſſujettir nos actions à ſa volonté ſuprême.

Les tempéramens des hommes & les cauſes occaſionnelles (toutes également aſſervies à la volonté divine) donnent enſuite lieu aux modifications de leurs volontés, & cauſent la différence ſi notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me ſemble que les révolutions des corps céleſtes, & l'ordre auquel tous ces mondes ſont aſſujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour ſoutenir la néceſſité abſolue.

Pour peu qu'on ait de connaiſſance de l'aſtronomie, on eſt inſtruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les loix de la peſanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes loix inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, ſi des mondes, ſi tout l'univers eſt aſſujetti à des loix fixes & permanentes, comment eſt-ce que M. Clarke, que Newton viendront me dire que l'homme, cet être ſi petit, ſi imperceptible en comparaiſon de ce vaſte univers ; que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe ſur la ſurface de ce globe, qui n'eſt qu'un point dans l'univers, cette miſérable créature aura-

t-elle ſeule le préalable d'agir au haſard, de n'être gouvernée par aucunes loix, &, en dépit de ſon Créateur, de ſe déterminer ſans raiſon dans ſes actions ? car qui ſoutient la *liberté entière* des hommes, nie poſitivement que les hommes ſoient raiſonnables, & qu'ils ſe gouvernent ſelon les principes que j'ai allégués ci-deſſus. Fauſſeté évidente ; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre ſixième objection, il me ſuffira de rappeller ici que Dieu ne pouvant pas changer l'eſſence des choſes, ne ſaurait par conſéquent ſe priver de ſes attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il eſt contradictoire que Dieu puiſſe donner à l'homme la liberté d'agir, il ſerait ſuperflu de répondre à la ſeptième objection, quoique je ne puiſſe m'empêcher de dire, au nom des Wolf & des Leibnitz, aux Clarke & aux Newton, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux beſoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles & des grands d'Eſpagne, adonnés à l'oiſiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immenſité de Dieu ſi, pour le ſoulager, nous lui ôtons le ſoin des petits détails ?

Je le répète, le ſyſtême de Wolf explique les actions des hommes conformément aux attributs de Dieu, & à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens & aux paſſions violentes des hommes, ce ſont des reſſorts qui nous frappent, puiſqu'ils tombent viſiblement ſous nos ſens; les autres n'en exiſtent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'eſprit & plus de méditation pour être découverts.

IX. Les déſirs & la volonté ſont deux choſes qu'il ne faut pas confondre, j'en conviens; mais le triomphe de la volonté ſur les déſirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre choſe ſinon qu'une idée de gloire qu'on ſe préſente en ſupprimant ſes déſirs. Une idée d'orgueil, quelquefois auſſi de prudence, nous détermine à vaincre ces déſirs; ce qui eſt l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puiſque ſans Dieu le monde ne pourrait pas avoir été créé, comme vous en convenez, & puiſque je vous ai prouvé que l'homme n'eſt pas libre, il s'enſuit que, puiſqu'il y a un Dieu, il y a une néceſſité abſolue; &, puiſqu'il y a une néceſſité abſolue, l'homme doit par conſéquent y être aſſujetti, & ne ſaurait avoir de liberté.

Réfuterai-je encore le ſyſtême des Sociniens après avoir ſuffiſamment établi le mien? Dès qu'il eſt démontré que Dieu ne ſaurait rien

faire de contraire à ſon eſſence, on en peut tirer la conſéquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme ſera toujours également faux. Le ſyſtême de Wolf eſt fondé ſur les attributs qu'on a démontrés en Dieu ; le ſyſtême contraire n'a d'autre baſe que des ſuppoſitions évidemment fauſſes : vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes.

Pour ne rien laiſſer en arrière, je dois vous faire remarquer une inconſéquence qui me paraît être dans le plaiſir que Dieu prend de voir agir des créatures libres. On ne s'apperçoit pas qu'on juge de toutes choſes pour un certain retour qu'on fait ſur ſoi-même : par exemple, un homme prend plaiſir à voir une république laborieuſe de fourmis pourvoir avec une eſpèce de ſageſſe à ſa ſubſiſtance ; delà on s'imagine que Dieu doit trouver le même plaiſir aux actions des hommes. Mais on ne s'apperçoit pas, en raiſonnant de la ſorte, que le plaiſir eſt une paſſion humaine, & que, comme Dieu n'eſt pas un homme, qu'il eſt un être parfaitement heureux en lui-même, il n'eſt ſuſceptible de recevoir aucune impreſſion, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les paſſions qui troublent les humains.

On ſoutient, il eſt vrai, que Dieu voit le paſſé, le préſent & l'avenir ; que le temps ne le vieillit point, & que le moment d'à préſent,

des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à ſon être, & ne ſont, en comparaiſon de ſa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un inſtant, & moins encore qu'un clin-d'œil.

Je vous avoue que le dieu de M. Clarke m'a bien fait rire. C'eſt un dieu aſſurément qui fréquente les cafés, & qui ſe met à politiquer avec quelques miſérables nouvelliſtes ſur les conjonctures préſentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarraſſé à préſent pour deviner ce qui ſe fera la campagne prochaine en Hongrie, & qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événemens, pour ſavoir s'il s'eſt trompé dans ſes conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire; c'eſt que ni le franc arbitre ni la fatalité abſolue ne diſculpent pas la Divinité de ſa participation au crime; car que Dieu nous donne la liberté de mal faire, ou qu'il nous pouſſe immédiatement au crime, cela revient à peu-près au même; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal, vous ne pourrez que l'attribuer à Dieu, à moins que vous ne vouliez embraſſer l'opinion des Manichéens touchant les deux principes; ce qui ne laiſſe pas d'être hériſſé de difficultés. Puis donc que ſelon nos ſyſtêmes Dieu eſt également le père des crimes & des vertus, puiſque Mrs. Clarke, Locke & Newton

ne me préſentent rien qui concilie la ſainteté de Dieu avec le fauteur des crimes, je me vois obligé de conſerver mon ſyſtême; il eſt plus lié, plus ſuivi. Après tout, je trouve une eſpèce de conſolation dans cette *fatalité abſolue*, dans cette *néceſſité* qui dirige tout, qui conduit nos actions, & qui fixe les deſtinées.

Vous me direz que c'eſt une petite conſolation que celle que l'on tire des conſidérations de notre misère & de l'immutabilité de notre ſort, j'en conviens; mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce ſont de ces remèdes qui aſſoupiſſent les douleurs, & qui laiſſent à la nature le temps de faire le reſte.

Après vous avoir fait un expoſé de mes opinions, j'en reviens comme vous à l'inſuffiſance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne ſont pas faits pour raiſonner profondément ſur les matières abſtraites. Dieu les a inſtruits autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe gouverner dans ce monde, mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curioſité. C'eſt que l'homme eſt fait pour agir, & non pas pour contempler.

Prenez-moi, Monſieur, pour tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez croire que votre perſonne eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe préſenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuſe des hommes en vous conſidérant, & d'autant plus ſuis-je per-

ſuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque choſe de divin qui puiſſe raſſembler dans une même perſonne toutes les perfections que vous poſſédez. Ce ne ſont pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agiſſez ſelon un principe, ſelon la plus ſublime raiſon ; donc vous agiſſez ſelon une néceſſité. Ce ſyſtême, bien loin d'être contraire à l'humanité & aux vertus, y eſt même très-favorable, puiſque, trouvant notre bonheur, notre intérêt & notre ſatisfaction dans l'exercice de la vertu, il nous eſt une néceſſité de nous porter toujours envers ce qui eſt vertueux : & comme je ne ſaurais n'être pas reconnaiſſant ſans me rendre inſupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être, m'obligent à la reconnaiſſance.

J'avoue que les hommes ne ſuivent pas toujours la vertu ; & cela vient de ce qu'ils ne ſe font pas tous la même idée du bonheur ; que les cauſes étrangères & les paſſions leur donnent lieu de ſe conduire d'une façon différente, & ſelon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs paſſions fait ſurſeoir dans ces momens les mûres délibérations de l'eſprit & de la raiſon.

Vous voyez, Monſieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphyſiques ne renverſent aucunement les principes de la ſaine morale, d'autant plus que la raiſon la

plus épurée nous fait trouver les ſeuls véritables intérêts de notre conſervation dans la bonne morale.

Au reſte, j'en agis avec mon ſyſtême comme les bons enfans envers leurs pères ; ils connaiſſent leurs défauts & les cachent. Je vous préſente un tableau du beau côté, mais je n'ignore pas que ce tableau a un revers.

On peut diſputer des ſiècles entiers ſur ces matières, & après les avoir, pour ainſi dire, épuiſées, on en revient où l'on avait commencé. Dans peu nous en ſerons à l'âne de Buridan.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis charmé de votre franchiſe ; votre ſincérité ne vous mérite pas un petit éloge. C'eſt par-là que vous me perſuadez que vous êtes de mes amis, que votre eſprit aime la vérité, que vous ne me la déguiſerez jamais. Soyez perſuadé, Monſieur, que votre amitié & votre approbation m'eſt plus flatteuſe que celle de la moitié du genre-humain.

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Si j'approchais de la divine Émilie, je lui dirais comme l'ange annonciateur : Vous êtes la bénie d'entre les femmes, car vous poſſédez un des plus grands hommes du monde ; & je n'oſerais lui dire : Marie a choiſi le bon parti, elle a embraſſé la philoſophie.

En vérité, Monſieur, vous étiez bien néceſ-

faire dans le monde pour que j'y fuſſe heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs ſemblables. Il ſera donc dit que vous vous ſurpaſſerez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux épîtres comme d'un thême de philoſophie ; mais je les ai conſidérées comme des ouvrages tiſſus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à Virgile la gloire du poëme épique, à Corneille celle du théâtre, vous en faites autant à préſent aux épîtres de Deſpréaux. Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'eſt-là cette monarchie que Nabuchodonoſor vit en rêve, & qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laiſſer longtemps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience & avec cette avidité que vos ouvrages inſpirent à tous vos lecteurs (*a*).

La philoſophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon eſtime ; mon cœur m'y engage, & la reconnaiſſance m'y oblige ; jugez donc de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-fidèle ami.

(*a*) Voltaire les intitula depuis : *Diſcours ſur l'Homme* ; ils ſe trouvent dans le tome XII de ſes Œuvres, gr. in-8vo, édition de Beaumarchais.

LETTRE

LETTRE XLIV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 19 février 1738.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite de décembre, sans date. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, & la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de Newton & l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime ; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore ; & je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité, & qui en demandent toujours davantage.

Madame du Châtelet m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse & de leur tour original (*a*). J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on m'y donnait du *divin*, quoique je connaisse,

(*a*) Voyez l'Épître XLVIII, tome XIII des Œuvres de Voltaire, édition gr. in-8vo. de Beaumarchais, 1785. C'est cette édition in-8vo. que nous avons toujours citée.

par les mêmes endroits qu'Alexandre, que je ne ſuis pas de céleſte origine, & que je crains fort qu'en qualité de dieu, mon ſort ne devienne ſemblable à celui de cette canaille de nouveaux dieux que Lucien nous dit avoir été chaſſés de l'Olympe par Jupiter, ou bien aux ſaints que le ſieur de Launoy trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en ſoit, j'ai répondu en vers à madame du Châtelet, & je vous prie, Monſieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle ſoit digne d'être offerte à la marquiſe.

Je regarde cette Émilie comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'eſt pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des dieux, il faut lui parler en vers. Il eſt bien permis à nous autres hommes de s'égayer quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous eſt ſi étrangère ; auſſi puis-je eſpérer que vos divinités voudront excuſer les fautes que font ces pauvres mortels quand ils ſe mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du Jupiter de Cirey, ſur certaine diſcuſſion de métaphyſique que j'ai oſé haſarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux ; je remue les bras, & je crois voler ; mais quoi que je puiſſe faire, je ſens bien que mon eſprit n'eſt pas de nature à pouvoir ſe démêler de toutes les difficultés qui ſe préſentent dans cette carrière.

Il ſemble que le Créateur nous a donné autant de raiſon qu'il nous en faut pour nous conduire ſagement dans ce monde, & pour pourvoir à tous nos beſoins ; mais il ſemble auſſi que cette raiſon ne ſuffit pas pour contenter ce fond inſatiable de curioſité que nous avons en nous, & qui s'étend ſouvent trop loin. Les abſurdités & les contradictions qui ſe rencontrent de toutes parts, donnent ſans fin naiſſance au pyrrhoniſme ; &, à force d'imaginer, on ne parle qu'à ſon imagination. Après tout, je tiens pour une vérité inconteſtable & certaine, le plaiſir & l'admiration que vous me cauſez. Ce n'eſt point une illuſion des ſens, un préjugé frivole, mais une parfaite connaiſſance de l'homme le plus aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes les *trompettes* de mon Ode, corriger, changer & me peiner, juſqu'à ce que vos remarques ſoient éludées. Mérope ne ſort point de mes mains ; c'eſt une vierge dont je garde l'honneur. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XLV.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 27 février 1738.

MONSIEUR,

VOs ouvrages n'ont aucun prix : c'eſt une vérité dont je ſuis convaincu il y a long-temps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaiſſance & ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne ſont que des marques de ſouvenir, des ſignes auxquels vous devez vous rappeller le plaiſir que m'ont fait vos ouvrages.

Il ſemble, Monſieur, que les ſciences & les arts vous ſervent par ſemeſtre. Ce quartier paraît être celui de la poéſie. Comment ! vous mettez la main à une nouvelle tragédie ! d'où prenez-vous votre temps ? ou bien eſt-ce que les vers coulent chez vous comme de la proſe ? Autant de queſtions, autant de problêmes.

Mérope ne ſort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour-propre d'être l'unique dépoſitaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les pièces qui ont paru en France, hormis à la Mort de Céſar.

Les intrigues amoureuſes me paraiſſent le propre des comédies ; elles en ſont comme l'eſſence ; elles ſont le nœud de la pièce ; & comme

il faut finir de quelque manière, il ſemble que le mariage y ſoit tout propre. Quant à la tragédie, je dirai qu'il y a des ſujets qui demandent naturellement de l'amour, comme Titus & Bérénice, le Cid, Phèdre & Hippolyte. Le ſeul inconvénient qu'il y ait, c'eſt que l'amour ſe reſſemble trop, & que quand on a vu vingt pièces, l'eſprit ſe dégoûte d'une répétition continuelle de ſentimens doucereux, & qui ſont trop éloignés des mœurs de notre ſiècle. Depuis qu'on a attaché, avec raiſon, un certain ridicule à l'amour romaneſque, on ne ſent plus le pathétique de la tendreſſe outrée. On ſupporte le ſoupirant pendant le premier acte, & on ſe ſent tout diſpoſé à ſe moquer de ſa ſimplicité au quatrième ou au cinquième acte ; au-lieu que la paſſion qui anime Mérope eſt un ſentiment de la nature, dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne ſe moque point de ce qu'on ſent ſoi-même, & de ce qu'on eſt capable de ſentir. Mérope fait tout ce que ferait une tendre mère qui ſe trouverait en ſa ſituation. Elle parle comme nous parle le cœur, & l'acteur ne fait qu'exprimer ce que l'on ſent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la Mérope du marquis Maffei, quoique je ſois très-aſſuré que ſa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des ſavans de France ſera toujours invincible tant qu'il aura des perſonnes de votre ordre à ſa tête. J'oſe même dire que je le redouterais

infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une Ode nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes. Céſarion y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience ; faible remède, ſi vous voulez, contre des maux réels ; remède cependant capable de tranquilliſer les ſaillies impétueuſes de l'eſprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchiſe & de votre amitié que vous voudrez bien me faire appercevoir les défauts qui ſe trouvent en cette pièce (*a*). Je ſens que j'en ſuis père, & je me ſens mauvais gré de n'avoir pas les yeux aſſez ouverts ſur mes productions :

Tant l'erreur eſt notre apanage ;
Souvent un rien nous éblouit,
Et de l'inſenſé juſqu'au ſage,
S'il juge de ſon propre ouvrage,
Par l'amour-propre il eſt ſéduit.

Vous n'oublierez pas de faire mille aſſurances d'eſtime à la marquiſe du Châtelet, dont l'eſprit ingénieux a bien voulu ſe faire connaître par un petit échantillon. Ce n'eſt qu'un rayon de ce ſoleil qui s'eſt fait appercevoir à travers les

(*a*) Ode ſur la patience.

nuages ; que ne doit-ce point être lorſqu'on le voit ſans voiles ? Peut-être faut-il que la marquiſe cache ſon eſprit, comme Moïſe voilait ſon viſage, parce que le peuple d'Iſraël n'en pouvait ſupporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue, il faut avant de mourir que je voie cette terre de Canaan, ce pays des ſages, ce paradis terreſtre. Comptez ſur l'eſtime parfaite & l'amitié inviolable avec laquelle je ſuis, Monſieur, votre très-affectionné ami.

LETTRE XLVI.

De M. de Voltaire.

Cirey, ce 3 mars 1738.

MONSEIGNEUR,

LE plus zélé de vos admirateurs n'eſt pas le plus aſſidu de vos correſpondans. La raiſon en eſt qu'il eſt le plus malade, & que très-ſouvent la fièvre le prend quand il voudrait paſſer ſes plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à V. A. R.

Nous avons reçu votre belle proſe du 19 février, & vos vers pour madame la marquiſe du Châtelet, qui eſt confondue, charmée, & qui ne ſait comment répondre à ces agaceries ſi ſéduiſantes ; & avec votre lettre du 27, l'Ode ſur la patience, par laquelle votre muſe royale adoucit les maux de M. de Keyſerling. J'ai fait

mon profit de cette Ode ; elle va très-bien à mon état de langueur : le remède opère sur moi tout aussi-bien que sur votre goutteux, car je me tiens tout aussi philosophe que lui. Je sens comme lui le prix de vos vers, & je trouve, comme lui, dans les lettres de V. A. R. un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keyserling, & vous prenez le soin
De l'exhorter à patience ;
Ah ! quand nous vous lisons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas besoin.

Puisque vous daignez, Monseigneur, amuser votre loisir par des vers, voici donc la troisième Épître sur le bonheur, que je prends la liberté de vous envoyer ; le sujet de cette troisième Épître est l'*envie*, passion que je voudrais bien que V. A. R. inspirât à tous les rois. Je vous envoie de mes vers, Monseigneur, & vous m'honorez des vôtres. Cela me fait souvenir du commerce perpétuel qu'Hésiode dit que la terre entretient avec le ciel : elle envoie des vapeurs, les dieux rendent de la rosée. Grand merci de votre rosée, Monseigneur ; mais ma pauvre terre sera incessamment en friche. Les maladies me minent, & rendront bientôt mon champ aride ; mais ma dernière moisson sera pour vous.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,
Pauca Federico.

J'ai pourtant dans mon lit, fait deux nou-

veaux actes, à la place des deux derniers de Mérope, qui m'ont paru trop languiſſans. Quand V. A. R. voudra voir le fruit de ſes avis dans ces deux nouveaux actes, j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne ſoit point enjolivée d'une intrigue d'amour, & qui mérite d'être lue; je rendrais par-là quelque ſervice au théâtre français qui, en vérité, eſt trop galant. Cette pièce eſt ſans amour; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Rémusberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'eſt pas que je n'aie aſſurément un profond reſpect pour l'amour & pour tout ce qui lui appartient; mais qu'il ſe ſoit emparé entiérement de la tragédie, c'eſt une uſurpation de notre ſouverain; & je proteſterai au moins contre l'uſurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monſeigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poétique; mais le département de la métaphyſique m'embarraſſe beaucoup.

La lettre du 17 février, de V. A. R., eſt en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ces deux lettres ſur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conſéquent ſur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le ſoyez dans ce miſérable monde compoſé de paſſions, de grimaces

& d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de reſpect pour l'opinion de la fatalité, quoique ce ne ſoit pas la mienne ; car en nageant dans cette mer d'incertitudes, & n'ayant qu'une petite branche où je me tiens, je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche eſt trop faible : je ſuis fort aiſe, ſi mon roſeau vient à caſſer, que mon voiſin puiſſe me prêter le ſien. Je reſpecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue, depuis que V. A. R. l'a miſe dans un ſi beau jour ; me permettra-t-elle de lui expoſer encore mes ſcrupules ?

Je me bornerai, pour ne pas ennuyer le Marc-Aurèle d'Allemagne, à deux idées qui me frappent encore vivement, & ſur leſquelles je le ſupplie de daigner m'éclairer.

I. Plus je m'examine, plus je me crois libre (en pluſieurs cas) ; c'eſt un ſentiment que tous les hommes ont comme moi ; c'eſt le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partiſans de la fatalité abſolue ſe gouvernent tous ſuivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raiſonner & agir d'une manière ſi contradictoire, & ce qu'il y a à gagner à ſe regarder comme des tourne-broches, lorſqu'on agit toujours comme un être libre ? Je leur demande encore par quelle raiſon l'auteur de la nature leur a donné ce ſentiment de liberté, s'ils ne l'ont point ? pour-

quoi cette impoſture dans l'Être qui eſt la vérité-même ? De bonne foi, trouve-t-on une ſolution à ce problême ? répondre que Dieu ne nous a pas dit : Vous êtes libres ; n'eſt-ce pas une défaite ? Dieu ne nous a pas dit que nous ſommes libres ; ſans doute, car il ne daigne pas nous parler ; mais il a mis dans nos cœurs un ſentiment que rien ne peut affaiblir, & c'eſt-là pour nous la voix de Dieu. Tous nos autres ſentimens ſont vrais. Il ne nous trompe point dans le déſir que nous avons d'être heureux, de boire, de manger, de multiplier notre eſpèce. Quand nous ſentons des déſirs, certainement ces déſirs exiſtent ; quand nous ſentons des plaiſirs, il eſt bien ſûr que nous n'éprouvons pas des douleurs ; quand nous voyons, il eſt bien certain que l'action de voir n'eſt pas celle d'entendre ; quand nous avons des penſées, il eſt bien clair que nous penſons. Quoi donc ! le ſentiment de la liberté ſera-t-il le ſeul dans lequel l'Être infiniment parfait ſe ſera joué en nous feſant une illuſion abſurde ? quoi ! quand je confeſſe qu'un dérangement de mes organes m'ôte ma liberté, je ne me trompe pas, & je me tromperais quand je ſens que je ſuis libre ? Je ne ſais ſi cette expoſition naïve de ce qui ſe paſſe en nous fera quelqu'impreſſion ſur votre eſprit philoſophe ; mais je vous conjure, Monſeigneur, d'examiner cette idée, de lui donner toute ſon étendue, & enſuite de

la juger ſans aucune acception de parti, ſans même conſidérer d'autres principes plus métaphyſiques qui combattent cette preuve morale; vous verrez enſuite lequel il faudra préférer, ou de cette preuve morale qui eſt chez tous les hommes, ou de ces idées métaphyſiques qui portent toujours le caractère de l'incertitude.

II. Mon ſecond ſcrupule roule ſur quelque choſe de plus philoſophique. Je vois que tout ce qu'on a jamais dit contre la liberté de l'homme ſe tourne encore avec bien plus de force contre la liberté de Dieu.

Si on dit que Dieu a prévu toutes nos actions, & que par-là elles ſont néceſſaires, Dieu a auſſi prévu les ſiennes qui ſont d'autant plus néceſſaires que Dieu eſt immuable. Si on dit que l'homme ne peut agir ſans *raiſon ſuffiſante*, & que cette raiſon incline ſa volonté, la raiſon ſuffiſante doit encore plus emporter la volonté de Dieu, qui eſt l'être ſouverainement raiſonnable.

Si on dit que l'homme doit choiſir ce qui lui paraît le meilleur, Dieu eſt encore plus néceſſité à faire ce qui eſt le meilleur.

Voilà donc Dieu réduit à être l'eſclave du deſtin; ce n'eſt plus un être qui ſe détermine par lui-même; c'eſt donc une cauſe étrangère qui le détermine; ce n'eſt plus un agent; ce n'eſt plus Dieu.

Mais ſi Dieu eſt libre, comme les fataliſtes même doivent l'avouer, pourquoi Dieu ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté, en lui communiquant l'être, la penſée, le mouvement, la volonté, toutes choſes également inconnues ? Sera-t-il plus difficile à Dieu de nous donner la liberté que de nous donner le pouvoir de marcher, de manger, de digérer ? Il faudrait avoir une démonſtration que Dieu n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme ; &, pour avoir cette démonſtration, il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que Dieu, en nous donnant la liberté, aurait fait des dieux de nous ; mais ſur quoi le dit-on ? pourquoi ſerais-je dieu avec un peu de liberté, quand je ne le ſuis pas avec un peu d'intelligence ? eſt-ce être dieu que d'avoir un pouvoir faible, borné & paſſager, de choiſir & de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous ſommes des automates qui ne feſons rien & dans qui Dieu fait tout, ou nous ſommes des agens, c'eſt-à-dire, des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous ſommes de ſimples automates, & que ce ſentiment intérieur de liberté eſt une illuſion ?

Toutes les preuves qu'on apporte ſe réduiſent à la préſcience de Dieu. Mais ſait-on préciſément ce que c'eſt que cette préſcience ?

certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire ſervir notre ignorance des attributs ſuprêmes de Dieu, à prouver la fauſſeté d'un ſentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la préſcience & de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je ſois un être penſant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penſer, ni comment un être penſant peut être eſclave de la matière? Raiſonner ce qu'on appelle *à priori* eſt une choſe fort belle, mais elle n'eſt pas de la compétence des humains. Nous ſommes tous ſur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'oſer parler de ſa ſource. Ce ſerait aſſurément un grand bonheur ſi on pouvait en métaphyſique établir des principes clairs, indubitables & en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conſéquences comme en mathématiques; mais Dieu n'a pas voulu que la choſe fût ainſi. Il s'eſt réſervé le patrimoine de la métaphyſique: le règne des idées pures & des eſſences des choſes eſt le ſien. Si quelqu'un eſt entré dans ce partage céleſte, c'eſt aſſurément vous, Monſeigneur; & je dirai, dans mon cœur, de votre perſonne ce que les flatteurs diſent des rois, qu'ils ſont les images de la Divinité.

Au reſte, les vers de la Henriade, que

vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préſcience divine qui fait ce qu'on appelle *deſtin*. Je me ſuis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poéſie on ne dit pas toujours préciſément ce que l'on voudrait dire ; la roue tourne & emporte ſon homme par ſa rapidité.

Avant de finir ſur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à V. A. R. que les Sociniens, qui nient la préſcience de Dieu ſur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaiſſent peut-être pas ; c'eſt Cicéron, dans ſon livre de la Divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les dieux de la préſcience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raiſons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce ſerait des ſons contre des vérités : laiſſons le donc avec ſes belles phraſes.

Mais que V. A. R. me permette de lui dire que les dieux de Cicéron & le dieu de Newton & de Clarke ne ſont pas de la même eſpèce ; c'eſt le dieu de Cicéron qu'on peut appeller un dieu raiſonnant dans les cafés ſur les opérations de la campagne prochaine : car qui n'a point de préſcience n'a que des conjectures, & qui n'a que des conjectures eſt ſujet à dire autant de pauvretés que le *London's*

journal, ou la gazette de Hollande ; mais ce n'eſt pas-là le compte de Sir Iſaac Newton & de Samuel Clarke, deux têtes auſſi philoſophiques que Marc-Tulle était bavard.

Le docteur Clarke, qui a aſſez approfondi ces matières dont Newton n'a parlé qu'en paſſant, dit, me ſemble, avec aſſez de raiſon, que nous ne pouvons nous élever à la connaiſſance imparfaite des attributs divins, que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'appercevoir, bornée & finie dans l'homme, eſt infinie dans Dieu. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, & Dieu embraſſe tous les objets. Notre ame prévoit par la connaiſſance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occaſion, & Dieu prévoit, par la même connaiſſance pouſſée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainſi ce qui dans nous eſt ſcience de conjecture, & qui ne nuit point à la liberté, eſt dans Dieu ſcience certaine, tout auſſi peu nuiſible à la liberté. Cette manière de raiſonner n'eſt pas, me ſemble, ſi ridicule.

Mais je m'apperçois, Monſeigneur, que je le ſuis très-fort en vous ennuyant de mes idées, & en affaibliſſant celles des autres. Votre ſeule bonté me raſſure. Je vois que votre cœur eſt auſſi humain que votre eſprit eſt étendu. Je vois, par vos vers à M. de Keyſerling, combien

bien vous êtes capable d'aimer : auſſi ma quatrième Épître ſur le bonheur finira par l'amitié ; ſans elle il n'y a point de bonheur ſur la terre.

Madame la marquiſe du Châtelet vous admire ſi fort, qu'elle n'oſe vous écrire. Je ſuis donc bien hardi, Monſeigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, & qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

In publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Cæſar.

Je ſuis avec un profond reſpect, un attachement, une reconnaiſſance ſans bornes, &c.

LETTRE XLVII.

Du Prince Royal.

Rémusberg, ce 28 mars 1738.

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque ſorte d'inquiétude ſur votre ſanté. M. Thiriot me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il ſemble que la nature, qui vous a partagé d'une main ſi avantageuſe du côté de l'eſprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre ſanté, comme ſi elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps

qui puiſſent nous faire préſumer que vous êtes mortel ; vos ouvrages doivent nous perſuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands ſuccès. Votre fièvre pourrait être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette pièce ? vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en Brutus. Pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui de l'auteur, j'ai lu deux fois la Mérope avec toute l'attention dont je ſuis capable, ſans y appercevoir de défauts. Il en eſt de vos ouvrages comme du ſoleil ; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites eſpérer, ſans quoi les ratures & les corrections rendraient mon original embrouillé & difficile à déchiffrer.

Deſpréaux & tous les grands poëtes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il eſt fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils aient, ne puiſſent produire quelque choſe de bon tout-d'un-coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut ſans ceſſe effacer, châtier, émon-

der ; & chaque pas qu'on avance eſt un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poéſie latine, était encore occupé de ſon Énéide lorſque la mort le ſurprit. Il voulait, ſans doute, que ſon ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'eſprit, & qui était ſemblable à celui de l'orateur dont Cicéron nous fait le portrait.

Vous dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes, ſans déroger à leur réputation, vous tenez le chemin qu'ils ont tenu, pour imprimer à vos ouvrages ce caractère d'immortalité ſi eſtimable & ſi rare.

La Henriade, le Brutus, la Mort de Céſar, &c. ſont ſi parfaits, que ce n'eſt pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'eſt un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur paſſe pas ce qui ſerait bon en d'autres. Leurs ouvrages, leurs actions, leur vie, enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent ſans ceſſe à leur réputation ; il faut, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion, qu'ils graviſſent ſans ceſſe contre les faibleſſes de l'humanité.

Le Maximien de la Chauſſée n'eſt point encore parvenu juſqu'à moi. J'ai vu l'École des Amis qui eſt de ce même auteur, dont le titre eſt excellent, & les vers ordinaires, faibles, monotones & ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop

de témérité, à moi étranger & preſque barbare, de juger des pièces du théâtre français; cependant ce qui eſt ſec & rampant dégoûte bientôt. Nous choiſiſſons ce qu'il y a de meilleur pour le repréſenter ici. Ma mémoire eſt ſi mauvaiſe, que je dois faire avec beaucoup de diſcernement le triage des choſes qui doivent la remplir; c'eſt comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes ſortes de ſemences, & qu'on n'orne que des fleurs les plus rares & les plus exquiſes.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite & de vos inſtructions. Je vous prie de redoubler votre ſévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loiſir, j'ai de la patience, & avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la Czarine & du Czarovitz. J'eſpère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramaſſer à ce ſujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries & des cruautés ſemblables à celles qu'on lit dans l'hiſtoire des premiers Czars.

La Ruſſie eſt un pays où les arts & les ſciences n'avaient point pénétré. Le Czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité ni de vertu; il avait été élevé dans la plus craſſe ignorance; il n'agiſſait que ſelon

l'impulſion de ſes paſſions déréglées : tant il eſt vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, & qu'ils ne ſont bons qu'à-proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand-maréchal de la cour (de Pruſſe), Printz, qui vivait encore en 1724, & qui, ſous le règne du feu roi, avait été ambaſſadeur chez le Czar. Il m'a raconté que lorſqu'il arriva à Pétersbourg, & qu'il demanda de préſenter ſes lettres de créance, on le mena ſur un vaiſſeau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le Czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorſque le Czar eut apperçu M. de Printz, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes ; & comme il s'en excuſait ſur ſa mal-adreſſe, le Czar ſe deſcendit à un cable, comme un matelot, & vint le joindre.

La commiſſion dont M. de Printz était chargé lui ayant été très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de ſa ſatisfaction : pour cet effet il fit préparer un feſtin ſomptueux, auquel M. de Printz fut invité. On y but, à la façon des Ruſſes, de l'eau-de-vie, & on en but brutalement. Le Czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de ſtrélitz qui

étaient détenus dans les priſons de Pétersbourg, & à chaque grand verre qu'on vidait, ce monſtre affreux abattait la tête de ces miſérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner une marque de conſidération particulière à M. de Printz, lui procurer, ſuivant ſon expreſſion, le plaiſir d'exercer ſon adreſſe ſur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une ſemblable propoſition dut faire ſur un homme qui avait des ſentimens & le cœur bien placé. De Printz, qui ne le cédait en ſentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuſe au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une ſimple civilité dans ce pays barbare. Le Czar penſa ſe fâcher de ce refus, & il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de ſon indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'eſt point une hiſtoire faite à plaiſir; elle eſt ſi vraie, qu'elle ſe trouve dans les relations de M. de Printz, que l'on conſerve dans les archives. J'ai même parlé à pluſieurs perſonnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, leſquelles m'ont atteſté ce fait. Ce n'eſt point un conte ſu de deux ou trois perſonnes, c'eſt un fait notoire.

De ces horribles cruautés paſſons à un ſujet plus gai, plus riant & plus agréable; ce ſera la petite pièce qui ſuivra cette tragédie.

Il s'agit de la muſe de Greſſet, qui à préſent eſt une des premieres du Parnaſſe français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité. Ses épithètes ſont juſtes & nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui ſont propres : on aime ſes ouvrages, malgré leurs défauts. Il eſt trop peu ſoigné, ſans contredit ; & la pareſſe, dont il fait tant l'éloge, eſt la plus grande rivale de ſa réputation.

Greſſet a fait une Ode ſur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment. Elle eſt pleine de feu & de morceaux achevés. Vous aurez remarqué, ſans doute, que les vers de huit ſyllabes réuſſiſſent mieux à ce poëte que ceux de douze.

Malgré le ſuccès des petites pièces de Greſſet, je ne crois pas qu'il réuſſiſſe jamais au théâtre français ou dans l'épopée. Il ne ſuffit pas de ſimples bluettes d'eſprit pour des pièces de ſi longue haleine ; il faut de la force, il faut de la vigueur & de l'eſprit vif & mûr pour y réuſſir : il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie, ſuivant que vous le ſouhaitez, la cantate de la Le Couvreur. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaiſes, accoutumées à des vaudevilles & à des antiennes, ne ſeront guère favorables aux airs méthodiques & expreſſifs des Italiens. Il faudrait des muſiciens en état d'exécuter cette pièce dans

le goût où elle doit être jouée, ſans quoi elle vous paraîtra tout auſſi touchante que le rôle de Brutus récité par un acteur Suiſſe ou Autrichien.

Céſarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé ; je vous en remercie mille fois ; je ſuis partagé entre l'amitié, la joie & la curioſité. Ce n'eſt pas une petite ſatisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey ; que dis-je ? à un autre moi-même qui m'y tranſporte, pour ainſi dire. Je lui fais mille queſtions à la fois, je l'empêche même de me ſatisfaire ; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuſe bien mal à propos de vous parler de l'amitié, vous qui la connaiſſez ſi bien, & qui en avez ſi bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête repoſée pour vous en dire mon ſentiment, non que je m'ingère de les apprécier ; ce ſerait faire du tort à ma modeſtie. Je vous expoſerai mes doutes, & vous confondrez mon ignorance.

Mes ſalutations à la ſublime Émilie, & mon encens pour le divin Voltaire. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XLVIII.

Du Prince Royal.

Ce 31 mars 1738.

MONSIEUR,

JE ſuis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poſte ſucceſſivement les lettres de M. Thiriot ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait eſſuyé le même ſort. J'ignore ſi c'eſt en France, ou dans les états du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curioſité aſſez mal placée. On peut ſavoir tout ce que contient notre correſpondance. Vos lettres ne reſpirent que la vertu & l'humanité, & les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclairciſſemens que je vous demande ſur des ſujets auxquels la plupart du monde ne s'intéreſſe guère. Cependant, malgré l'innocence des choſes que contient notre correſpondance, vous ſavez aſſez ce que c'eſt que les hommes, & qu'ils ne ſont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adreſſer par M. Thiriot les lettres qui rouleront ſur la philoſophie ou ſur des vers. Adreſſez-les plutôt à M. Tronchin du Breuil; elles me parviendront plus tard, mais j'en ſerai récompenſé par leur ſûreté.

Quand vous m'écrirez des lettres où il n'y aura que des bagatelles, adreſſez-les à votre ordinaire par M. Thiriot, afin que les curieux aient de quoi ſe ſatisfaire.

Céſarion me charme par tout ce qu'il me dit de Cirey. Votre Hiſtoire du ſiècle de Louis XIV m'enchante. Je voudrais ſeulement que vous n'euſſiez point rangé Machiavel, qui était un mal-honnête homme, au rang des autres grands hommes de ſon temps. Quiconque enſeigne à manquer de parole, à opprimer, à commettre des injuſtices, fût-il d'ailleurs l'homme le plus diſtingué par ſes talens, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus & aux talens louables. Cartouche ne mérite point de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert & les Luxembourg. Je ſuis sûr que vous êtes de mon ſentiment. Vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un coquin mépriſable : auſſi ſuis-je sûr que vous n'avez enviſagé Machiavel que du côté du génie. Pardonnez-moi ma ſincérité ; je ne la prodiguerais pas ſi je ne vous en croyais très-digne.

Si les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiècles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de

plus beau ſtyle que celui de l'Hiſtoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté. Toutes les lignes portent coup ; tout eſt nourri de réflexions excellentes ; aucune fauſſe penſée, rien de puérile, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms allemands qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits & qui peuvent être de quelqu'inſtruction ; ce ſerait le moyen de profiter & de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſéchereſſe qui règnent dans certains livres ; c'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

Il me faut de l'application & une contention d'eſprit pour étudier vos Élémens de Newton, ce qui ſe fera après Pâques, feſant une petite abſence pour prendre

Ce que vous ſavez,
Avec beaucoup de bienſéance.

Je vous expoſerai mes doutes avec la der-

nière franchiſe, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Iſraélites qui ne pouvaient relever les murs de Jéruſalem qu'en ſe défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon ſyſtême eſt inſupportable; il me l'eſt quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon eſprit, & je n'en trouve encore aucun. Si vous en ſavez, je vous prie de m'en indiquer qui ſoit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque choſe dont je puiſſe me perſuader, c'eſt qu'il y a un Dieu adorable dans le ciel, & un Voltaire preſqu'auſſi eſtimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la marquiſe, que vous lui ferez accepter. J'eſpère qu'elle voudra la placer dans ſes entreſols, & qu'elle voudra s'en ſervir pour ſes compoſitions.

Je n'ai pas pu laiſſer votre portrait entre les mains de Céſarion. J'ai envié à mon ami d'avoir converſé avec vous, & de poſſéder encore votre portrait. C'en eſt trop, me ſuis-je dit; il faut que nous partagions les faveurs du deſtin. Nous penſons tous de même ſur votre ſujet, & c'eſt à qui vous aimera & vous eſtimera le plus.

J'ai preſqu'oublié de vous parler de vos pièces fugitives : *La modération dans le bonheur*, *le Cadenat*, *le Temple de l'Amitié*, &c. tout cela m'a charmé. Vous accumulez la reconnaiſſance que je vous dois. Que la marquiſe

n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez perſuadé que je ne regrette rien plus au monde que de ne pouvoir vous convaincre des ſentimens avec leſquels je ſuis, Monſieur, votre très-fidellement affectionné ami.

LETTRE XLIX.

Du Prince Royal.

Rupin, ce 19 avril 1738.

MONSIEUR,

J'Y perds de toutes les façons lorſque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la perte d'une infinité de bonnes penſées que j'aurais reçues ſi votre ſanté l'avait permis.

Pour l'amour de l'humanité, ne m'alarmez plus par vos fréquentes indiſpoſitions ; & ne vous imaginez pas que ces alarmes ſoient métaphoriques ; elles ſont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rouſſeau ait peut-être faits de ſa vie :

Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

Céſarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre ſanté. J'ai conſulté des médecins ſur ce ſujet : ils m'ont aſſuré, foi de médecins, que

je n'avais rien à craindre pour vos jours ; mais pour votre incommodité, qu'elle ne pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obſtruction dans les viſcères du bas ventre, que quelques reſſorts ſe ſont relâchés, que des flatuoſités ou une eſpèce de néphrétique ſont la cauſe de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la déciſion de ces meſſieurs, plus incertaine ſouvent que celle des métaphyſiciens, je vous prie cependant, & cela véritablement, de faire dreſſer le *ſtatum morbi* de vos incommodités, afin de voir ſi peut-être quelqu'habile médecin ne pourrait vous ſoulager. Quelle joie ſerait la mienne de contribuer en quelque façon au rétabliſſement de votre ſanté ! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités & de vos misères, en termes barbares & en langage baroque, & cela avec toute l'exactitude poſſible. Vous m'obligerez véritablement ; ce ſera un petit ſacrifice que vous ſerez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accuſé la réception de quelques-unes de mes pièces, & vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aie négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'Ode ſur l'amour de Dieu, ajoutée

à une petite pièce adreſſée à Céſarion. La manie des vers me lutine ſans ceſſe, & je crains que ce ſoit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Rémusberg, tout y cultive les arts & les ſciences.

Je voudrais que vous euſſiez eu beſoin de mon Ode ſur la patience, pour vous conſoler des rigueurs d'une maîtreſſe, & non pour ſupporter vos infirmités. Il eſt facile de donner des conſolations de ce qu'on ne ſouffre point ſoi-même ; mais c'eſt l'effort d'un génie ſupérieur, que de triompher des maux les plus aigus, & d'écrire avec toute la liberté d'eſprit, du ſein même des ſouffrances.

Votre Épître ſur l'envie eſt inimitable. Je la préfère preſqu'encore à ſes deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a ſenti le mal qu'elle peut faire, & des ſentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands ſentimens. Vous les ſentez ſi bien, qu'il vous eſt facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres ? Ce qu'il vous plaît d'en dire, ſent un tant ſoit peu l'ironie. Mes vers ſont les fruits d'un arbre ſauvage ; les vôtres ſont d'un arbre franc. En un mot :

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,

L'hirondelle raſe la terre.
Philomèle eſt ici l'emblême de mes vers :
Quant à l'oiſeau du Dieu qui porte le tonnerre,
Il ne convient qu'au ſeul Voltaire.

Je me conforme entiérement à votre ſentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette paſſion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émouſſer la fineſſe du palais. Mérope mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, & de relever Melpomène du mépris que les colifichets de ſes ornemens lui attirent. Je me repoſe bien ſur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de choſe la rendrait parfaite : elle l'eſt aſſurément à préſent.

Corneille, après lui Racine, enſuite La Grange, ont épuiſé tous les lieux communs de la galanterie & du théâtre. Crébillon a mis, pour ainſi dire, les furies ſur la ſcène : toutes ſes pièces inſpirent de l'horreur, tout y eſt affreux, tout y eſt terrible. Il fallait abſolument après eux quitter une roûte uſée, pour en ſuivre une plus neuve, une plus brillante.

Les paſſions que vous mettez ſur le théâtre ſont auſſi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéreſſer & de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter & les produire de la manière que vous le

le faites dans la Mérope & dans la Mort de Céſar.

Le Ciel te réſervait pour éclairer la France.
Tu ſortais triomphant de la carrière immenſe
Que l'épopée offrait à tes déſirs ardens ;
Et nouveau Thucydide, on te vit avec gloire
Remporter les lauriers conſacrés à l'hiſtoire.
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puiſſans,
Ta main ſut débrouiller Newton & la nature ;
Et Melpomène enfin, languiſſant ſans parure,
Attend tout à préſent de tes riches préſens.

Je quitte la brillante poéſie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphyſique ; j'abandonne le langage des dieux, que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la Divinité même, qui m'eſt inconnu. Il s'agit à préſent d'élever le faîte du bâtiment, dont les fondemens ſont très-peu ſolides. C'eſt un ouvrage d'araignée qui eſt à jour de tous côtés, & dont les fils ſubtils ſoutiennent la ſtructure.

Perſonne ne peut être moins prévenu en faveur de ſon opinion que je le ſuis de la mienne. J'ai diſcuté la fatalité abſolue avec toute l'application poſſible, & j'y ai trouvé des difficultés preſqu'invincibles. J'ai lu une infinité de ſyſtêmes, & je n'en ai trouvé aucun qui ne ſoit hériſſé d'abſurdités ; ce qui m'a jeté dans un pyrrhoniſme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raiſon particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité abſolue* que pour *la liberté* Qu'elle ſoit ou qu'elle ne ſoit pas, les choſes iront

toujours le même train. Je ſoutiens ces ſortes de choſes tant que je puis, pour voir juſqu'où l'on peut pouſſer le raiſonnement, & de quel côté ſe trouve le plus d'abſurdités.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la *raiſon ſuffiſante*. Tout homme qui veut être philoſophe, mathématicien, politique; en un mot, tout homme qui veut s'élever au-deſſus du commun des autres, doit admettre la raiſon ſuffiſante.

Qu'eſt-ce que cette raiſon ſuffiſante? c'eſt la cauſe des événemens. Or tout philoſophe recherche cette cauſe, ce principe; donc tout philoſophe admet la raiſon ſuffiſante. Elle eſt fondée ſur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne ſaurait produire un être, puiſque *rien* n'exiſte pas. Il faut donc néceſſairement que les êtres, ou les événemens, aient une cauſe de leur être dans ce qui les a précédés; & cette cauſe on l'appelle la raiſon ſuffiſante de leur exiſtence ou de leur naiſſance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaiſſant point de *raiſon ſuffiſante*, attribue au *haſard* les effets dont les cauſes lui ſont inconnues. Le *haſard* en ce ſens eſt le ſynonyme de *rien*. C'eſt un être ſorti du cerveau creux des poëtes, & qui, comme ces globules de ſavon que font les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à préſent la lie de mon nectar ſur le ſujet de la fatalité abſolue. Je crains

fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèſe, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne ſais quel livre de phyſique, où il s'agiſſait du muſcle céphalopharyngien. Me voilà à conſulter Furetière pour en trouver l'éclairciſſement : il dit que le muſcle céphalopharyngien eſt l'orifice de l'œſophage, nommé pharynx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications ſont ſouvent plus obſcures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premiérement que les hommes ont un ſentiment de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puiſſance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, &c. Si vous appellez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme eſt libre. Mais ſi vous appellez liberté, les raiſons qui déterminent les réſolutions, les cauſes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer ſur ſes actions, je puis prouver que l'homme n'eſt point libre.

Mes preuves ſeront tirées de l'expérience : elles ſeront tirées des obſervations que j'ai faites ſur les motifs de mes actions & ſur celles des autres.

Je ſoutiens premiérement que tous les hommes ſe déterminent par des raiſons tant bonnes que mauvaiſes (ce qui ne fait rien à mon hypothèſe), & ces raiſons ont pour fondement une

certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorſqu'un libraire m'apporte la Henriade & les Épigrammes de Rouſſeau, d'où vient, dis-je, que je choiſis la Henriade? C'eſt que la Henriade eſt un ouvrage parfait, & dont mon eſprit & mon cœur peuvent tirer un uſage excellent, & que les Épigrammes ordurières ſaliſſent l'imagination. C'eſt donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raiſon à ſe déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'eſt donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'eſt donc le reſſort dont je dépends, & ce reſſort eſt lié avec un autre qui eſt mon tempérament; c'eſt-là préciſément la roue avec laquelle le Créateur monte les reſſorts de la volonté; & l'homme a la même liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations; en un mot, il peut faire des actions, &c. mais toutes aſſervies à ſon tempérament, & à ſa façon de penſer plus ou moins bornée.

Queſtionnez quel homme il vous plaira ſur ce qu'il a fait telle ou telle action: le plus ſtupide de tous vous alléguera une raiſon. C'eſt donc une raiſon qui le détermine. L'homme agit donc ſelon une loi, & en conſéquence du ton que le Créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée ſur l'expérience. Concluons donc que l'homme

porte en ſoi le mobile qui le détermine, ou qui cauſe ſes réſolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité abſolue, qu'on n'eût jamais cherché de ſubterfuge contre la liberté dans de faux raiſonnemens. Tel eſt celui que vous combattez très-bien, & que vous détruiſez totalement. En effet, rien de moins conſéquent, que, nous ſerions des dieux, ſi nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raiſonner des choſes qu'on ne connaît point; & il y en a encore infiniment plus de vouloir preſcrire des limites à la Toute-Puiſſance divine.

J'examine ſimplement les vérités qui me ſont connues: & delà je conclus que, puiſqu'elles ſont telles, Dieu a voulu qu'elles ſoient. Mon raiſonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature avec leur cauſe primitive, qui eſt Dieu.

Selon ce ſyſtême, Dieu ayant prévu les effets des tempéramens & des caractères des hommes, conſerve en plein ſa préſcience: & les hommes ont une eſpèce de liberté, quoique très-bornée, de ſuivre leurs raiſonnemens ou leur façon de penſer.

Il s'agit à préſent de montrer que mon hypothèſe ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'Eſſence divine. C'eſt ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de Dieu eſt celle d'un être

tout-puiſſant, très-bon, infini & raiſonnable à un degré ſupérieur. Je dis que ce Dieu ſe détermine en tout par les raiſons les plus ſublimes, qu'il ne fait rien que de très-raiſonnable & de très-conſéquent. Ceci ne renverſe en aucune façon la liberté de Dieu : car, comme Dieu eſt la raiſon même, dire qu'il ſe détermine par la raiſon, c'eſt dire qu'il ſe détermine par ſa volonté; ce qui n'eſt en ce ſens qu'un jeu de mots. De plus, Dieu peut prévoir ſes propres actions, puiſqu'elles ſont aſſervies à l'infini, à l'excellence de ſes attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc Dieu eſt lui-même le deſtin, comment en peut-il être l'eſclave ? Et ſi ce Dieu qui, ſelon M. Clarke, ne peut ſe tromper, ſi ce Dieu prévoit les actions des hommes, il faut donc néceſſairement qu'elles arrivent. M. Clarke lui-même l'avoue ſans s'en appercevoir.

Mon raiſonnement ſe réduit à ce que Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, & c'eſt ce qu'atteſtent les œuvres de la nature; c'eſt de quoi tous les hommes en général nous ſont un témoignage, & de quoi vous perſuaderiez ſeul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut ſe garder de juger du monde par parties; ce ſont les membres d'un tout, où l'aſſortiment eſt néceſſaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes malfeſans,

que Dieu a tout mal fait, c'eſt perdre de vue la totalité, c'eſt conſidérer un point dans un ouvrage de miniature, & négliger l'effet de l'enſemble. Comptons que tout ce que nous appercevons dans la nature concourt aux vues du Créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent appercevoir ces vues, ce défaut eſt dans notre nerf optique, & non pas dans l'objet que nous enviſageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir ſur le roman de la fatalité abſolue, & ſur la préſcience divine. Du reſte, je reſpecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ſes Tuſculanes ſont, de tous ſes ouvrages, celui qui me convient le mieux.

Vous anobliſſez le dieu de M. Clarke d'une telle façon, que je commence déjà à ſentir du reſpect pour cette divinité. Si vous euſſiez vécu du temps de Moïſe, le dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob n'y aurait rien perdu, & ſûrement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous préſente le bègue législateur des Juifs.

Je me réſerve de vous parler une autre fois de votre excellent Eſſai de Phyſique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particuliérement deſtinée à ce ſujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le Siècle de Louis XIV; & je joindrai à cette lettre quelques Conſidérations ſur l'état du corps

politique de l'Europe (*a*), que je vous prierai cependant de ne communiquer à perſonne. Mon deſſein était de le faire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raiſons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'Épître ſur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je ſuis auſſi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les compoſer.

Je fus tout ſurpris en vérité lorſque je vis que la marquiſe du Châtelet me trouvait ſi admirable. J'en ai cherché la raiſon ſuffiſante avec Leibnitz, & je ſuis tenté de croire que cette grande admiration de la marquiſe ne vient que d'un petit grain de pareſſe. Elle n'eſt pas auſſi généreuſe que vous de ſes momens. Je me déclare incontinent le rival de Newton, & ſuivant la mode de Paris, je vais compoſer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la marquiſe de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connaiſſance & ſon mérite perſonnel lui ont acquiſe, & je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus: moyennant quoi je tiens quitte la marquiſe de toute admiration quelconque.

J'ai ſonné le tocſin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite; vous

(*a*) Elles ſe trouvent ci-devant tome VI.

voudrez bien continuer votre correſpondance par M. Thiriot. Mon ſoupçon, après l'avoir éclairci, s'eſt trouvé mal fondé. J'en ſuis plus aiſe, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponſes.

Vous ne ſauriez croire à quel point j'eſtime vos penſées, & combien j'aime votre cœur. Je ſuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le ſoleil. Qu'y faire? mes ſentimens me rapprochent de vous, & l'affection que je vous porte n'en eſt pas moins ſervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé ſur la vie de la Czarine & du Czarovitz. Si vous ſouhaitez quelque choſe de plus ſur ce ſujet, je m'offre de vous ſatisfaire, étant à jamais, Monſieur, votre très-parfait & très-fidèle ami.

LETTRE L.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, avril 1738.

MONSEIGNEUR,

J'Ai reçu de nouveaux bienfaits de V. A. R., des fruits précieux de votre loiſir & de votre ſingulier génie. L'Ode à Sa Majeſté la Reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur ſe joint à votre eſprit, qu'il en naiſſe un chef-d'œuvre. Je n'y trouve

à reprendre que quelques expreſſions qui ne ſont pas tout-à-fait dans notre exactitude françaiſe. Nous ne diſons pas *des encens* au pluriel : nous ne diſons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenſer *à* quelqu'un. Cette phraſe n'eſt en uſage que parmi quelques miniſtres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue françaiſe. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poëte, comme ſerviteur bien tendrement attaché à votre auguſte perſonne.

Que je ſuis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

Ta clémence & ton équité,
Ces limites de ta puiſſance.

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poëte, & qui me tranſportent dans un prince. Vous faites comme Marc-Aurèle la ſatyre des cours par votre exemple & par vos écrits ; & vous avez par-deſſus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il diſait aſſez ſéchement dans ſa langue propre.

Si la tendreſſe reſpectable qui a dicté cette Ode ne m'avait enlevé mon premier ſuffrage, je pourrais le donner à l'Ode. Enfin il y a plus d'imagination ; & le mérite de la difficulté ſurmontée qu'on doit compter dans tous les arts,

eſt bien plus grand dans une Ode que dans une Épître libre.

Le Printemps eſt dans un tout autre goût: c'eſt un tableau de Claude Lorrain. Il y a un poëte anglais, homme de mérite, nommé Thompſon, qui a fait les quatre ſaiſons dans ce goût-là, en *blank verſe*, ſans rime. Il ſemble que le même dieu vous ait inſpiré tous deux.

V. A. R. me permettra-t-elle de faire ſur ce poëme une remarque qui n'eſt guère poétique :

Et dans le vaſte cours de ſes longs mouvemens,
La terre gravitant & roulant ſur ſes flancs,
Approchant du ſoleil, en ſa carrière immenſe....

Voilà des vers philoſophiques, par conſéquent leur devoir eſt d'être vrais & d'avoir raiſon. Ce n'eſt pas ici Joſué qui s'accommode à l'erreur vulgaire, & qui parle en homme très-vulgaire ; c'eſt un prince Copernicien qui parle, un prince dans les états de qui Copernic eſt né ; car je le crois né à Thorn, & je penſe que votre maiſon royale pourrait bien avoir des droits ſur Thorn ; mais venons au fait. Ce fait eſt que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du ſoleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle eſt environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet aſtre qu'au milieu de l'hiver ; & que nous avons, moyennant cette inégalité dans ſon cours, huit jours d'été de plus que d'hiver. Je ſais bien qu'on

a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du ſoleil ; mais c'eſt une grande erreur. Il ne doit pas paraître ſingulier qu'un trente-troiſième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas ; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'eſt donc pas la proximité, mais la perpendicularité des rayons du ſoleil, & leur plus grande quantité réfractée de l'air ſur la terre. Or en été les rayons ſont plus approchans de la perpendicule & plus réfractés ſur notre horizon ſeptentrional, comme ſait Votre Alteſſe.

Je fais tout ce verbiage pour excuſer mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier V. A. R. de l'honneur qu'elle fait à notre Parnaſſe français.

J'envoie la quatrième Épître par ce paquet ; je corrige la troiſième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de Mérope, mais on les tranſcrit.

Ce que V. A. R. a daigné me mander du Czar Pierre I change bien mes idées. Eſt-il poſſible que tant d'horreurs aient pu ſe joindre à des deſſeins qui auraient honoré Alexandre ? Quoi ! policer ſon peuple & le tuer ! être bourreau, abominable bourreau, & légiſlateur ! quitter le trône pour le ſouiller enſuite de crimes ! créer des hommes, & déshonorer la nature humaine ! Prince, qui faites l'honneur du

genre-humain par le cœur & par l'eſprit, daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer, & je n'en ferai uſage que par vos ordres. Je ne continuerai l'Hiſtoire de Louis XIV, ou plutôt de ſon ſiècle, que quand vous me le commanderez. . . . . .

LETTRE LI.

De M. de Voltaire.

Bruxelles, ſans date du jour, mai 1738.

MONSEIGNEUR,

EN revenant de ces triſtes terres, dans le voiſinage deſquelles V. A. R. n'a point été, j'ai l'honneur de lui écrire pour me conſoler. J'eſpère que V. A. R. m'enverra long-temps ſes ordres à Bruxelles; je les recevrai beaucoup plus tôt, & plus ſûrement que quand ils feſaient tant de caſcades de Paris à Bar-le-Duc & à Cirey. Je recevrai au moins vos ordres directement, dans l'eſpérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem.*

Je prends la liberté d'adreſſer à V. A. R. une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de Gangan (*a*).

(*a*) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins ſous ce titre

C'eſt une fadaiſe philoſophique qui ne doit être lue que comme on ſe délaſſe d'un travail ſérieux avec les bouffonneries d'Arlequin. Le véritable ennemi de Machiavel aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de Gangan? Il y verra au moins un petit article plein de vérité ſur les choſes de la terre. Je compte vous préſenter bientôt un autre tribut de bagatelles poétiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai ſouverain. Les biens des ſujets appartiennent, dit-on, aux autres rois, mon cœur & mes momens appartiennent au mien. Madame du Châtelet, ſon autre ſujette, & le plus digne ornement de ſa cour, lui préſente ſes reſpects, ſelon la permiſſion qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de perſonnes à qui elle puiſſe parler de philoſophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaiſirs. Une vie retirée & douce eſt ici le partage de preſque tous les particuliers; mais cette vie douce reſſemble ſi fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aiſément. L'ennui n'approchera point d'une maiſon qu'Émilie habite, & qui eſt honorée des lettres de notre prince. Nous ſommes dans le quartier le plus retiré, dans la rue de la Groſſe-Tour. C'eſt-là que nous nous entretenons tous les jours de ce prince qui ſera l'amour de la terre, comme il eſt le nôtre; & de M. le baron de Keyſer-

ling, ſi digne de lui plaire & de le voir ; & du ſavant M. Jordan, à qui je porte envie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance, Monſeigneur, de V. A. R., le très-humble, &c.

SBN
C11678
BIBLIOTECA NAPOLI